

LE CHIEN

DE

JEAN DE NIVELLE.

DU MÊME AUTEUR.

UN MÉDECIN D'AUTREFOIS. 2 vol.

LES MONTAGNARDS DES ALPES. 2 vol

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FÉLIX LOCQUIN ET COMPAGNIE,
16, rue N. D.-des-Victoires.

LE CHIEN

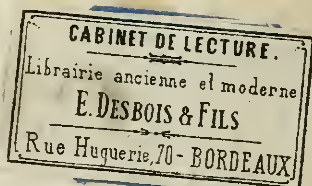
DE

JEAN DE NIVELLE

PAR

Fabre d'Olivet.

II.



PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

DES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE, PAR MICHEL MASSON,

RUE VIVIENNE, 7.

—

1839

XII.



Une Entrevue.

Dans un élégant réduit de l'hôtel des Montmorency à Paris, le vieux baron se trouvait en ce moment enfermé avec Berthold. La cotte d'armes poudreuse et déchirée de l'écuyer, son armure en désordre, annonçaient qu'il venait de faire quelque voyage pénible et précipité. Mais ce voyage n'avait pas eu d'heureux résultats; et sans autre indice que l'air humble et confus

du personnage, on pouvait facilement deviner qu'il avait essuyé quelque échec. Sans doute le récit qu'il venait de terminer avait profondément mécontenté le vieux chevalier; car tandis que le majordome restait debout, respectueusement incliné à quelques pas du fauteuil, et roulant entre ses doigts le bord de sa toque, Montmorency avait frappé du poing sur la table et s'était brusquement rejeté en arrière avec un profond soupir d'impatience.

— Cordieu, maître Berthold! dit-il enfin d'un ton méprisant, après un moment de silence pénible pour son interlocuteur; jusqu'à ce jour je vous avais cru plus habile que cela!

Berthold ne put retenir un mouvement violent de dépit qui fit retentir son armure.

— Je suis bien fâché, reprit-il d'un ton respectueux, d'avoir échoué dans la mission dont monseigneur m'avait chargé, et d'avoir ainsi porté atteinte à la bonne opinion qu'il pouvait avoir de moi. Cependant ce qui me console, c'est que tout autre à ma place eût échoué de même. Si j'avais pu faire le siége de Nivelle, quelque forte que fût la place, j'en aurais rendu bon compte, je vous le promets. Mais monsei-

gneur sait très bien qu'il ne m'avait pas donné les forces nécessaires pour une semblable entreprise; qu'il m'avait même ordonné d'éviter toute attaque ouverte et bruyante qui pût compromettre l'honneur de sa bannière; qu'il m'avait seulement permis les embûches et la ruse; or, comment dresser des embûches dans un pays peuplé de sorciers? et en fait de ruse, parbleu, messire Satanas lui-même, tête à tête avec messire Jehan, y perdrait, je crois, ses griffes, sa queue et ses cornes!

Montmorency haussa les épaules.

— Et au château de Fosseux? vous avez eu donc affaire aussi à un adversaire bien adroit, bien fin, bien rusé?

Berthold resta un moment embarrassé.

— Certainement non, monseigneur, répondit-il enfin; mais aussi j'étais entré dans le château sans coup férir, et j'en étais maître pour ainsi dire, lorsque messire Loys est venu tout à coup sur moi... et ce ne sont pas les manants et braconniers qui garnissaient le château qui auraient pu quelque chose... mais... monseigneur pense bien que je n'aurais pas osé frapper sur son fils comme je l'aurais fait si...

— C'est-à-dire que Loys vous a désarçonné, a tué cinq de vos hommes d'armes, et jeté le reste par dessus le pont-levis. Après tout je devais m'y attendre. C'était une tentative à faire. Maintenant qu'elle est faite, nous verrons.

Un geste congédia Berthold, et le vieux seigneur resta seul. Il demeura quelque temps immobile, les bras croisés sur sa poitrine, et comme enseveli dans les méditations d'un courroux impuissant. Il en sortit tout à coup en se levant brusquement et frappant du pied.

— Allons! murmura-t-il, voilà encore une espérance évanouie! Perdre coup sur coup Nivelle et Fosseux, et n'avoir pu encore les recouvrer au bout de trois mois! Voir tous mes calculs échouer, tout mon avenir se briser contre cet écueil! Fils dénaturés!... Ah! je voudrais...

En ce moment on frappa doucement à la porte. Montmorency s'arrêta. — Qu'y a-t-il? demanda-t-il à haute voix.

— Messire Philibert, répondit du dehors la voix enfantine d'un page, demande à être introduit.

— Qu'il entre ! qu'il entre ! répliqua vivement le vieux baron ; et un instant après il serrait la main du frère de Blanche.

— Vous voilà enfin ! lui dit-il ; en vérité, mon cher Philibert, je commençais à être inquiet. Comme vous n'aviez pas répondu à mon dernier message qui vous appelait à Paris, je ne savais trop comment expliquer ce silence et je craignais que ce retard n'eût quelque motif fâcheux.

— Mais... en effet ! répondit Philibert avec un certain embarras.

— Comment ?

— Mais, oui, des affaires désagréables..... dont vous avez pu connaître une partie déjà.

— Quoi ! dit Montmorency après un moment de silence, voudriez-vous parler de la surprise de Nivelle ? Je vous sais gré du dévouement que vous m'avez montré dans cette occasion. Je ne suis pas étonné qu'arrivant sans défiance en un château où vous ne pouviez soupçonner d'ennemis, vous ne vous soyez pas mis en garde contre les criminelles entreprises de mon propre fils. Vous deviez nécessairement succomber. Je vous remercie des

services que vous avez voulu me rendre, et je voudrais vous indemniser des dangers que vous avez courus. Mais il y a déjà longtemps de cela : et depuis ce moment, quelles nouvel. occupations ont pu vous retenir en Flandre?

Philibert fit un mouvement d'épaules plei d'embarras, comme s'il eût craint d'entamer quelque discussion délicate.

— Cette première affaire... a été suivie par d'autres, dit-il enfin.

— Par d'autres? sans doute; mais ont-elles eu quelque relation avec la première?... En vérité, je ne vous comprends pas, Philibert.

— Mon Dieu, c'est assez peu de chose; mais en même temps c'est assez grave.

— Quoi? je ne sais réellement pas ce que vous voulez me dire, et vous m'inquiétez; mon fils est-il dans tout cela pour quelque chose?

— Mais, oui. Nos démêlés ont continué.

— Vos démêlés!... au sujet de Nivelle! Je n'en ai rien su. Et même cela m'étonne, car depuis cette époque, j'ai fait moi-même...

— Non. Ce n'est pas au sujet de Nivelle, d'autres intérêts ont été mis en jeu. Vous savez,

je crois, Montmorency, que j'avais une sœur.

— Oui! Je l'ai entendu dire, car je ne l'ai jamais vue. Elle vivait fort retirée?

— Elle avait la haine du monde; enfin elle a cédé à sa vocation et pris le voile. Elle s'était retirée au couvent des chanoinesses de Maubeuge.

— Très bien. Mais quel rapport votre sœur peut-elle avoir avec vos démêlés au sujet de...

— Oh! le rapport est facile à saisir, interrompit Philibert assez brusquement. Votre fils Jehan, avec l'aide des bandits, des Vaudois, des Turlupins, des mécréants hérétiques auxquels les châteaux de Nivelle et de Fosseux servent aujourd'hui d'asile, votre fils Jehan a surpris, incendié, pillé le couvent des chanoinesses de Maubeuge, et enlevé ma sœur qu'il tient depuis ce moment enfermée dans son château.

Le vieux Montmorency bondit de surprise à cette nouvelle, et devint pâle.

— Mon fils Jehan! balbutia-t-il, incendier un couvent!... enlever une religieuse!... la retenir... Philibert! savez-vous ce que vous dites?

— Je ne le sais que trop! repartit Philibert.

Il n'est pas dans tout le Hainaut un seul être vivant qui l'ignore! Votre fils Jehan espère sans doute me faire payer la rançon de ma sœur. Prendre d'assaut un couvent de femmes, c'est un bel et difficile exploit! Brûler et piller une église, c'est louable! Mais quoi! Jehan commence ainsi la carrière qu'il compte suivre; ce n'est pas sans motif qu'il s'est fait le chef de tous les bandits du pays.

Le vieux baron était trop hors de lui pour interrompre plus tôt le chevalier; mais il le saisit par le bras.

— Messire Philibert!... je vous ferai rendre votre sœur!... je ferai rebâtir le couvent... je le doterai!... Un Montmorency! le fils du premier baron chrétien! que dira-t-on à Rome?

Montmorency fut obligé de s'asseoir. Il tremblait de colère; la honte et l'indignation mettaient tour à tour la rougeur et la pâleur sur son front.

— Que dira le roi? reprit-il après un moment; lui qui vient de négocier avec notre saint père, lui qui s'appelle le roi très chrétien! — Mon fils aîné! — C'est horrible à penser! Profaner les saints lieux... ravir une religieuse à

l'autel pour en obtenir une rançon... — Messire Philibert! je vous promets réparation!

— Cela est bien! dit Philibert avec amertume, si de semblables torts peuvent se réparer. Depuis trois mois ma sœur est seule entre ses mains.

Montmorency pâlit à l'idée que cette phrase éveilla en lui. Il vit toute l'étendue de l'outrage, et il ne put s'empêcher de jeter sur Philibert un regard qui disait qu'à sa place il eût déjà pris une réparation sanglante pour un semblable affront.

— Il faut bien que je m'adresse à vous, Montmorency, reprit Philibert du même ton, car moi j'ai fait tout ce que je pouvais faire, et je ne puis plus rien demander à votre fils.

— Comment! s'écria le vieux baron en se levant impétueusement; que voulez-vous dire?

— Mettez-vous à ma place, Montmorency; qu'eussiez-vous fait?... Moi, j'ai défié votre fils. Il y avait vingt barons et chevaliers autour de nous. J'ai jeté mon gant; il ne l'a pas relevé. Je l'ai frappé au visage; il s'est essuyé la figure...

— Philibert! interrompit le vieux chevalier

d'une voix étouffée, tandis que ses mains tremblaient d'indignation; de qui me parlez-vous?

— De Jehan de Montmorency, votre fils, reprit Philibert, ou plutôt de Jehan le chien, car c'est ainsi qu'on le nomme. Il n'y a pas une goutte du sang des Montmorency dans les veines d'un être aussi vil!... Que vouliez-vous que je fisse? Ce n'est plus un chevalier; il a perdu ce titre en présence des seigneurs qui nous servaient de témoins; c'est un bandit de grand chemin, dont je ne peux plus me venger dignement.

— C'est bien! dit le vieux Montmorency d'une voix altérée. Je comprends que vous ne puissiez plus rien contre lui, qu'il est tombé trop bas pour vous donner réparation. Mais cette réparation, continua-t-il avec hauteur, est-ce à moi que vous venez la demander maintenant?

— A vous, Montmorency! Si votre fils m'a outragé, je me souviens que je suis votre fils aussi, moi; je me souviens que c'est vous qui m'avez armé chevalier. La seule réparation que je vienne vous demander, c'est votre appui et vos conseils. Je vous ai dit ce qui s'était passé; maintenant, faites.

Il s'arrêta un moment, puis il reprit, voyant que le vieux chevalier semblait hésiter.

— Ce n'est plus de moi qu'il s'agit ici. Je vous l'ai dit, Montmorency. Quelle que soit l'amitié qui nous lie, je n'ai pu hésiter un instant après un pareil affront. Maintenant, mon honneur est sauf; mon gage de bataille m'a été rendu. Mais l'Eglise outragée demande satisfaction à son tour : c'est à cela maintenant que vous devez songer.

— Il suffit! dit Montmorency, j'y pourvoirai.

Il fit quelques pas dans la salle avec agitation, puis il s'arrêta auprès de la table, encore oppressé de colère, et en proie aux angoisses d'un courroux impuissant.

— Je vous plains, Montmorency! dit Philibert d'un ton ému. Vous avez des fils bien indignes de vous.

— Je les renie! dit le vieux baron avec emportement et en frappant du poing sur la table.

— Tous deux! reprit Philibert avec intention. Ils se sont réunis en effet! Moi, je les avais vus prêts à s'égorger.

— Les scélérats s'entendent vite, répondit Montmorency avec amertume.

— J'aurais cru cependant, continua Philibert, qu'un attrait puissant eût amené vers vous le jeune Loys.

Le vieux chevalier tressaillit à cette insinuation perfide, et lança sur Philibert un regard terrible. Mais ce premier mouvement une fois passé, il posa sa main avec force sur le bras de Philibert, et lui dit avec une sorte d'épanchement douloureux.

— J'oubliais, mon ami, que vous avez été instruit un des premiers, que vous avez été témoin de ce criminel délire... Il faut, continua-t-il avec amertume, que cette nouvelle honte de ma famille ait éclaté à tous les yeux! Oui, Marguerite me l'eût éternellement cachée! Mais quoi! de toutes parts cent témoins sont venus me l'apprendre, et les propos des valets m'ont révélé seuls que mon fils avait osé désirer... Ah! la seule pensée m'en fait frémir!

— Montmorency! dit Philibert avec émotion en lui serrant la main dans les siennes.

— Oui, je sais que vous êtes arrivé à temps! continua le baron du même ton; un

jour plus tard, et Marguerite vous eût envoyé chercher.

— Ecoutez, Montmorency, il ne faut pas accroître le mal; c'est une folie de jeune homme. Il n'a pas songé sans doute...

— Eh n'eût-il pas dû y songer! interrompit le vieux chevalier avec force. Non! non, il n'est pas d'excuse! Quoi! dès le premier jour, ne s'était-il pas introduit, caché dans son appartement? N'a-t-elle pas dû, depuis, au risque d'éveiller les soupçons, de dévoiler ainsi une odieuse vérité, n'a-t-elle pas dû retenir chaque nuit sa servante pour veiller auprès de son lit? Tout cela ne s'est-il pas su, commenté, raconté jusque dans la veillée des hommes d'armes? Et vous-même ne l'avez-vous pas vu? n'avez-vous pas compris que ma femme vous attendait comme un sauveur pour la délivrer des poursuites de mon fils?... De mon fils!... Dieu de mes pères! Le rouge me monte au visage!... Non non, je ne veux pas y penser, car je serais obligé de le maudire!

Montmorency fit quelques pas autour de la salle, comme emporté par le mouvement de son indignation. Peu à peu son agitation se calma;

il s'arrêta , et reprit avec une douleur concentrée.

— Tout cela est bien cruel ! Je m'étais bercé de l'espoir qu'après avoir reçu de mes pères un nom illustre et sans tache, qu'après l'avoir, autant qu'il était en moi, accru encore en honneur et puissance, je pourrais le transmettre à des héritiers capables de le soutenir dignement. Eh bien ! j'ai eu trois fils : l'aîné est un rebelle, un lâche, un sacrilége, qui n'a de force et de courage que pour fouler aux pieds tout ce qu'il y a de plus saint dans les lois divines et humaines ; le second est un infâme, qui a tenté le crime le plus affreux qu'un homme puisse commettre ; et le troisième... le troisième est encore un enfant ! Dieu seul sait ce qu'il deviendra !

— Celui-là vous consolera de tous les chagrins que vous ont causés les autres.

— Dieu le veuille ! répliqua le vieux baron avec un profond soupir. — C'est aujourd'hui ma seule espérance et ma seule consolation. Au reste , je sais que j'ai maintenant un devoir à remplir. J'ai à punir et à réparer les torts de mon premier né envers lui et envers

vous. — Mon ami, vous pouvez compter sur moi.

Il lui tendit la main. Philibert la prit en s'inclinant.

— Je n'avais pas besoin de cette nouvelle promesse, dit-il.

— Adieu, jusqu'à demain. Je vous verrai au palais.

— Adieu! Philibert s'inclina une seconde fois et sortit.

Montmorency resté seul continua pendant quelque temps sa marche silencieuse autour de la salle, d'un pas tantôt lent, et alors sa tête se penchait sur sa poitrine et ses yeux s'arrêtaient sur le sol; tantôt plus rapide, et alors ses mains se serraient avec force, s'agitaient avec menace, comme si elles eussent dû saisir et châtier les coupables. Il sortit enfin de ces méditations pénibles.

Il n'y a pas d'autre parti à prendre! murmura-t-il. — Je ne puis aller assez vite. Je serais prévenu par quelque ennemi... Il vaut mieux que je l'apprenne moi-même au roi, et que je n'agisse ensuite que par ses conseils... Oui, c'est cela!

Il s'approcha de la table, prit une crécelle d'argent qui s'y trouvait placée et l'agita fortement. Un page souleva la portière.

— Martial, lui dit le baron, que l'on selle mon cheval, et que l'on se prépare à m'accompagner chez le roi. — Le page disparut.

Allons ! continua Montmorency après un moment. Tenons tête à l'orage... Ah ! c'est à se désespérer ; toujours de nouveaux embarras ; toujours mes projets rompus aussitôt que formés !.. et cette fois, c'est l'Église, le clergé ! c'est...

Il s'interrompit tout à coup, car la colère le faisait parler à haute voix ; puis il se tourna vivement vers la porte. Il s'y faisait en ce moment quelque bruit.

— Monseigneur de Montmorency veut être seul ! criait la voix perçante du jeune page.

— Peu m'importe ! répondit une autre voix, j'entrerai toujours.

— Ah ! par exemple ! il faut au moins que je vous annonce... Qui êtes-vous ?

— Demande-le à mes pages qui sont dans la cour ; et on entendit une main se poser sur la clef.

Au son de cette voix, une expression indéfinissable de surprise et de colère passa sur toute la physionomie du vieux chevalier. Il s'avança vivement vers la porte. En ce moment elle s'ouvrait, et Jehan, repoussant le petit page qui s'opposait en vain à son passage, parut sur le seuil. Montmorency recula d'étonnement. Jehan était calme, élégant et gracieux comme de coutume; sa physionomie était froide et sérieuse; mais son regard perçant avait quelque chose de hautain et de hardi qui annonçait une indomptable résolution. Ce regard fixe et brillant s'arrêta un moment sur le baron; puis le jeune homme s'inclina avec respect.

— Vous ne m'attendiez pas, mon père? dit-il d'un ton calme et presque souriant.

— Non, certes! répondit Montmorency, que cette assurance déconcerta malgré lui, et qui resta presque interdit à la vue de l'aisance et du sang-froid de Jehan.

— J'ai tant de choses à vous dire et tant d'explications à vous donner, continua Jehan du même ton, que je suis venu en toute hâte et sans prendre le temps de vous prévenir.

— Des explications! interrompit le vieux

baron avec impétuosité, car son premier étonnement passé laissait un libre cours à son courroux encore accru par cette espèce de suspension involontaire. — Des explications ! vous !

— Sans doute, répliqua Jehan. Nous allons parler seuls, un moment, en liberté.

En achevant cette phrase, il repoussa la porte, la ferma avec soin, et tira la portière.

— Et vous pensez que je vous écouterai, répliqua le baron avec une véhémence croissante; allez ! vous êtes jugé ! Quoi ! vous avez le front de vous présenter ici, chez moi, en ma présence ? Fils rebelle ! non content de votre désobéissance, de votre révolte à main armée contre votre père, contre votre seigneur, vous y joignez encore l'insulte ! vous venez me braver jusque dans mon hôtel ! Et vous croyez que je le souffrirai ! vous croyez que je tolérerai cette audace ! Non, non, elle recevra son châtiment ! et je vais...

Dans son courroux, le vieux chevalier étendait la main vers la crecelle pour appeler; mais Jehan s'avança vivement et l'arrêta.

— Un moment ! lui dit-il avec force. Baron de Montmorency ! ne vous compromettez pas

inutilement ; songez que vous avez devant vous, non plus seulement votre fils, mais le comte souverain de Nivelle! Croyez-vous que j'aie été assez imprudent pour venir vous trouver sans avoir pris mes mesures, sans avoir les moyens de sortir comme je suis entré? Non; ma suite m'attend dans la cour de votre hôtel, et j'ai fait annoncer ailleurs aussi ma venue. Évitons, je vous prie, un débat aussi scandaleux qu'inutile. C'est mon père que je suis venu voir ; il ne tient qu'à lui de trouver en moi un fils docile et soumis, un fils qui le respecte et qui l'aime. Mais si au lieu d'un père je rencontrais un tyran aveugle, si on devait faire appel à la force... eh bien! je retrouverais tous mes droits d'homme et de souverain! Nivelle contre Montmorency! La force répondra. Ce serait honteux, ce serait coupable; mais ce ne serait pas ma volonté, ce serait une légitime défense; le blâme en sera sur l'agresseur!

Il y eut un moment de silence.

— Mon père! reprit Jehan avec expression, si vous saviez combien il m'en coûte de parler ainsi! Non, certes, ce n'est pas pour vous braver, pour vous insulter, que je viens vous cher-

cher jusqu'ici, que je viens vous supplier de m'entendre. Pourquoi m'avez-vous condamné sans me voir, sans m'écouter, sans connaître les motifs de ma conduite? Sur quoi m'avez-vous jugé? sur quelles preuves? Des soupçons, des propos, des calomnies peut-être, des erreurs sans doute. Mon Dieu! et c'est votre fils, votre fils aîné, celui qui le premier vous a nommé son père, c'est l'héritier de votre race que vous traitez ainsi! Eh, s'il s'agissait du dernier de vos serfs, avant de le condamner, avant de le menacer, avant de l'emprisonner, vous l'eussiez appelé devant vous sans doute, vous l'eussiez entendu à votre tribunal, vous l'eussiez admis à se justifier; et moi...

— Vous justifier! est-ce que vous espérez vous justifier? interrompit durement Montmorency, que cette idée et que ce mot semblaient exaspérer de nouveau. En vérité, je ne puis concevoir une semblable assurance! Non, je le vois bien, vous avez raison, je ne vous connaissais pas encore. Après avoir soulevé les serfs de mes domaines contre mon autorité, après vous être fait le chef de tous les bandits, de tous les mécréants que vous avez pu enrôler; après avoir

pris mes châteaux de vive force, chassé mes serviteurs, insulté ma femme et mon fils, massacré mes hommes d'armes, résisté à tous mes ordres, et persévéré jusqu'au bout dans la plus coupable révolte ; c'est après tout cela que vous venez ici me parler de calomnies qui vous ont noirci, m'accuser d'injustice et d'aveuglement, me vanter d'un ton persuasif votre respect, votre soumission, votre tendresse filiale ; et en même temps m'avertir que vous avez pris vos mesures, que vous venez ici à main armée, et qu'à votre premier signal mon hôtel deviendra un champ de bataille ! Non, tant d'audace, de lâcheté, de perversité, de ruse, de duplicité, tant de vices divers et dissemblables réunis à la fois, m'indignent et me confondent!... Malheureux que vous êtes! vous venez encore me défier! Ah! je devrais accepter ce défi imprudent!...

— Vous défier, moi ! interrompit à son tour Jehan avec force; mon père, vous êtes injuste ! J'en appelle à votre conscience ! vous ne pensez pas maintenant ce que vous dites, et vous savez bien que ce n'est pas moi qui tout à l'heure ai menacé; c'est vous ! Si je vous ai

arrêté, c'est que je veux avoir le temps de parler à votre raison, à votre cœur; c'est que je suis venu ici pour me réconcilier avec mon père; et comment l'aurais-je pu, si, dès le premier mot, il m'avait chassé sans m'entendre? Moi, vous menacer, vous défier! mon Dieu! je vous prie, je vous supplie, je vous implore! Que voulez-vous que je fasse, que voulez-vous que je dise de plus? Au nom du ciel, accordez à votre fils, à votre premier né, je ne dirai pas indulgence, mais au moins un moment d'impartialité. Écoutez-le sans colère... votre courroux, votre haine, sont pour moi un déplaisir mortel... je ne puis vivre plus longtemps sous un si cruel fardeau, sans chercher, autant qu'il est en moi, à en soulager ma tête. Il n'est rien que je ne puisse faire pour reconquerir, je ne dirai pas même votre affection, si je l'ai irrévocablement perdue, mais au moins votre estime. Non, je ne suis pas si coupable que vous le pensez, qu'on vous l'a dit, que vous l'avez cru. Ne vous détournez pas, je vous en supplie; laissez-moi vous le prouver! Serait-il donc si cruel pour vous de retrouver votre fils innocent après l'avoir cru coupable? Écoutez-moi, au nom de la

justice éternelle et sacrée, écoutez-moi ! je vous le demande à genoux !

Le vieux baron parut un moment ébranlé. Il allait tendre la main à son fils pour le relever, mais il se rejeta tout à coup en arrière :

— Serpent ! s'écria-t-il, que signifie tout cela ? Tout cet appareil de sentiments si beaux et si purs répugne dans ta bouche. Conte cela aux femmes qui te ressemblent et peuvent parler comme toi. Il faudrait être bien faible pour se laisser prendre à ces phrases vides et sonores que tant de faits ont démenties ! Tu veux te justifier ! eh bien, je ne demande pas mieux ; nous allons voir si la tâche est facile. Tu as parlé de calomnies ! perfide, je comprends ce que signifie ce mot dans ta bouche, et à qui tu l'adresses. Va, je le lui ai dit, lorsqu'elle a pris ta défense, lorsqu'elle a cherché à pallier tes torts : De semblables bontés avec tes pareils sont toujours payées d'ingratitude. Je suis prêt, moi, à t'écouter. Voyons, détruis toutes ces calomnies ! Oserais-tu nier, par hasard, d'avoir emporté par surprise Nivelle et Fosseux, de les avoir peuplés de bandits réprouvés, d'avoir résisté à mes ordres et massacré mes sol-

dats avec l'aide de ton frère Loys, cet autre infâme que je devrais maudire ! Lui, cependant, au milieu de ses vices, de ses crimes, il a au moins conservé quelque courage, quelque lueur virile, quelque trace du sang des Montmorency; c'est un homme, c'est un guerrier. Mais toi, lâche, qui sous cette figure de femme n'as pas même un cœur de femme ! qu'as-tu fait de l'honneur de ta race, du renom de ta famille, de ton blason de chevalier ? lâche, qui portes encore sur la joue la trace du gantelet de Philibert !

A ce mot, Jehan bondit avec un tressaillement terrible, et il interrompit son père avec un de ces regards flamboyants qui semblaient autant d'éclairs.

— Ah ! il s'en est vanté ! dit-il avec une expression profonde; ah, il se vante d'avoir frappé Jehan de Nivelle ! Vous a-t-il dit aussi ma revanche ? Misérable que j'aurais pu faire pendre aux créneaux de mon donjon, lorsque je l'ai eu abattu à mes pieds ! et qui vient encore se targuer de l'avantage que lui a donné sur moi sa force de brute !.. Allez ! il sait maintenant ce

qu'il en coûte. Soyez tranquille; je me suis déjà vengé !

— Je ne le sais que trop, malheureux! s'écria Montmorency. Je ne le sais que trop; et c'est là le plus grand, c'est là le dernier de tes crimes! c'est là ce que je ne te pardonnerai jamais, parce que Dieu lui-même ne te le pardonnera pas!... Oui, je connais tes hauts faits, tes brillants exploits! Je sais que tu peux emporter d'assaut un couvent de femmes, renverser les autels, fouler aux pieds le calice et la croix, porter le fer et le feu jusque dans le sanctuaire! Je sais que le viol, le rapt, le sacrilége, sont tes plus beaux trophées, et que si tu fléchis sous le gantelet d'un chevalier, si tu trembles devant son épée, tu peux souiller le voile et déchirer le bandeau d'une religieuse!

— Mon père! interrompit Jehan avec force; vous vous méprenez, et je vous le dis encore, vous me calomniez! Je...

— Oses-tu le nier? Eh bien, justifie-toi, je ne demande pas mieux. N'as-tu pas enlevé du pied de l'autel où elle avait été consacrée au Seigneur, Blanche de Liedekerque? N'est-elle pas encore aujourd'hui enfermée dans ton châ-

teau de Nivelle? N'as-tu pas forcé son couvent, pillé, incendié l'église où elle s'était réfugiée? Allons, justifie-toi, si tu le peux et si tu l'oses. Parle, je t'écoute maintenant. Déroule-moi tes phrases de clerc, tes sentiments de troubadour; fils rebelle et dénaturé, lâche déshonoré, brutal ravisseur, infâme sacrilége...

— C'en est trop, mon père, et beaucoup trop, interrompit Jehan avec un calme effrayant, tandis que ses yeux étincelaient et que ses regards à la fois mobiles et fixes trahissaient les emportements secrets de son ame. — Un mot, un seul mot suffira pour répondre à tout cela. Je suis comte de Nivelle, baron de Fosseux; et j'ai repris les châteaux qui m'appartenaient, que j'avais laissés trop longtemps peut-être en d'autres mains : voilà pour le premier reproche. Ensuite, j'ai été insulté par Philibert; mais je lui ai largement rendu son outrage; je l'ai battu, je l'ai tenu huit jours dans mon cachot, je lui ai fait voir la potence de près; je crois que nous sommes au moins quittes. S'il n'est pas satisfait, nous réglerons nos comptes plus tard. — Quant à Blanche de Liedekerque, c'est autre chose. Je l'ai conquise de force,

est vrai, mais avec son consentement. Blanche de Liedekerque est maintenant ma femme.

— Ta femme! reprit le vieux baron revenu de son premier étonnement. — Ta femme, une religieuse!... Je te croirais fou, si je ne te connaissais mieux...

— Blanche de Liedekerque a été, est, et sera ma femme! interrompit Jehan avec cette énergie froide qui double de puissance. — Je vous le répète, et cela suffit. Rien ne pourra l'empêcher. Je le veux.

Le vieux baron s'arrêta un moment. Il semblait presque dominé par l'ascendant inconnu de cette volonté puissante, qui ne pouvait lui paraître que les rêves d'un fou, mais qui en ce moment le troublait malgré lui.

—Écoutez! continua Jehan; je suis venu ici d'abord comme votre fils; je vous ai prié, supplié, je me suis mis à vos genoux; je n'ai recueilli que la colère et le dédain. Maintenant, c'en est assez, nous changeons de rôle. Votre injustice et votre indifférence me dégagent à mon tour, et je ne continuerai pas des prières inutiles. Je vais vous parler en guerrier et en politique. Je ne vous offre plus la soumission

d'un fils; je vous offre un traité de paix et de bon voisinage. Tout ce qui s'est passé sont des faits certains, accomplis et rien ne pourra...

— Malheureux ! interrompit Montmorency avec véhémence; qu'est-ce que tout cela? que viens-tu me dire et me proposer? Avant de prononcer un mot de plus, et pour que je consente à t'écouter encore, promets de faire bonne et dure pénitence de ton infâme sacrilége; promets d'apaiser à tes risques et périls le courroux de l'Église: promets de rendre aux autels celle que tu leur as enlevée...

— Jamais! interrompit Jehan.

— Eh bien, sors! répliqua Montmorency avec exaspération; sors, chien! et sois maudit!

— C'est bien, répondit Jehan avec calme; vous êtes aveugle. Un jour, vous vous repentirez de cela. Vous m'appellerez; mais alors il sera trop tard.

Et il sortit.

XII.

—

Notre-Dame de Paris.

Le temps était sombre et pluvieux ; les petites rues tortueuses de la Cité, aux abords de Notre-Dame de Paris, étaient obscures et sales : c'était un beau jour pour rester chez soi et regarder dans la rue au travers des vitres, lorsqu'on avait dans sa maison une croisée sur la rue avec des vitres. Cependant les cloches de la cathédrale sonnaient à pleine volée, et invitaient

les fidèles à sortir de chez eux pour assister à quelque cérémonie religieuse.

— Qu'y a-t-il donc à Notre-Dame, père Gaspard? demanda une jeune femme debout sur le seuil d'une boutique de chaussier, et qui avançait de temps en temps la tête avec curiosité hors de la porte.

— Dame! dit l'homme qui entrait en dénouant et secouant son manteau de toile cirée, je ne sais quoi de funèbre... un bout de l'an. Quel chien de temps, mordieu!

— Un bout de l'an?... de qui? répéta la femme en soulevant le manteau.

— Dame! je ne sais... Il fait une boue!... Un seigneur bourguignon, je crois... Cordieu! monsieur le prévôt devrait bien pendre ces fripons de paveurs, ainsi que le porte l'ordonnance; ils mettent sur le pavé de la terre, corbleu! et non du sable comme le réglement le veut. — Il y a foule de seigneurs aussi, et en deuil, ou bien en riche équipage. Ils n'ont pas été à pied, non! ajouta-t-il en jetant un coup d'œil de travers à ses chausses noires, mais mouchetées de gris, en sorte que les jambes du digne homme semblaient devenues de granit.

— Cela doit être beau, alors? reprit la femme.

— On nous le fait pourtant payer assez cher, le pavé, murmurait le bourgeois mécontent et regardant avec un dépit croissant ses jambes malencontreuses, tantôt devant, tantôt derrière. —Beau, oui, comme un enterrement!... Il faut attendre que cela soit sec... et encore ce sera le diable... Mes chausses neuves! Et il acheva entre ses dents le proverbe populaire dont, par respect pour nos lecteurs, nous ne répéterons ici que la moitié :

— Boue de Paris et..... de Rouen ne s'en vont qu'avec la pièce.

— J'ai bien envie d'aller y donner un coup d'œil, mon cher Gaspard, dit la femme d'un ton patelin; tu vas rester un moment à la boutique, n'est-ce pas?

— Oh! parbleu! je ne sortirai plus, bien sûr, dit Gaspard en haussant les épaules. Quel temps! Et il continuait l'inspection de ses jambes, donnant çà et là quelques chiquenaudes à ses mollets pour faire tomber les éclaboussures. — Mais tu n'y verras rien, va. Il y a un monde d'écuyers et de varlets. On ne peut pé-

nétrer jusqu'à la chapelle, à moins d'être de la parenté.

— Ah!... Est-ce tendu?

— C'est tendu.

— Il y a des armoiries?

— Il y a des armoiries.

— J'y vais un moment! dit vivement la femme. Si je ne vois rien, je reviendrai. Elle prit son capuce et sortit. Gaspard haussa les épaules, et resta gravement assis, les jambes ouvertes, époussetant ses mollets, et poussant un gémissement par intervalles.

La jeune femme parcourut rapidement la rue qui conduisait à Notre-Dame. Elle entra sans peine dans l'Eglise qui ne semblait pas au premier coup d'œil garnie de monde autant que l'aurait fait présumer le discours de Gaspard; mais ce qu'il avait dit était vrai: il était très difficile de voir la cérémonie qui avait lieu dans une des chapelles latérales superbement tendue. Une ligne d'écuyers, de varlets, de pages, pressés les uns contre les autres, derrière leurs maîtres, entourait la chapelle, écartant ainsi les curieux. On ne pouvait voir que leurs dos armoriés, ou leurs casaques cirées; car, comme

ils se tenaient debout, appuyés et pressés contre leurs camarades du premier rang, et se hissant sur la pointe du pied pour regarder aussi par dessus leur épaule, il était impossible au populaire de la nef, d'entrevoir même les seigneurs, qui sans doute étaient agenouillés sur leurs prie-dieu rangés en demi-cercle autour de la chapelle.

— Cela doit être bien beau! dit la jeune femme avec un soupir d'admiration et de regret, parcourant alternativement d'un œil d'envie le dos des pages et les brillants écussons qui, attachés à la voûte, resplendissaient sur la draperie noire.

En ce moment un jeune seigneur, petit, mince et pâle, entra dans l'Eglise. Son brillant costume et celui de ses pages, dont le justaucorps mi-parti de drap d'or et de soie cramoisie, présentait d'un côté la croix rouge et les alérions d'azur des Montmorency, et de l'autre les jumelles d'argent de Nivelle et Fosseux, attirèrent aussitôt tous les regards des curieux. Il fendit la presse avec dignité, et en même temps avec cette politesse sérieuse que le peuple sait apprécier plus qu'on ne le croit.

— Est-il gentil! murmura la jeune femme qu'il toucha presque en passant, et Jehan paya aussitôt ce compliment par un sourire et un regard qui la fit involontairement rougir. Puis il passa, et s'avança vers le cercle fatal des écuyers qui ne semblait pas disposé à s'ouvrir pour lui donner passage. Il le cotoya sans mot dire pendant quelques instants; enfin, à l'extrémité de gauche, il s'approcha d'un vieux chevalier qui semblait fermer le cercle, et dont la cotte d'armes était armoriée de Bourgogne.

— Vous êtes de la réunion, messire? lui demanda ce personnage à voix basse, comme pour ne pas troubler la cérémonie. Jehan, pour toute réponse, lui montra une légère aiguillette de soie pourpre qu'il portait à la ceinture.

— Votre nom, messire?

— Jehan de Nivelle.

— Ah, tant mieux! l'on vous attendait avec grande impatience, messire Jehan. Veuillez passer dans le cercle. Jehan suivit cette invitation. Ses pages grossirent l'enceinte vivante; pour lui, il la franchit seul. Au delà il trouva un espace libre, puis à quelque distance un groupe de seigneurs, assis ou agenouillés les uns auprès

des autres, ayant à leurs mains, ou devant eux sur l'accoudoir, le livre d'heures, mais sans y jeter les yeux. Le prêtre officiait à l'autel; cependant ils ne faisaient pas la moindre attention à la cérémonie. Ils causaient entre eux avec chaleur, bien qu'à voix basse; de sorte que le chuchottement de cette conversation, éloigné de la foule que les écuyers tenaient à distance, et puis étouffé par le chant des prêtres qui environnaient l'autel, ne pouvait en tout cas parvenir dans la nef que comme un insignifiant murmure.

Jehan s'approcha et s'agenouilla sur un prie-dieu qui se trouvait vide. Les deux ou trois seigneurs les plus rapprochés se turent aussitôt et le regardèrent avec quelque surprise.

— Un Montmorency ! dit l'un d'eux à voix basse et d'un ton surpris.

— Hum ! Hum ! toussa l'autre doucement.

— Mais !.. c'est un enfant ! reprit une troisième voix. Je ne connais pas de Montmorency de cet âge. Qu'est-ce que cela signifie ?

Jehan se retourna assez brusquement, et regarda fixement le chevalier qui s'exprimait ainsi.

— Cela signifie, dit-il, que messire de Ne-

mours ne connaît pas bien les Montmorency. J'espère qu'il ne se trompera pas ainsi lorsqu'il sera gouverneur de l'île de France.

— Hum! hum! fit de nouveau le second personnage avec une certaine ironie en voyant l'air surpris et déconcerté du duc de Nemours.

— Messire d'Albret est enrhumé? continua Jehan en lui adressant tout à coup la parole.

— Un peu, répondit d'Albret avec sang-froid. Cette église est humide.

— Monseigneur l'évêque de Tournay est-il arrivé? demanda Jehan en baissant la voix.

— Oui, répondit d'Albret en regardant Jehan avec curiosité, mais d'un ton d'indifférence. Il cause là-bas avec messire Odet d'Aydie.

— L'ambassadeur de Bretagne! Comment est-il venu ici? repartit Jehan avec vivacité. C'est une imprudence, une inconcevable imprudence! Le roi a les yeux grand ouverts quand il s'agit de Bretagne, et messire Odet ne doit pouvoir lever un doigt sans que le roi le sache. Ne pouvait-il envoyer quelqu'un en sa place?

— Il était cousin du défunt, sa présence au

service est donc toute naturelle... comme la vôtre, messire, et la mienne, répondit d'Albret avec circonspection.

— Sans doute, dit Jehan d'un ton d'ironie.

Nemours, d'abord un peu surpris, s'était rapproché, et il toucha l'aiguillette de soie rouge que portait Jehan.

— Il n'est pas étonnant, messire, dit-il avec intention, que je n'aie pas reconnu un Montmorency qui porte ceci... cet ornement n'est pas de votre blason, je pense.

— Ni dans celui d'Armagnac Nemours, répliqua Jehan vivement; mais il est dans celui de tous ceux qui aiment le bien public.

— Chut! fit d'Albret; c'est un mot qu'on ne prononce plus impunément en France. Je vois que vous en savez long, jeune homme... voici monseigneur de Tournay.

L'ambassadeur de Bourgogne s'était en effet approché d'eux; il tendit la main à Jehan.

— Bonjour, mon jeune ami, lui dit-il; je suis charmé de vous voir fidèle au rendez-vous. Messeigneurs, continua-t-il en s'adressant aux chevaliers, je vous présente l'aîné des Montmorency qui vient s'engager avec nous: messire

Jehan, comte de Nivelle et baron de Fosseux.

Les seigneurs s'inclinèrent et Jehan leur rendit ce salut.— Je demande pardon à messire de Nivelle, dit Nemours, de ne pas l'avoir reconnu; car, si je ne me trompe, il n'a jamais paru à la cour.

—Non, il est resté dans notre Flandre, reprit l'évêque; mais il saura en sortir pour réformer le mauvais gouvernement qui ruine notre belle France, et donner une bonne leçon à monsieur le roi.

— Que dit Odet d'Aydie ? interrompit d'Albret.

— Odet nous promet d'emmener le frère du roi, le duc de Berry. Il se fait fort de l'enlever de Paris sans que Louis XI s'en doute. Alors il lancera sa proclamation.

— Dunois tient-il toujours à ce qu'on lui donne l'épée de connétable ? demanda Nemours.

— Non, je viens de lui parler. Il y renonce et la cède à messire d'Armagnac; il prendra en échange le gouvernement de Normandie. Saint-Pol, qui l'avait réclamée aussi d'abord, se désiste également, et se contente, pour sa part, du Cotentin. Il est toujours convenu que vous

gardez l'Ile de France, et le duc de Bourbon le Lyonnais.

— Très bien. A-t-on enfin reçu des nouvelles de monseigneur de Calabre, le duc de Lorraine ?

— Oui, son envoyé est ici. Créquy, mon collègue, a décacheté la missive. Il promet son concours, mais veut, à la paix, le gouvernement de Champagne.

— Rien de plus juste! Ainsi, voici notre ligue formée; il n'y a plus qu'à voir venir le moment de prendre les armes contre le roi. Définitivement, monseigneur de Tournay, puisque c'est vous qui dirigez notre réunion aujourd'hui... et rien n'est plus naturel dans une église... combien comptons-nous ici de seigneurs engagés ?

— Je viens de voir les engagements signés, et j'ai parlé aux envoyés de messeigneurs de Berry, de Lorraine, de Bourbon, de Saint-Pol, de Luxembourg, de Bretagne, de Dammartin; j'ai entre les mains l'aveu de monseigneur Charles de Charolois, qui, comme vous le savez, dispose maintenant, depuis la maladie de son père le bon duc Philippe, de toutes les

forces de Bourgogne, Franche-comté, Flandre et Hollande. Créquy, Crèvecœur, de Brézé, du Beuil, Loheac, Beaujeu, sont ici... je ne nous compte pas.... Toute la puissance du royaume est avec nous.

— Il ne nous manquait que Montmorency, et nous l'avons enfin; toute la chevalerie de France sera pour le bien public... il ne restera à Louis XI que son grand veneur et son barbier.

— Allons, messeigneurs, dit l'évêque, puisque nous sommes d'accord, ne prolongeons pas inutilement la cérémonie. Nous allons échanger entre nous les ratifications du traité, maintenant que nous sommes convenus des bases.

—Oui, en ce qui nous concerne ! dit Nemours; mais vous ne nous aviez pas encore parlé de messire de Nivelle ?

— Messire de Nivelle, répondit l'évêque, ne m'a fait connaître son adhésion que ce matin; je n'ai donc pu vous prévenir.

— Il est temps maintenant, repartit d'Albret. Un Montmorency ne peut se payer trop cher.

Jehan s'inclina.— Surtout, interrompit-il en souriant, lorsqu'il amène trente lances et quatre

mille hommes de pied, que j'ai promis de lever et de solder à mes frais.

Les deux seigneurs firent un mouvement de surprise.

— Un pareil contingent est bien fort! dit Nemours après un moment de silence et d'une voix un peu altérée, car il craignait déjà pour son futur commandement de l'Ile de France. Il doit être à un haut prix!

—Nullement, dit Jehan en souriant. J'ai fait connaître mes désirs à monseigneur de Tournay, et ils sont tout différents de ce que vos seigneuries pourraient penser. Ce sont affaires particulières entre monseigneur de Bourgogne et moi, et messire Charles peut seul m'en donner raison. J'en ai sa parole, et dès ce moment je donne mon engagement à la ligue du bien public, renonçant à toute autre part dans la fortune à venir.

— Très bien! repartit d'Albret après un moment de silence. Si vous êtes contents, vous et monseigneur de Tournay, à plus forte raison le sommes-nous d'un semblable arrangement... qui ne nous coûte rien, et nous vaut un si bel allié. Sus! échangeons nos actes, messeigneurs.

Il se fit alors entre les chevaliers un échange de cédules scellées de leur sceau. Chacun donna la sienne et reçut en échange celle des autres confédérés. Ainsi fut conclue la fameuse ligue du bien public, qui devenait évidemment celle du bien particulier. Sous prétexte de porter remède aux maux du peuple, dont ils accusaient le mauvais gouvernement de Louis XI, les princes voulaient simplement démembrer le royaume et s'adjuger à chacun ses plus belles provinces.

Un instant après ils se séparèrent; Jehan resta un des derniers auprès de l'ambassadeur de Bourgogne. Il lui mit doucement la main sur le bras en lui indiquant d'un geste les seigneurs qui s'éloignaient.

— Voilà le marché conclu! dit-il à voix basse; malheureusement, il y a une difficulté; ils ont tous vendu ce qu'ils ne tiennent pas... si ce n'est leur âme... et encore n'est-elle déjà plus à eux.

— Chut! fit l'évêque; vous avez tort, messire Jehan. Ne voyez-vous pas que nous avons avec nous toute la noblesse, toutes les bonnes lances de France et de Bourgogne?

— Oui, je vois beaucoup de bras, et pas une tête. C'est le contraire du roi. — Mais qui vivra, verra.

— C'est cela. Au revoir, messire de Nivelle. Je vous enverrai sous quelques jours les lettres en question.

— Je les attends, repartit Jehan; j'ai votre parole, comme garant de la volonté de messire Charles, et je suis tranquille.

— Au revoir!

Ils se séparèrent et se perdirent dans la foule de seigneurs suivis de leurs pages et de leurs écuyers qui sortaient de l'église, encombraient le Parvis, et commençaient à cavalcader dans les petites rues de la Cité, défilant devant la boutique du chaussier dont la véridique épouse racontait ce qu'elle avait pu voir de la cérémonie.

Or, quelques jours après, le vieux baron de Montmorency reçut une large missive aux armes de Nivelle et Fosseux. Cette seule vue ranima tout son courroux. Il rompit précipitamment le cachet, et n'y trouva qu'un parchemin scellé du sceau de Bourgogne; il le déplia, et vit, non sans surprise, qu'il contenait ampliation de

lettres ducales émanées du conseil de Bourgogne. Parcourant rapidement les préambules, il lut les phrases suivantes :

« Nous, Philippe, duc de Bourgogne, etc., comte de Flandre, etc., etc.

» A tous nos officiers, justiciers, lieutenants, et à tous ceux qui ces présentes verront, salut et dilection.

» L'humble supplication de notre amé et féal conseiller et chambellan Jehan de Montmorency, chevalier, seigneur de Nivelle, avons reçue, contenant que, il y a cinq mois ou environ en ça, ledit suppliant a pris à femme très noble et très honorable damoiselle, Blanche, dame de Liedekerque, fille de Jehan Villain, décedé seigneur de Huysse Borcht et Zwindrecht, et de Goudele Raës, dame de Pamele et de Liedekerque, fille unique de Gouard Raës de Maëling, seigneur en notre pays de Brabant.

» Nous expose ledit suppliant qu'il tient en fief et hommage de nous, en ce qui ressort de notre château et vieux bourg de Gand, la seigneurie de Nivelle et ses appartenances, sur laquelle il a toute justice, haute, moyenne et basse, baillis, amman, hommes de fiefs, et

tous autres officiers; que ladite damoiselle Blanche de Liedekerque, sa compagne, tient en fief de nous en ce qui ressort du Perron d'Alost, le châtel et forteresse de Liedekerque; et qu'ainsi tous deux, lui et elle, sont soumis à nos commandements et ordonnances, et n'ont en rien meprins ne offensé envers nous.

» Ce néanmoins aucuns malveillants dudit suppliant, et par espécial le sire Philibert, seigneur de Huysse, Borcht et Zwindrecht, se sont efforcés et s'efforcent contre toute raison, de lui nuire sans couleur ni cause véritable, et se sont emportés au point, d'une part, de s'introduire en son absence audit château de Nivelle de nous tenu en légitime fief, pour le tenir et occuper, et d'autre part de s'emparer de ladite dame Blanche, dame de Liedekerque, sa compagne, pour la confiner en un couvent forcément et contre sa volonté, à celle fin de la dépouiller de ses biens qu'elle tient de nous à titre d'hommage, et nuire par ainsi audit suppliant en son ame et en ses biens, et qu'il a dû recouvrer de vive force contre ledit Philibert, sadite femme et sondit château de Nivelle, mais que ledit château de Liedekerque a été et est actuellement

encore détenu par ledit Philibert, et qu'il est sans cesse ni demoure exposé de sa personne et de ses biens à telles damnables entreprises.

» Ce qui, si telles violences étaient par nous tolérées et souffertes, ce qui ne se peut, serait sa totale destruction et déshéritement, et plus pourrait être, si par nous ne lui était sur ce pourveu de nostre remede convenable, si comme il dit, humblement requerant icelui.

» Pourquoi, nous, ces choses considérées, qui ne voulons ledit suppliant pour la cause dessusdite ne autrement être privé ne debouté de ses biens ;

» Mais en faveur de nostre très amé fils Charles qui sur ce nous a très instamment requis lui subvenir en ses affaires ;

» Pour ces causes et autres considérations à ce nous mouvants, eu sur ce avis et délibération avec les princes et seigneurs de notre sang et lignage et gens de notre conseil, voulons, vous mandons, commandons expressément et enjoignons, en commettant se metier est, et chacun de vous en droit soy, que ledit mariage dudit suppliant avec ladite dame de Liedekerque soit tenu pour bon et valable nonobstant toutes

oppositions et empêchements quelconques; que ledit suppliant soit en conséquence envoyé en possession desdites terres et châteaux appartenant à ladite dame de Liedekerque et relevant de notre Perron d'Alost, pour lesquels fiefs les droits ont été légitimement acquittés et perçus; et que s'il vous appert que lesdits biens, terres seigneuries de ladite dame et dudit suppliant aient été et soient pris, saisis, détenus et occupés sous couleur et cause non véritable, vous, en ce cas, faites, souffrez et laissez ledit suppliant jouir et user paisiblement desdits biens, terres et seigneuries, ensemble des fruits et revenus d'icelles; contraignez et faites contraindre réaument et de fait, par force si besoin est, les détenteurs desdits biens et d'icelles terres et seigneuries, et chacun d'eux et autres qu'il appartiendra, par toutes voies dues et en tel cas requises.

» Car ainsi nous plaît-il et voulons être fait, nonobstant oppositions et appellations quelconques, pour lesquelles nous ne voulons être différé. Mandons et commandons à tous nos officiers, justiciers et subjets que à vous et à chacun de vous, vos commis et députés et en

ce faisant obéissent et entendent diligemment, etc. »

Le baron de Montmorency eut à peine la patience de parcourir rapidement ces longues lettres. Il jeta le parchemin loin de lui avec fureur, et se leva du même mouvement en frappant du poing sur la table.

— Ainsi le voilà maintenant conseiller et chambellan de Bourgogne ! Lui ! un Montmorency ! Et le voilà marié, marié avec une religieuse arrachée au couvent ! Et le vieux Philippe approuve tout cela, et il lui promet son appui ! et il ordonne à ses lieutenants de mettre le ravisseur en possession de la dot de celle qu'il regarde comme sa légitime épouse ! Il dépouille Philibert et le traite comme un ennemi public !... C'est une folie, c'est un délire, c'est une honte ! Voilà tous nos châteaux avec garnison de Bourgogne !... Et j'ai vécu jusqu'à ce moment pour voir cela ! et c'est mon fils qui me cause cette honte !.. Jour de Dieu !

Le vieux baron se rejeta sur son fauteuil.

— Conseiller et chambellan de Bourgogne ! repéta-t-il après un moment de réflexion. La place est haute ! certes, il faut en convenir : il

a vendu cher Nivelle et Liedekerque; et pour faire marché de l'honneur de sa famille, il a su obtenir de riches conditions ; maintenant, nous allons le voir à l'œuvre !

Il se leva rapidement.

— Qu'on selle mes chevaux ! cria-t-il, je vais chez le roi.

XIII.

—

Complots.

— Messire Philibert peut-il entrer, madame? demanda Berthe en s'adressant à la baronne de Montmorency, nonchalamment assise sur un lit de repos dans un élégant boudoir de son hôtel à Paris.

— Messire Philibert? répondit Marguerite sans se déranger. Mais... oui! qu'il entre.

Berthe introduisit alors le chevalier, qui s'a-

vança en saluant avec respect jusqu'aux pieds de la baronne, sans qu'elle daignât même tourner la tête et répondre à ses premiers compliments.

— Ah !... vous voilà donc à Paris? lui dit-elle enfin. Mon Dieu, qui peut vous y rappeler ?

— En vérité, madame, répondit Philibert un peu troublé par cet accueil, je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à une semblable question. Il me semble que je ne dois pas avoir besoin de vous dire ce qui m'y rappelle aujourd'hui.

— Mais si fait; car je l'ignore complètement. Je ne m'attendais pas à vous voir, je vous assure.

— Pardonnez-moi, madame, répliqua le chevalier avec quelque amertume. Il est possible que ma vue vous déplaise; mais elle ne peut vous étonner, car vous savez trop bien quel invincible attrait...

— Moi? Je ne sais rien. Je l'ai peut-être oublié. J'ai mauvaise mémoire. Que voulez-vous? Il y a si longtemps qu'on ne vous a vu !

Vous avez été sans doute fort occupé en Flandre ?

— Vous l'ignorez, madame ! repartit Philibert avec agitation. Je pensais que les motifs de mon absence vous étaient mieux connus.

— Mais non ! Pourquoi les saurais-je ?... A propos. Vous ne m'avez pas fait part du mariage de votre sœur. Je vous en félicite.

— Madame ! répliqua Philibert d'une voix étouffée, vous n'avez pas de pitié ! Une semblable raillerie est cruelle.

— Mais non ! Pourquoi pensez-vous que je raille ? Cette alliance n'est-elle pas assez belle ? épouser un comte, un chambellan de Bourgogne, c'est fort bien ! et puis, songez donc que votre sœur devient ma belle-fille... Il me semble que ce doit être quelque chose pour vous.

— Madame !

— Il est fort mal à vous certainement d'être resté si longtemps éloigné d'une famille à laquelle un nouveau lien de parenté est venu ainsi vous unir ; d'une famille, que cette alliance, comme vous devez bien le penser, cette alliance que vous avez sans doute aidée de tout

votre pouvoir, a comblée de joie par l'honneur qu'elle lui procure...

— Ah madame !

— Cela semble vous étonner? mais j'y prends un vif intérêt, je vous assure... Combien ai-je donc de petit-fils, maintenant ? un, deux, trois, je ne sais, tant cela va vite. C'est une véritable bénédiction... Il y en a bien plus que d'années de mariage, et l'on dirait qu'ils sont venus avant la messe, s'il y avait eu une messe... Venez-vous nous en apporter des nouvelles ?

— C'en est trop, madame ! dit Philibert en se levant avec une émotion difficile à décrire ; c'en est trop ! Je vous dirai à mon tour que je ne m'attendais pas à cela. Je ne comprends pas le sens d'une semblable ironie... lorsque c'est à moi qu'elle s'adresse !

— Vraiment ! repartit Marguerite quittant un peu son ton d'affabilité moqueuse, vous ne comprenez pas ? Eh mon Dieu, il me semble cependant que si ce mariage est fait aujourd'hui, nous ne pouvons en remercier que vous ; que vous, qui ne l'avez pas empêché !

— Moi ! Et que pouvais-je faire de plus

Pouvais-je faire plus que d'enfermer ma sœur au couvent sous un voile de religieuse? Pouvais-je...

— Tenez! interrompit Marguerite en haussant les épaules et en lui tournant le dos avec dédain, vous me faites pitié!

Philibert resta un moment interdit.

— Cela est vrai! dit-il enfin après un moment de silence, avec agitation; j'ai commis alors une faute qu'en bonne politique on ne doit jamais commettre: j'ai laissé vivre ma sœur! Est-ce là, madame, ce que vous me reprochez?

Marguerite haussa de nouveau les épaules.

— Vous déraisonnez, dit-elle sèchement.

— Mon Dieu, madame, que vouliez-vous donc alors? Veuillez me l'apprendre.

— Rien! répondit Marguerite du même ton, et sans se retourner; vous avez parfaitement agi, et l'on n'a rien à vous dire. L'événement l'a bien prouvé!

— Est-ce à moi qu'on doit le reprocher?

— Et à qui donc, je vous prie? repartit Marguerite en se retournant vivement, à qui donc, si ce n'est à vous? Je vous ai averti, instruit, aidé de toutes les manières; je vous ai

montré votre sœur séduite et Jehan dans votre château. Tous les deux étaient entre vos mains... Comment se fait-il que huit jours après ils étaient réunis au château de Nivelle? Comment se fait-il que six mois après, le duc de Bourgogne ait ratifié leur union ? Comment se fait-il qu'aujourd'hui ils vivent tranquillement à côté de vous, prenant vos châteaux un à un, et faisant des enfants à la douzaine, de peur de manquer un jour d'héritiers ? A qui la faute ? Êtes-vous homme, êtes-vous chevalier, êtes-vous capitaine ? Avez-vous lance et bouclier ? Comment ! tout cela s'est fait, devant vous, et... Tenez, je suis femme, moi, mais je ne comprends pas ainsi la chevalerie. Vous êtes patient, je vous en félicite. C'est le moyen de gagner le ciel, selon l'Evangile, mais aussi de perdre la terre... Vous avez changé de rôle avec votre sœur. C'est bien. Pour elle, je l'estime beaucoup... Voilà tout ce que je puis vous dire.

Et elle lui tourna le dos une seconde fois avec une indicible expression de colère et de mépris.

— Madame, répondit Philibert avec un

dépit amer, je sens bien que je ne puis rien répondre aujourd'hui à tout cela. Dans la lutte que je soutiens contre Jehan de Nivelle, j'ai eu le désavantage jusqu'à ce jour, je le sais bien. Nous verrons s'il en sera toujours ainsi. Il a reconquis ses châteaux, il m'a enlevé ma sœur, il a su s'assurer l'appui du duc de Bourgogne ; il m'a repoussé, m'a renfermé dans Liedekerque, grace aux secours qu'il a reçus de Bourgogne; je ne me dissimule pas que je me présente maintenant devant vous en vaincu... et les vaincus sont toujours maltraités. Mais je compte sur une éclatante revanche, et j'en ai, je crois, les moyens entre les mains.

Marguerite resta d'abord un moment dans la même attitude. Puis elle se tourna lentement vers Philibert :

— Comment cela ? lui dit-elle d'un ton froid et d'une voix brève.

— Il a eu contre moi l'appui de la Bourgogne; j'aurai contre lui l'appui du roi de France.

— Comment cela ? répéta Marguerite du même ton.

— Voici comment. Charles de Bourgogne

ne donne rien pour rien. Jehan de Nivelle n'a pu obtenir son appui qu'en se faisant son serviteur dévoué. Il a dû en conséquence signer la ligue du bien public et s'enrôler sous les drapeaux de Bourgogne. Dès ce moment il n'est plus seulement mon ennemi, il est l'ennemi du roi, et...

— Jehan est dans l'armée de Bourgogne! interrompit vivement Marguerite.

— Il est à l'avant-garde! répondit Philibert, à l'avant-garde avec ses brigands, ses chiens des bois qu'il est bien digne de commander. Aussitôt après être sorti de Liedekerque, j'ai rejoint le corps d'armée du maréchal Joachim Rouault. Nous avons suivi côte à côte l'armée de Bourgogne; j'ai sans cesse planté ma bannière au devant de celle de Montmorency Nivelle, et lorsque je suis entré à Paris, ce matin, avec ma compagnie, il entrait à Saint-Denis avec ses brigands.

Pendant ces paroles, Marguerite semblait plongée dans une réflexion profonde. Après un moment de silence elle releva la tête.

— Eh bien! dit-elle froidement, que comptez-vous faire avec cela?

— Ce que je compte faire ! repartit Philibert avec violence. — Mettre la main sur lui à la première bataille, et l'écraser !

— S'il se laisse prendre, ajouta Marguerite de son même ton. Ne l'avez-vous pas accompagné respectueusement de Flandre ici, sans oser le joindre un moment ? Je commence à croire que la force n'est même pas de votre côté.

— Nous verrons ! répondit le chevalier avec une colère concentrée.

— C'est bien. Mais en attendant, il y a autre chose à faire, et moi, je m'en charge. Son frère Loys est-il avec lui ?

— Oui, certes.

— Tant mieux. — Il y a deux coups à frapper à la fois ; un là bas, l'autre ici : celui-ci pour moi, l'autre pour vous ; et je me charge de tous les deux.

Elle s'arrêta un moment et parut réfléchir.
— Avez-vous encore entre les mains, reprit-elle, ce vieux chapelain qui nous servit à Liedekerque ?

— Oui, madame. Je savais que sa captivité vous paraissait utile, et j'ai eu soin de la pro-

longer. Jehan de Nivelle soupçonnant bien que je l'avais entre mes mains, m'a fait sommer de le remettre en liberté. Je lui ai répondu que je ne savais ce qu'i voulait dire. Enfin, lorsque j'ai craint d'être assiégé dans Liedekerque et forcé de capituler, j'en ai fait sortir le chapelain, et il est en ce moment enfermé dans mon château de Huysse.

— Bien ! Il faut maintenant le renvoyer à Nivelle ; je vous dirai quand et comment. Ensuite, vos hommes d'armes savent tous, n'est-ce pas, que Jehan de Nivelle est à l'avant-garde bourguignonne?

— Oui, certes.

— Eh bien ! ayez soin qu'ils aillent répandre ses louanges dans tous les cabarets de la ville, et qu'ils fassent au chef et aux soldats la réputation qu'ils méritent. Il ne sera pas difficile, je crois, de les faire passer pour d'exécrables bandits. Il faut les rendre l'épouvantail des bourgeois. Vous comprenez ?

— Certainement, madame, et je vous promets d'exécuter vos instructions.

— J'y compte. Je vous en ferai parvenir de nouvelles avant peu. — Elle s'arrêta un mo-

ment ; puis elle reprit en souriant : — Je vous ai maltraité un peu aujourd'hui, je pense ? C'était un petit mouvement d'humeur. Vous me pardonnez ce caprice, n'est-ce pas? et nous nous séparons bons amis ?

— Ah ! madame ! je craignais seulement de vous avoir déplu, et...

— Vous êtes fou. J'étais seulement fâchée de ne vous avoir pas vu depuis si longtemps. Je vous reverrai plus souvent maintenant, j'espère, et je compte sur vous. Adieu, je vais songer à nos projets.

Philibert se précipita sur la main qu'elle lui tendait avec un geste amical, et la pressa contre ses lèvres.

— Adieu ! répéta-t-elle en retirant sa main. Vous aurez de mes nouvelles... et mes ordres, entendez-vous? ce soir ou demain matin. Adieu !

Et elle suivit des yeux le chevalier qui s'éloigna. Quand la porte se fut refermée derrière lui, elle haussa les épaules. — Il est encore plus bête et plus laid qu'auparavant ! murmura-t-elle à demi-voix.

Puis elle appuya sa tête sur sa main et réfléchit profondément. Elle se leva, fit un ou

deux tours dans la chambre, se rassit de nouveau.

— Enfin! dit-elle, je crois que cette fois je les tiens, les fils de la Flamande! Le dernier coup va être joué; c'est la fin de la partie!

Elle s'approcha d'une table, écrivit quelques lignes, et les remettant à son premier écuyer:

— Bernard, lui dit-elle, vous allez porter cette lettre au doyen de l'église d'Arras, maître Gilles Flamand, que vous trouverez à l'hôtel de monseigneur l'évêque de Baruth. Vous lui direz de venir me parler le plus promptement possible. — Écoutez de plus; beaucoup de fâcheuses nouvelles sont répandues en ce moment sur le compte de messire Jehan. Recommandez à Berthold et aux autres d'en parler le moins possible, et de faire en sorte que Monseigneur le baron les ignore: elles lui causeraient trop de chagrin. — Allez.

Bernard partit, — et en effet, quelques instants après, un prêtre, encore jeune, maigre, pâle, dont le regard indécis semblait fait pour exciter la défiance, entrait avec lui à l'hôtel de Montmorency. C'était ce Gilles Flamand, le digne accolyte de l'évêque de Baruth, que les

atrocités commises contre les Vaudois d'Arras avaient signalé à l'animadversion publique, et qui se trouvait en ce moment cité devant le parlement de Paris, pour répondre de sa conduite dans ces sanglants procès, entachés de faux, de rapine et de cruauté. Marguerite l'accueillit par un geste de joie, et s'enferma avec lui.

Quant à l'écuyer Bernard, il avait ponctuellement exécuté les ordres de Marguerite en répandant partout que messire Jehan avait commis une foule de crimes dont il fallait bien se garder de dire un mot. Ces crimes, au reste, ne tardèrent pas à être connus. Tout Paris en était instruit.

Cette ville était en ce moment dans une agitation terrible. Car, depuis que les troupes des seigneurs étaient entrées à St-Denis, l'apparition de cette nombreuse armée aux portes de la capitale, les mesures militaires qui étaient prescrites dans la prévision d'un siége inévitable, cette conflagration universelle du royaume qui se précipitait ainsi de nouveau dans les horreurs de la guerre civile; tout remuait les esprits, tout faisait rechercher chaque nouvelle, ac-

cueillir chaque bruit avec avidité. Le roi, absent de la capitale, guerroyait alors dans le Berri et le Bourbonnais contre les révoltés : on se demandait à chaque instant s'il était défait ou victorieux. La population tout entière était, pour ainsi dire, descendue dans la rue, comme spectatrice curieuse de ces grands événements dont une partie allait se passer aux portes de Paris. A chaque pas des groupes étaient formés, au milieu desquels des orateurs improvisés débitaient avec assurance les nouvelles vraies ou fausses qu'ils venaient de recueillir à deux pas, et que leurs auditeurs allaient eux-mêmes colporter un peu plus loin, en les amplifiant selon la coutume, en les embellissant encore de tous les charmes de leur imagination plus ou moins féconde.

Parmi ces orateurs se distinguaient surtout les hommes d'armes de Philibert, qui, fidèles à la consigne reçue, couraient de taverne en taverne, charmés de boire aux frais du capitaine et de répandre leurs hâbleries de corps de garde sur le compte de Jehan de Nivelle. Aussi tout Paris sut-il bientôt que l'avant-garde de cette armée qui causait tant de ter-

reur était composée des Turlupins, de ces bandits hérétiques appelés les chiens des bois, enrôlés par ce chien de Jehan de Nivelle qui avait brûlé tous les couvents sur son passage, et enlevé toutes les religieuses. Au reste, l'armée bourguignonne avait commis bien des ravages sur sa route. On voyait presque, des murs de la capitale, les flammes qui dévoraient Nantouillet, Villemomble, Lagny, dévastés par les hommes d'armes flamands du comte de Saint-Pol, et les bons bourgeois, en accusant de ces atrocités les chiens de Jehan de Nivelle, le maudirent de bon cœur.

Toutes ces impiétés, toutes ces dévastations, parurent bientôt au bon sens populaire d'un mauvais présage pour le but de cette entreprise, qui s'annonçait comme dirigée vers le bien public. On accusait surtout les chiens des bois, et leur chef maudit Jehan de Nivelle. Ce nom devint donc comme un symbole dont le peuple stygmatisa aussitôt cette échauffourée des princes frauduleusement décorée du masque du bien public.

Cette rapide célébrité de notre héros ne pouvait tarder de parvenir aux oreilles du vieux

Montmorency. Le lendemain, sur le soir, lorsqu'il rentra à son hôtel, son air était profondément soucieux. Il resta quelque temps à se promener dans son cabinet avec agitation, et se parlant à lui-même.

— Quel déshonneur ! murmurait-il ; quelle tache au nom des Montmorency !... et encore me l'entendre reprocher par ce La Balue, par le fils d'un meûnier devenu évêque d'hier !— Il y en a qui ont un pied dans chacun des deux camps ! disait-il avec ce regard perfide plus dangereux qu'un coup d'épée. Il y a des familles qui se partagent, de manière à compter toujours parmi les vainqueurs. — Cordieu ! il est beau, en effet, d'être le père de ce chien de Jehan de Nivelle ! c'est un adroit calcul pour la famille de Montmorency de s'être ainsi partagée ! Mais non, non ! nous ne laisserons pas la calomnie répandre cet odieux soupçon. Nous trouverons bien moyen de le démentir.

Il siffla.

— Berthold ! dit-il au majordome ; où est mon fils Guillaume ?

— Il est auprès de madame la baronne, monseigneur.

— Bien !

Il se promena encore un moment, et il entra dans l'appartement de Marguerite. Il y resta longtemps. Lorsqu'il en sortit, Marguerite tenait son fils embrassé, et une larme roulait dans ses yeux. Mais l'enfant, grand et fort déjà, et dont la taille avait pris un accroissement précoce, riait et frappait ses mains de satisfaction. Puis il quitta sa mère qui semblait partagée entre la joie et la crainte, et courut avec son père, qui donnait les ordres nécessaires pour son départ, et désignait la suite qui devait l'accompagner au camp du roi.

Quelques instants après, le page Roger sortait au galop de l'hôtel et allait prévenir messire Philibert que madame Marguerite désirait lui parler.

XIV

—

Montlhéry.

C'était une de ces soirées brûlantes d'un long jour d'été. Le soleil s'engloutissait à l'horizon dans des flots d'une pourpre ardente, et dorait encore de ses derniers rayons la flèche élancée de Notre-Dame. L'air était chaud et lourd; aucun souffle de vent ne se faisait sentir dans les rues étroites qu'encombrait alors une foule agitée. L'inquiétude était peinte sur tous

les visages, mais une inquiétude qui annonçait plutôt la curiosité que l'effroi. De plus, un mouvement belliqueux semblait avoir saisi toute la population. On voyait, aux environs de l'archet Saint-Médéric, ou bien dans la rue aux Oues, les bons bourgeois s'armer à la hâte dans leurs boutiques, prendre l'épieu et revêtir la cuirasse. Cependant les cloches sonnaient l'effroi à toute volée, le lugubre tocsin retentissait dans les deux grosses tours carrées de Notre-Dame ; et de temps en temps des détachements du guet à cheval ou bien de la milice à pied sillonnaient les rues, se dirigeant en bon ordre vers les portes Saint-Denis et Saint-Lazare.

En même temps les commères et les oisifs échangeaient des questions et des nouvelles d'une porte à l'autre.

— Eh bien ?

— Que savez-vous ?

— Avez-vous vu ?

— D'où venez-vous ?

— Que dit-on ?

— Bah !

— Vraiment ?

— On tend les chaînes au charnier des innocents.

— Les chiens de Jehan de Nivelle sont à la porte Saint-Denis !

— Ils ont déjà attaqué la porte Saint-Lazare !!

— On se bat à la porte Saint-Denis depuis une heure !!

— La porte Saint-Lazare est enfoncée !!!

Alors ce fut un moment de terreur. Mais après que l'hyperbole des nouvellistes fut montée si haut, il lui fallut bien redescendre.

— C'est un conte ! dit un bon bourgeois qui, portant sur son épaule sa pique toute rouillée pour n'avoir pas servi depuis le temps des Armagnacs et des Cabochiens, et laissant pendre son maillet de plomb à sa ceinture, s'en revenait doucement, tout essoufflé d'avoir couru aux remparts, à la première alarme, pour se battre : c'est un conte ! L'armée des seigneurs n'a pas encore quitté Saint-Denis ; elle n'a pas fait un pas depuis hier. L'étendard de Nivelle et ses archers sont à un quart de lieue de la porte Saint-Lazare.

— En êtes-vous bien sûr, Pasquier, demanda Gaspard le chaussier, qui se hâtait, sur le seuil

de sa porte, à fourbir convenablement son armet, tandis que sa femme, assise sur l'établi, donnait rapidement un point à son ceinturon qui se trouvait décousu. En êtes-vous bien sûr ? Maître Balue, l'évêque d'Évreux, vient de passer chevauchant en tête du guet, et il a dit qu'il fallait s'équiper en toute hâte, car d'un moment à l'autre les Bourguignons allaient assaillir la ville.

— Ces chiens-là ne demandent qu'à piller, dit un troisième qui sortait de la porte à côté en achevant sa toilette belliqueuse. — Ils ont fait un beau ménage dans la campagne ! Ils ont saccagé Dammartin, Nantouillet, Villemomble, Lagny.....

— Oui, mais aussi on a brûlé les registres, aboli les aides ; et depuis qu'ils y sont entrés on y vend le sel sans gabelle ! D'ailleurs les seigneurs l'ont dit, et l'ont promis dans leur lettre aux bonnes villes.

— Pst ! fit Gaspard le chaussier, qui semblait un soutien quand même de l'ordre de choses ; vous croyez cela ? parbleu vous êtes bon enfant ! Laissez les faire, et ce sera bien pis avec eux. Il n'en coûte jamais rien de dire et promettre ;

mais baste, ils veulent s'engraisser aux dépens du pauvre peuple à leur tour, et voilà tout. Ah, s'ils parlaient de convoquer les trois états, et de discuter convenablement les doléances des bonnes villes, je ne dis pas... Voyez-vous, camarades, leur ligue du bien public est toujours la même histoire : ils veulent le bien des autres, c'est vrai, et ils s'arment pour le prendre.

Ce dernier trait déconcerta toute l'opposition. Au même instant passa une forte troupe d'hommes armés; en tête était messire Charles de Melun, le lieutenant du roi.

— Bien çà, bien çà, bonnes gens! cria-t-il en voyant les bourgeois s'armer. En avant; à la porte Saint-Denis! les ennemis y sont! — Puis il marcha toujours. — Aux armes, bourgeois! criait-il en suivant la rue; tendez les chaînes! tendez les chaînes!

Ce fut un redoublement d'ardeur pour les bourgeois. Ils se précipitèrent dans la rue en poussant des cris qui furent répétés par les femmes, qui penchées à demi hors des fenêtres saluaient leur départ et agitaient leurs mouchoirs. Mais au moment où ils parvenaient au bout de

la rue de la Vieille-Bouclerie, un cri sinistre qu'ils entendirent sur la place du Châtelet les arrêta. — Sauve qui peut! les Bourguignons sont entrés!

Les Bourguignons sont entrés!... cette terrible nouvelle circula rapidement; les bons bourgeois revinrent précipitamment sur leurs pas comme pour se barricader dans leurs maisons; leur foule qui fuyait en désordre en remontant la rue, vint se heurter contre un peloton de milice qui s'arrêta, saisi de surprise à son tour.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? cria le capitaine, maître Pierre l'Orfèvre.

— Les chiens de Jehan de Nivelle sont entrés! répondit machinalement et d'un ton de terreur profonde, Gaspard le chaussier.

— Entrés? reprit maître Pierre l'Orfèvre.

— Ils sont entrés! répétèrent vingt voix différentes : et la milice s'ébranlait déjà pour tourner le dos.

— Eh bien! est-ce ainsi que vous les mettrez dehors? cria vivement Pierre l'Orfèvre. Croyez-vous qu'ils aient peur de vos talons?

En avant, mort de Dieu ! montrez-leur plutôt le bout de vos piques !

— En avant ! répétèrent les bourgeois avec enthousiasme; et se reformant en colonne serrée sous la conduite de Pierre l'Orfèvre, ils revinrent vers le Châtelet. Là ils ne trouvèrent qu'un clerc de bazoche qui s'égosillait à crier : Sauve qui peut ! Après avoir saisi ce mauvais drôle, ils s'avancèrent avec un redoublement d'ardeur dans la rue Saint-Denis, et parvinrent jusqu'à la porte sans le moindre obstacle. Des forces considérables y étaient déjà rassemblées, sous le commandement de maître Jean de Popincourt, l'avocat au parlement, qui commandait un corps de la milice parisienne.

— Bravo, maître Pierre ! dit Jean de Popincourt, vous arrivez à temps. Encore un peu, et l'attaque sera rude. Disposons nos troupes, compère. Je garde cette porte. Pour vous, étendez votre ligne jusqu'à Saint-Lazare. Mais faisons hâte, car l'armée des seigneurs est en bataille au delà des Courtilles, et les chiens de Jehan de Nivelle arrivent sur nous, bannière déployée.

En effet, l'armée bourguignonne paraissait

en ce moment disposée à tenter quelque coup de main sur Paris. Appuyant d'abord sa droite sur Montmartre, elle avait peu à peu dégarni le plateau, et se concentrait sur ce point de l'enceinte parisienne. Tandis que la cavalerie occupait les chaussées, l'infanterie et les archers étaient dirigés en ligne sur les abords des deux portes Saint-Denis et Saint-Lazare; au premier rang flottait l'étendart de Montmorency-Nivelle, qui s'avançait rapidement vers le rempart.

— Attention, bons archers de Paris! cria Jean de Popincourt. Voici les chiens! si vous les laissez approcher, ils vous mordront.

Les archers répondirent par un hourra bruyant et par une volée de flèches qui atteignirent à peine les premiers rangs des assaillants encore hors de portée.

— Jour de ma vie, murmura Gaultier; le salut n'est pas amical.

— Loys! dit Jehan froidement, plante la bannière! Puis, arrêtant le premier rang de ses soldats, il s'avança seul, l'arbalète sur l'épaule, et la main gauche négligemment passée dans son élégante écharpe.

— Quel est ce joli damoiseau? dit Jean de

Popincourt ; il veut nous leurrer, sans nul doute, en balançant ainsi d'un air amical la plume de sa toque, et en se dandinant avec son justaucorps brodé.

— Par la corbleu ! répondit Pierre l'Orfèvre, par la corbleu, c'est un Montmorency ! je vois les alérions et la croix de gueules sur son surtout ! c'est ce chien de Jehan de Nivelle en personne !

— Il est hardi de venir ainsi à portée, tout seul ! Le voilà déjà, ma foi, au bord du fossé ; il vient en parlementaire, c'est sûr !

— Rien ! rien ! interrompit brusquement Pierre l'Orfèvre; c'est une langue empoisonnée, il a séduit le pauvre diable que j'avais mis à la garde du pont de Sainte-Maxence, et a pris le poste avec ses belles paroles. Une bonne volée de flèches pour lui couper le sifflet ! Attention à l'ordre, cordieu, arbalêtriers !

Jehan était déjà debout sur le bord de l'escarpe. Il ôta sa toque et la secoua gaîment :

— Salut, amis de Paris ! cria-t-il.

— Tire ! cria vivement Pierre l'Orfèvre. Et une volée de garots siffla autour de Jehan, mais aucun des traits ne l'atteignit.

— Bonnes gens! cria-t-il sans reculer, qui veut du sel? Je vous en apporte, et je le vends sans gabelle.

— Tire, tire! répéta Jean de Popincourt. Voilà qui ne vaut rien. Il a le diable au corps, le damoiseau!

— Est-ce ainsi que les bourgeois reçoivent les chalands? continua Jehan gaîment. M'est avis qu'ils feront mal leurs affaires. Qui veut du gibier? J'en donne, moi, à qui veut le prendre. Bonnes gens de Paris! combien le roi vend-il un lièvre?

— Cordieu! murmurait Pierre l'Orfèvre en jetant un regard sur ses archers; nos gaillards le font exprès; ils l'épargnent. Ils rêvent déjà sel sans gabelle et droit de chasse! Mais attendez un moment, et nous allons le faire taire! Il prit une arbalète et visa.

— Bons maillotins de Paris! continuait Jehan d'une voix sonore; nous sommes encore vos frères de Flandre, les Chaperons blancs. Nous vous apportons franchises et libertés! Plus d'aides, plus de gabelles, plus de droits de suzerain...

— Tiens! dit l'Orfèvre en lâchant le ressort

de l'arbalète. Jehan prononçait à peine son dernier mot, qu'il reçut le trait à l'épaule et tomba à la renverse sous la force du coup.

— Voilà qui est visé ! reprit le capitaine tout fier de son adresse et de ce succès.

— Nous sommes des lâches! cria Loys en voyant tomber son frère; et enlevant la bannière il courut vers le rempart, entraînant tout le bataillon à sa suite ; et lorsque Jehan, que le trait avait renversé sans pouvoir cependant le percer, grace à la cotte de mailles légère et finement trempée qu'il portait, lorsque Jehan se releva, il était trop tard pour arrêter un semblable élan et renouer l'entretien si brusquement interrompu. Les assaillants franchirent le fossé, et délogèrent les archers qui en défendaient la contrescarpe. Loys parvenu le premier sur l'autre bord, y planta la bannière avec un cri de victoire.

— C'est une victoire qui vaut une défaite, dit Jehan. Crois-tu que nous prendrons Paris ainsi, tous seuls?

— Dame!... Je ne sais, dit Loys.

— Je le sais, moi; nous tuerons des hommes inutilement. Il fallait entrer de bon gré,

en amis... Maintenant tout est fini. Nous n'avons plus qu'à épargner le sang.

Jean de Popincourt et Pierre l'Orfèvre s'étaient repliés sur la seconde enceinte et avaient rassemblé leurs soldats, d'abord un peu troublés par ce premier échec.

— Tenons ferme! dit maître Pierre. Du courage enfants; voici l'artillerie que messire de Melun amène, et qui va nous débarrasser de ces chiens de pillards... Eh bien, allez-vous les laisser monter?... cria-t-il en voyant Gaultier qui cherchait, en tête de sa compagnie, à gravir le talus. Feu, feu! haquebutiers de malheur!...

Gaultier et sa troupe furent repoussés dans le fossé. En même temps on entendait le bruit du combat qui se livrait à la porte Saint-Lazare. Les bourgeois firent une sortie. Les Bourguignons furent repoussés et perdirent du monde.

— Cela ne vaut rien, dit Jehan. L'affaire est manquée. Les Parisiens ont goûté de la bataille, maintenant ils ne se rendront pas. Je bats en retraite.

Il rappela ses Turlupins et repassa le fossé.

— Les chiens se sauvent! dit Jean de Po-

pincourt avec joie; ils n'ont pas attendu le canon!

— Adieu, gens de Paris! cria Jehan en se retirant. Je vous souhaite bonnes gabelles!

Mais les bourgeois enthousiasmés par le succès ne l'écoutaient plus. Ils firent une sortie et le poursuivirent quelque temps sur la chaussée en l'accablant de huées, d'injures et de flèches; les Turlupins marchaient en bon ordre et perdirent bien peu de monde.

— Qu'est-ce que cela? cria le sire de Haultbourdin, qui arrivait à la tête d'une compagnie d'hommes d'armes; — vous lâchez pied, vile canaille! En avant, gredins, ou je vous passe sur le ventre!

— Je ne crois pas, répondit Jehan avec sang-froid.

— Comment, c'est vous, messire de Nivelle! reprit le chevalier un peu confus. —Vous avez dirigé l'attaque à pied, sans armure?

— Oui, et elle a manqué. Voyez si vous serez plus heureux. Je vais occuper le pont de St-Cloud que j'ai pris ce matin, afin d'assurer le passage de l'armée. Monseigneur de Charolais veut s'établir sur la rive du midi, et il a

raison. Il coupera la marche du roi, et interceptera les renforts. Il est encore sorti cent lances ce matin de Paris pour le rejoindre.

— C'étaient les lances de Montmorency, dit le sire de Haultbourdin.

— Raison de plus, repartit froidement Jehan. S'il en a beaucoup comme celles-là, je serai d'avis d'éviter la bataille. Quant à vous, si vous voulez casser quelques têtes à ces vilains de Paris, passez devant. Mais ils l'ont dure, je vous en préviens. Pour moi, j'en ai assez. — En même temps il donna l'ordre de continuer la retraite, et se dirigea sur St-Cloud.

Le sire de Haultbourdin partit au galop avec son corps de cavalerie, et refoula les Parisiens jusqu'au fossé ; mais là s'arrêtèrent ses succès ; dix minutes après il était repoussé à son tour, et les bourgeois le reconduisirent vivement jusqu'à l'endroit où ils avaient poursuivi Jehan. Puis ils revinrent en triomphe reprendre leur position sur le fossé.

— A la bonne heure, père Pasquier, dit le chaussier Gaspard, en essuyant son front rouge de sueur et rayonnant de joie; à la bonne heure de frapper sur ces cuirasses bourguignonnes.

Mais le diable m'emporte si je n'allais pas un peu à contre cœur sur ces fantassins qui criaient : plus de gabelle !

— Ce sont des pillards ! murmura Pasquier froidement et resserrant son ceinturon qui glissait sur son ventre un peu proéminent. Ce sont des pillards !

— Ce sont des bandits ! ajouta un troisième. La plupart n'ont pas de souliers.

— Mais ce chien de Jehan de Nivelle est tout petit et tout jeune ! Je l'aurais cru bien plus grand et bien plus gros que cela.

— Dans les petites boîtes les bons onguents! reprit Josse le parfumeur. C'est un rusé coquin, allez ! Et s'il entrait, nous en verrions de dures !

— Ce sont des pillards, ajouta Pasquier.

— Ce sont des bandits, répéta le voisin.

La nuit commençait à tomber. L'armée de Bourgogne se déroulait lentement sur la gauche, et filait par lignes profondes sur le versant des hauteurs de Montmartre. Enfin elle traversa la Seine, tourna Paris, et vint s'établir sur la rive du sud. L'avant-garde, commandée par le comte de St-Pol, s'avançait jusqu'aux premières mai-

sons du village de Montlhéry; à quelque distance au delà, sur la route, vers le prieuré de Longpont, étaient campés les fantassins de Nivelle. Le corps d'armée, commandé par le comte de Charolais en personne, était à Longjumeau; messire Antoine, bâtard de Bourgogne, dirigeait l'arrière-garde.

Par cette manœuvre l'armée de Bourgogne s'avançait vers l'armée royale, et lui coupait le chemin de Paris.

Or, le moment où la querelle allait se décider n'était probablement pas éloigné. Car si, en quittant Longjumeau où nous venons de laisser le comte de Charolais, nous avions continué pendant quelque temps notre route vers le sud, nous aurions trouvé, le 15 juillet 1465, sur le soir, un spectacle militaire imposant dans la plaine qui entoure le bourg d'Etrechy. Une armée nombreuse y était campée. L'artillerie, la cavalerie, les fantassins, étaient rangés autour du village, et leurs lignes régulières s'étendaient au loin. Bien que les chevaux fumants de sueur, les armures couvertes de poussière, les hommes étendus et couchés de fatigue, annonçassent au premier coup d'œil la précipitation d'une mar-

che forcée et un campement fait à la hâte, un ordre parfait et une discipline sévère, chose bien rare à cette époque, semblaient régner partout. Chaque compagnie était à son rang, autour de sa bannière; on ne voyait aux alentours ni pillards, ni traîneurs. Il n'y avait ni bruit, ni confusion, ni tumulte. Depuis quatre siècles on n'avait pas vu en France d'armée aussi bien organisée. C'était l'armée du roi Louis XI. — Louis accourait vers Paris qu'il avait quitté d'abord pour porter remède à de grands périls, et où il revenait parce que le péril y était plus grand encore.

La ligue du bien public, qui embrassait toute la France, avait éclaté partout à la fois. Pendant que l'armée principale, conduite par Charles de Bourgogne, se mettait en mouvement et entrait sur les domaines du roi par la frontière de l'est, et que les forces de Bretagne s'avançaient à l'ouest, au midi le reste des princes coalisés se réunissaient sous le commandement du duc de Bourbon. Louis était seul et faible contre tant d'ennemis; mais il suppléa au nombre par la promptitude et l'habileté de ses manœuvres. Avant que les Bourguignons et

les Bretons eussent pu commencer l'attaque, le roi avait déjà enfoncé le centre de la ligue, et dès le milieu du mois de mai, il était maître de tout le Berry. Puis se portant rapidement sur le Bourbonnais, il enleva successivement toutes les places et vint tomber sur l'armée des seigneurs à peine formée et tout en désordre encore sous les murs de Riom. Incapables de résister, Nemours, d'Armagnac et Bourbon demandèrent la paix, et elle leur fut accordée.

En effet, il était temps pour le roi de faire face à ses autres ennemis. Car, pendant qu'il triomphait au midi, il perdait le nord. Charles de Bourgogne, ne rencontrant devant lui rien qui pût l'arrêter, était arrivé jusque sous les murs de Paris, où il aurait dû joindre le duc de Bretagne. Par une faute impardonnable de son allié, il s'y trouva seul, et l'occasion d'emporter la capitale fut manquée. Si Paris eut succombé, Louis était perdu, et comme il le dit lui-même, il n'aurait eu qu'à se sauver chez les Suisses ou chez le duc de Milan son fidèle allié.

Mais bien que l'inconcevable retard du duc de Bretagne eût sauvé pour un moment la cause du roi, cependant Charles de Bourgogne

pouvait à lui seul s'emparer de Paris; les Bretons pouvaient sortir de leur apathie et réunir leurs forces aux siennes. Il n'y avait pas un moment à perdre. Louis XI l'avait bien senti. Il s'était hâté d'en finir avec les seigneurs du midi; la paix de Riom le laissait sans crainte de ce côté; il revint sur Paris à marches forcées, et le 15 juillet au soir il se trouvait à Etrechy.

Il avait établi son quartier-général dans une maison isolée, en avant du village. Un grand nombre de seigneurs se trouvaient réunis dans la salle où se tenait le roi, et discutaient vivement entre eux. Louis, entièrement revêtu de son armure, sauf de son casque et de ses gantelets qu'il avait déposés sur la table à côté de lui, les écoutait en silence, promenant de l'un à l'autre son regard plein de pénétration et de finesse, et portant sur ses lèvres ce sourire ironique qui lui était habituel. Cependant la discussion s'échauffait, et malgré la présence du roi, les seigneurs élevaient peu à peu la voix.

— Cordieu! répéta le sire de Brézé avec un geste énergique; si vous me demandez mon

avis, je ne puis que redire celui qu'on n'a pas écouté lorsque nous étions à Beaugency. Ce n'est pas sur Bourgogne que nous devions marcher, mais sur Bretagne. Nous aurons rude affaire là où nous allons maintenant; tandis que les Bretons n'auraient pas tenu devant le roi, j'en suis sûr!

— Et pourquoi donc, sénéchal? interrompit brusquement son interlocuteur, le comte du Maine. Parbleu, j'ai vu de près l'armée bretonne, puisque j'ai chevauché sur sa droite jusqu'à Vendôme sans pouvoir l'entamer; et je puis vous répondre que...

— Nous savons bien, pardieu, interrompit à son tour le sire de Brézé, que vous n'avez pu ou voulu l'entamer. Mais ce n'est pas une raison.

— Expliquez-vous, messire de Brézé! repartit aigrement le comte du Maine. Je n'ai pas voulu?... Expliquez-vous.

Le roi souriait et ne disait rien. Le sénéchal allait répondre vivement lorsqu'il rencontra en se tournant son regard perçant et railleur fixé sur lui, et il s'arrêta.

— Eh bien, sénéchal? dit alors Louis avec

une feinte bonhomie, expliquez-nous donc pourquoi l'armée bretonne serait si facile à battre?

— Rien de plus clair, répondit le sire de Brézé. Quels sont-ils dans cette armée? Tous vieux serviteurs de France, bons chevaliers, peu habitués à baisser la lance contre les fleurs de lys : c'est Lohéac, c'est du Beuil, c'est Dunois. Eh parbleu, je ne dis pas que nous les battrions; je dis qu'ils ne se battraient pas.

— Laissez-donc! répliqua le comte du Maine; n'ont-ils pas signé la ligue?

— Qu'est-ce que cela fait? reprit le roi en souriant ironiquement. Le sénéchal en sait plus long que vous là-dessus.

— Oui, parbleu! s'écria de Brézé en riant selon sa coutume. J'ai signé comme eux, ma foi! Eh bien, cela ne m'empêche pas d'être ici. La ligue a ma signature, le roi a ma personne. Que le roi se présente aux autres, et je réponds, par Dieu, qu'ils feront tous comme moi. Mais les Bourguignons! cela est bien différent. De tout temps ils ont combattu contre la couronne de France. Monsieur de Charolais est grand homme de guerre, violent, emporté; il mène avec lui toute cette chevalerie de Flan-

dre et de Hainaut, qui ne demande qu'un champ pour se battre. La journée sera rude, et si nous perdions une bataille sous Paris, aux yeux des bourgeois, tout serait perdu.

— Allons! dit Louis en souriant et en jouant sur la table avec ses gantelets, je vois que messire de Charolais fait peur au sénéchal.

— Non certes! repartit vivement le sire de Brézé, et je le ferai bien voir à la première journée de bataille! Je mettrai la queue de mon cheval, là où bien d'autres ne mettront pas la tête du leur. Mais...

— Mais il n'y aura pas de bataille, reprit le roi du même ton. Nous entrerons à Paris, et mon cousin de Charolais nous saluera pour nous laisser passer.

— C'est à savoir! murmura le sénéchal. Louis s'était levé et faisait quelques pas en long et en large, la tête penchée sur l'épaule, et jouant avec ses doigts selon son habitude. Il faut que j'entende après demain la messe à Notre-Dame de Paris, dit-il, comme s'il eût répondu à sa pensée. Allons, messire! Nous allons monter à cheval. Je compte chevaucher toute la nuit pour être à Châtres demain ma-

tin.—Messire de Brézé, vous savez que je vous ai confié l'avant-garde. C'est le poste de mon sénéchal. Allez ferme, piquez de l'éperon; qui gagne temps, gagne tout.

— Il suffit, monseigneur. Je vous montrerai un bon chemin, je vous en réponds! répondit gaîment le sénéchal avec un signe de tête expressif; et il sortit.

— Le sénéchal fera quelque coup d'étourdi, dit Geoffroy de St-Belin, bailli de Chaumont, ce fameux chevalier que l'on avait surnommé Lahire, en s'adressant au brave capitaine Flocquet qui se trouvait à côté de lui. Il faudra y avoir l'œil, Jacques mon ami.

— Bah, dit Jacques Flocquet; messire de Brézé est homme de cœur.

— Oui, parbleu, mais non de tête. Et c'est de la tête qu'il faut à l'avant-garde.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un page annonça—Messire de Montmorency et son fils voudraient être introduits.

— Montmorency et son fils? reprirent les seigneurs entr'eux avec surprise. — Qu'ils entrent! qu'ils entrent! s'écria vivement Louis.

Aussitôt le baron de Montmorency parut sur

le seuil. Il était couvert d'une armure complète, la visière levée. Il tenait par la main le jeune Guillaume, également armé. Malgré la croissance précoce de l'enfant et son costume de chevalier, sa taille, sa démarche, ses traits, trahissaient son jeune âge. Il semblait à la fois enorgueilli et intimidé. Montmorency l'amena jusqu'auprès du roi, qui de son côté s'avançait vers eux.

— Vous voilà donc venu, Montmorency, lui dit Louis avec affabilité ; je regrettais de ne pas vous voir auprès de moi.

— Je suis venu, monseigneur, répondit le baron d'une voix émue, parce que j'ai une grace à vous demander.—Et il mit un genou en terre devant le roi.—Je vous supplie de me l'accorder.

— Qu'avez-vous? dit Louis assez surpris. Je vous le promets, Pâque-Dieu, si ce n'est contre la justice ou les droits de ma couronne. Qu'avez-vous ?

— Vous vous souvenez peut-être, monseigneur, reprit le vieux baron avec une certaine fierté, qu'au moment où, par l'aide des Bourguignons, les Anglais s'emparèrent du royaume

de France et firent couronner leur Henri, j'abandonnai tout pour suivre votre père de victorieuse mémoire, et que je perdis tous mes biens plutôt que de forfaire à la fidélité que je lui avais vouée.

— Nous le savons, interrompit Louis, et nous honorons cette loyauté. Mais ces biens vous ont été rendus; que demandez-vous aujourd'hui?

— Aujourd'hui, monseigneur, je ferais encore pour le fils le même sacrifice que j'ai fait pour le père; aujourd'hui que votre couronne est menacée, que la fortune est indécise, je viens vous offrir le dernier trésor que je possède et le plus cher que j'aie jamais possédé. Je vous amène mon fils, l'unique, le seul digne rejeton de ma race, en vous priant de le recevoir à votre service, malgré son jeune âge. Voici la grace que je venais solliciter de vous, et que je vous supplie encore de m'accorder.

— Pâque-Dieu! répondit gaîment le roi; ce n'est pas une grace que je vous accorderai, c'est un service que je me rendrai à moi-même. — Et, s'avançant d'un pas vers Guillaume qui avait également mis un genou en terre, il posa la main sur son front.

— Quel âge à ce grand garçon ? dit-il.

— Il prend sa onzième année, dit Montmorency.

— Certes, il est grand et fort, et promet d'être un bon et vigoureux compagnon. Prends modèle sur ton père, enfant, et tu ne sauras manquer d'être un loyal et valeureux chevalier. C'est l'aîné de la famille, ajouta-t-il en se tournant vers Montmorency.

— C'est celui qui mériterait de l'être, répondit le vieux baron d'une voix émue.

—Eh bien, nous pourrons y pourvoir. Quand on n'est pas digne d'occuper une place, on la perd. Pourquoi ne m'avez-vous pas amené votre fils aîné ?

— Mon fils aîné, monseigneur! il est au camp de Bourgogne.

— Cela n'est pas possible ! repartit vivement Louis; l'aîné des Montmorency est toujours là où est le roi. Le premier baron chrétien est à la droite du roi très chrétien..... J'entrerai à Paris demain : or, l'aîné des Montmorency y entrera avec moi ; et s'il ne s'appelle Jehan, il s'appellera Guillaume. — Envoyez un héraut dire cela au camp de Bourgogne : s'il revient avec le

comte de Nivelle, il ne sera question de rien; les mérites du père feront oublier la faute du fils. Mais s'il revient seul, Pâque-Dieu, j'arme chevalier de ma main ce gentil garçon, et j'en fais le premier baron de France après vous. Cela vous convient-il, mon vieil ami?

— Votre volonté sera faite, sire.

— Eh bien, envoyez vite le héraut, car nous allons nous mettre en selle, et nous marcherons toute la nuit. — Je veux que le petit Montmorency soit toujours à côté de moi, et s'il vient une escarmouche, je lui verrai rompre sa première lance... Entends-tu, enfant?

— Je ne serai plus enfant, si je romps une lance? répliqua Guillaume.

— Bien, bien, dit Louis en riant, c'est parler, cela. — Allons, messires, à cheval!

Il donna ses gantelets à porter à l'un de ses pages et sortit de la salle. Un quart-d'heure après, l'armée était en marche.

Aussi, le 16 au matin, une scène bizarre se passait à Paris. Un héraut d'armes y était arrivé en toute hâte du camp du roi, un peu avant le lever du soleil, et s'était introduit au Palais.

Bientôt après commença la proclamation des lettres-patentes qu'il avait apportées.

Suivi de deux sergents du Palais, d'un huissier du parlement, et d'autres individus encore qui lui formaient cortége, le héraut d'armes, à cheval, s'avança sur la place, et sonna deux sons de trompe. Puis il appela Jehan de Montmorency, comte de Nivelle, et comme s'il eût été présent, lui lut à haute voix la lettre qui lui était adressée au nom du roi : lettre qui le sommait de se rendre sur-le-champ auprès de la bannière royale avec ses troupes, et ce, sous peine de forfaiture et d'exhérédation.

Cette proclamation solennelle, accompagnée de toutes les cérémonies et de tout l'appareil en usage, à cette époque, en pareille circonstance, était faite au milieu des milices réunies sur la place du Palais et prêtes à marcher aux remparts. Les bourgeois écoutèrent d'abord avec étonnement et curiosité; mais bientôt, lorsqu'ils eurent compris qu'on s'adressait en leur présence à ceux qu'ils combattaient encore la veille, ils se mirent à rire et à se moquer du héraut et de sa mission.

—Oui, parbleu! dit le capitaine Pierre l'Orfèvre, en allongeant son nez de toute la longueur

de sa main. — Voilà pour ton édit, héraut de malheur. Le chien de Jehan de Nivelle s'en moquera pas mal ! Va donc le lui porter pour voir comment il te recevra !

— C'était hier soir qu'il aurait fallu lui chanter cette antienne, lorsqu'il parlait sur le fossé, ajouta un second en riant. Baste ! valait encore mieux jouer de l'arbalète, c'est plus persuasif.

— M'est avis que les chiens de Jehan de Nivelle feraient belle figure au camp du roi ! repartit Gaspard le chaussier, avec leurs jambes nues !

— Ce sont des pillards ! répéta Pasquier.

— Ce sont des bandits ! ajouta son voisin.

Le héraut, suivant l'usage, après avoir crié et affiché sa proclamation sur la porte du Palais, se dirigea vers les halles pour y répéter les mêmes cérémonies, puis à la place Maubert, puis au Châtelet. La foule qui le suivait, ainsi qu'il arrive pour toute scène extraordinaire sur le pavé de Paris, grossissait à chaque station, et la popularité immense de ce chien de Jehan de Nivelle s'accrut encore, s'il était possible, par cette burlesque cérémonie. Le peuple de Paris, dont le sens est si juste et si fin, saisit aussitôt tout le

ridicule de ces sommations faites à un ennemi qui ne pouvait les entendre, et qui, s'il les eût entendues, n'eût fait que s'en moquer.

— Parbleu, tu n'as que faire de l'appeler, disait une poissonnière, montée sur son étal. Il ira bien tout seul au camp du roi, et l'épée au poing encore, comme il était hier à la Porte Saint-Denis, et cette nuit à la Porte Saint-Victor.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas laissé entrer? dit un second. Il ne demandait pas mieux. Cet autre avec sa jaquette brodée n'aurait pas besoin de s'égosiller ce matin, en lui criant de venir.

Des éclats de rire, des huées de plus en plus bruyantes, accueillaient chacune des phrases du héraut. Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? qu'y a-t-il de nouveau? demandaient les curieux qui arrivaient à la file.

— C'est un chien perdu que l'on corne dans les carrefours, répondaient les mauvais plaisans.

— Peste! Il était donc bien beau?

— Un peu!

— Tiens! et à qui donc était-il? Comment l'appelle-t-on?

— C'est le chien de Jehan de Nivelle.

Des rires universels accueillaient cette plaisanterie. Bientôt le héraut et son cortége, entourés par les enfants qui criaient en battant des mains, et par la foule qui se moquait d'eux, crurent qu'ils ne pourraient plus avancer.

— Est-il bon enfant, celui-là, de siffler son chien si longtemps ! disait l'un ; en voilà de la patience !

— Tu vois bien qu'il ne veut pas venir, grosse bête ! ajoutait un second.

— Y a-t-il récompense à qui l'amène ? criait un troisième.

— Oui, mais il mord ! répondait un autre.

— Il est enragé !

Le héraut était passé que les plaisanteries continuaient longtemps encore. Cependant comme il avait cessé de crier, son cortége bruyant se dissipa peu à peu ; il rentra au Palais, puis reparut bientôt escorté de deux pages, et se dirigea en silence vers la Porte Saint-Victor. Il se la fit ouvrir et sortit dans la campagne. Il suivit d'abord au galop la route de Longjumeau. La campagne semblait libre et débarrassée d'ennemis. Lorsqu'il fut arrivé sur une légère émi-

nence d'où l'on pouvait apercevoir la tour de Montlhéry, il s'arrêta un moment, comme s'il eût voulu laisser souffler son cheval.

De cet endroit l'on distinguait facilement l'armée bourguignonne. L'avant-garde, sous les ordres du comte de Saint-Pol, s'avançait jusqu'aux premières maisons du village de Montlhéry. Le héraut parcourait d'un œil soucieux la ligne des avant-postes flamands dont il voyait les piques et les cuirasses briller au milieu des blés sous les rayons du soleil qui commençait à s'élever au ciel.

— Mort mahom ! murmura l'un de ses suivants, voici une rude commission ! Comment joindre messire Jehan de Montmorency au milieu de ce guêpier ?

— Dieu merci, j'ai trouvé moyen de m'aplanir la route! répondit le héraut. Messire Philibert de Huysse, l'un des capitaines d'ordonnance, que j'ai vu avant de quitter le camp du roi, m'a dit qu'il passerait ici ce matin, et que si je l'attendais sur la route, il me ferait parvenir sans danger jusqu'aux fantassins de Nivelle. C'est un grand ami des Montmorency ; il accompagne

toujours le vieux baron; ainsi il saura sans doute tenir ce qu'il m'a promis.

— Sans doute! répéta le sergent d'armes. Un peu d'aide fait grand bien.

— Parbleu! s'écria le héraut, c'est jour de bonheur! car les voici.

En effet un corps considérable de cavalerie se montrait sur la route à l'horizon. Le héraut et sa suite galopèrent de ce côté. C'était l'avant-garde de l'armée du roi.

Le sénéchal de Brézé la commandait. Louis XI, dont le seul désir était d'entrer à Paris, lui avait donné l'ordre de reconnaître la route, mais de ne faire aucun mouvement qui pût engager la bataille. Le sire de Brézé s'avança donc lentement jusqu'à quelque distance de Montlhéry où se trouvait le comte de Saint-Pol. Philibert était à la tête de la premiere compagnie. Le héraut le reconnut à sa bannière et courut à lui.

— Quelles nouvelles de Paris? demanda précipitamment le chevalier.

— Bonnes nouvelles. Les Bourguignons ont tenté l'assaut, et ont été repoussés hier soir par les bourgeois.

— Messire de Brézé! cria aussitôt Philibert

au sénéchal qui caracolait à quelques pas : — Entendez-vous cela? Les badauds de Paris ont battu les Bourguignons hier! Cordieu! ce sera honteux pour la chevalerie, si nous laissons ces vilains triompher tout seuls.

— Oui dà, j'en suis d'avis! mais qu'y faire? répondit le sénéchal en s'arrêtant et en regardant les hommes d'armes flamands. — Voilà sans aucun doute les ribauds de Jehan de Saint-Pol. Ils sont pardieu bien placés pour faire le coup de lance.

— Ce serait dommage de passer sans leur donner ce plaisir! répliqua Philibert en baissant légèrement la sienne. — Je vois là-bas certain étendard de Nivelle que j'ai ordre de rapporter à la dame de mes pensées, et le temps me dure tant que je ne l'ai pas été chercher.

— Messire! interrompit le héraut à voix basse, vous m'avez promis...

— Tais-toi! repartit brusquement Philibert. Encore un moment!

— Parbleu! s'écria le sénéchal en riant et frappant avec son gantelet sur ses cuissarts : vous avez raison. Il serait honteux que le roi

Louis XI passât si près de son cousin sans lui donner la bienvenue. Laissez-moi faire! je me charge de leur procurer cette petite entrevue; et je les mettrai si près l'un de l'autre que bien fin sera qui pourra les démêler! — Enfants, lance en arrêt, et en avant!

— Mais... mais... et mes lettres à messire de Nivelle! s'écria le héraut stupéfait et terrifié à la vue de ce mouvement belliqueux.

— Je les lui porte au bout de ma lance! répondit Philibert avec une ironie menaçante; retire-toi si tu ne veux pas que ma compagnie t'écrase en passant.

Le héraut, de plus en plus effrayé, se hâta de quitter la chaussée; les compagnies se formaient rapidement en bataille; le sénéchal vint en tête prendre la droite à côté de Philibert, en répétant le dernier commandement:

— Pique! cria-t-il.

Et il lança toute sa colonne au galop dans la rue de Montlhéry. Saint-Pol était loin de s'attendre à cette brusque attaque. Il fut surpris et enfoncé. Après avoir fait en vain de grands efforts pour rétablir le combat; il fut repoussé, jeté hors du village, et toute la cavalerie de

l'avant-garde bourguignonne vint en désordre chercher un point d'appui sur le prieuré de Longpont où se trouvaient les archers et les fantassins de Nivelle.

Jehan, appréciant d'un coup d'œil tout le danger, avait aussitôt rangé ses troupes en bataille derrière un fossé le long duquel il avait encore accumulé les chariots de bagages. Quatre pièces d'artillerie étaient placées au centre du carré ; puis sur les flancs, il avait fait planter en terre, la pointe vers l'ennemi, les pieux aiguisés que, selon la coutume des redoutables milices anglaises, il avait fait prendre à ses archers. Ses hommes d'armes, que commandait Loys, avaient mis pied à terre, et devaient combattre pêle-mêle avec les fantassins légèrement armés pour les appuyer et leur donner l'exemple. Lui-même était debout au milieu des lignes, l'arbalète en main comme un simple archer, et Loys à ses côtés portait l'étendard de Nivelle.

Ce fut ainsi qu'il s'apprêta à recevoir le choc des hommes d'armes royaux qui débouchaient au galop du village de Montlhéry, chassant devant eux les troupes du comte de Saint-Pol,

qui s'éparpillaient dans toute la confusion d'une déroute. Le comte deSaint-Pol, vaillant homme de guerre, tenait cependant encore la chaussée avec une troupe d'élite, et, se couvrant par les fantassins de Nivelle, il s'arrêta, cherchant à rallier derrière le prieuré ses gens surpris et troublés.

— Voici le chien de Jehan de Nivelle! dit Philibert baissant de nouveau sa lance. — Sénéchal! il faut en finir avec cette canaille, et la bataille sera grandement gagnée!

— Sus! répondit le sire de Brézé; et la cavalerie chargea.

— Ne tire qu'à portée! cria Jehan en voyant la colonne se diriger vers lui, et tire au poitrail!

Au même moment un cri s'éleva de tous les rangs; une nuée de traits partit en sifflant, puis une volée d'artillerie couvrit les rangs entr'ouverts de feu et de fumée, et la masse des cavaliers bardés de fer vint s'abattre comme une avalanche sur le front du formidable carré. Tout devait céder à son irrésistible impétuosité; les pieux, les chariots, furent brisés et renversés, le fossé fut franchi et la terrible

colonne s'ouvrit une large trouée dans les rangs mobiles des fantassins qui plièrent sous l'effort.

— Tue ! tue manants et canaille ! cria le sénéchal ; pas de quartier à cette vermine !

— C'est le diable ! dit Gaultier avec terreur.

— Qui va le prendre ! continua Jehan avec sang froid. Il baissa son arbalète et tira. Le trait partit en sifflant et traversa la visière du sire de Brézé. Le chevalier chancela un moment, et tomba en bas de son cheval.

— En avant ! en avant, cria Jehan. Ils sont à nous ! coutiliers, aux jarrets ! coupez les jarrets !

Et, prenant l'étendard, il marcha intrépidement sur les hommes d'armes qui, après avoir épuisé leur premier élan, et privés de leur général qui venait de tomber, piétinaient et s'agitaient sans ordre autour des bagages, des pieux, des chariots renversés. Les fantassins, ramenés au combat, les enveloppèrent de toutes parts et les repoussèrent au delà du fossé.

— Jour de Dieu ! cria Philibert à ses hommes d'armes, vous laisserez-vous roguer

vos éperons par ces bandits ? Passez-leur sur le ventre, mordieu !

Et il chargea une seconde fois. Le choc fut encore plus rude, et les fantassins durent céder de nouveau. La redoutable lance de Philibert, galoppant en tête de sa colonne, s'ouvrit un sanglant chemin jusqu'à l'étendard de Nivelle. Heurté par ses propres soldats renversés l'un sur l'autre jusqu'à lui, atteint même au front par le fer, Jehan tomba, et sa main trop faible laissa échapper l'étendard.

— En avant ! en avant ! criait Philibert piquant son cheval bardé, qui se dressait avec fureur et broyait en se rabattant les archers sans défense qui se dispersaient devant lui. Pour cette fois, ils sont à bas !

— Tenez ferme ! tenez ferme, amis ! cria Loys, relevant l'étendard et couvrant Jehan de son corps. Puis, d'un seul coup de sa hache d'armes, il fracassa le front du destrier qui s'abattit sous Philibert. Le chevalier essaya en vain de le retenir dans sa chute ; il roula avec lui sur le sol. Embarrassé dans ses étriers, alourdi par son armure, il se débattit longtemps avant de pouvoir se relever.

— A moi ! à moi ! répéta Loys avec force ; et saisissant d'un bras Jehan à demi évanoui, il l'enleva du milieu des blessés et des cadavres étendus l'un sur l'autre ; puis il resta debout à la même place, frappant à droite et à gauche, et formant à lui seul comme une infranchissable barrière contre laquelle venait se briser toute l'impétuosité des hommes d'armes.

Les fantassins, reprenant courage, vinrent se grouper à ses côtés, tandis que les archers, se ralliant çà et là derrière les buissons et les haies, faisaient pleuvoir sur les soldats du roi une grêle de traits. Ce devint une horrible mêlée et une confusion étrange. Il n'y avait plus ni rangs, ni officiers ; on se battait corps à corps, pêle-mêle, devant et derrière, les cavaliers piaffant et tournoyant au milieu de cette foule qui les serrait et les enveloppait, qu'ils écrasaient même en tombant, et les fantassins se ruant avec une rage croissante sur ces colosses presque invulnérables, abattant les chevaux à coups de hache et d'épieux, et s'acharnant sur les ennemis renversés.

— Tue ! tue ! criait Loys d'une voix tonnante, la hache à la main, son armure dorée

ruisselant du sang de ses soldats tombant sur lui, et des ennemis qu'il foulait aux pieds; et il avançait toujours, serrant contre lui Jehan auquel il servait de bouclier, et qui froissé, meurtri, pouvait à peine respirer. — Tue! tue! et chacun de ses pas était une conquête sur le champ de bataille, car il semblait entraîner à sa suite toute son armée qui avançait et reculait derrière lui, avec lui, comme un seul homme.

Philibert, qui s'était relevé, couvert de sang et de poussière, grinçait les dents de rage. — Il faut au moins que j'aie l'un des deux! murmura-t-il en frémissant, et il s'ouvrit un chemin jusqu'aux deux frères, qui serrés l'un contre l'autre, unis comme l'ame et le corps, dominaient tout le champ de bataille.

— Voilà les deux chiens maudits! cria-t-il en les abordant. Tiens! joins cela à ton héritage! — Et il dirigea sa lame flamboyante sur la tête nue et désarmée de Jehan. Loys para le coup.

— Ah! c'est Philibert! dit-il. Bon jour!... Et en même temps que ce salut amical, sa hache d'armes s'abattant sur le cimier du chevalier, le fit chanceler sous la force du coup et brisa

la visière. Philibert, frémissant de colère, se précipita sur lui... Mais en ce moment d'autres combattants vinrent tomber entre eux, et le choc les sépara un moment.

Le bruit du combat acharné qui se livrait au prieuré de Longpont parvint bientôt à l'oreille de Charles de Bourgogne, et des messages du comte de Saint-Pol vinrent en toute hâte lui apprendre que son avant-garde était défaite, que les fantassins de Nivelle résistaient seuls, que sans un prompt secours tout était perdu. Alors il envoya le bâtard de Bourgogne et la réserve, car il hésitait encore à marcher lui-même.

Déjà, grace aux efforts de Loys et de ses braves compagnons, Saint-Pol avait rallié ses troupes. Se réunissant alors aux forces de messire Antoine de Bourgogne, il put reprendre l'offensive, et refoula les chevaliers du roi jusques dans Montlhéry; Philibert, entraîné dans la déroute, dût fuir devant les deux frères et regagner le village.

— Un cheval! disait-il; pour Dieu, un cheval! je ne sais me battre à pied comme ces manants!

Pendant qu'il courait, il aperçut un nouveau corps de cavalerie avançant en bon ordre, et il poussa un cri de joie : c'était le comte du Maine, et le corps de bataille de l'armée royale. Il s'approcha aussi rapidement que le lui permettait le poids de son armure faussée et couverte de sang.

— Cordieu ! dit le vieux chevalier qui marchait en tête ; c'est vous, messire Philibert de Huysse ! le choc a été rude ?

— Cela va mal, mon cher Lahire : de Brézé est tué ; nous avons pris et perdu deux fois Montlhéry. Où est Montmorency ?

— A l'aile droite, auprès du roi. Chargez-vous avec nous, messire ?

— Oui certes, si j'avais un cheval et une lance.

— Prenez une remonte à l'arrière... et en avant !

— En avant ! répéta le comte du Maine qui commandait en chef : les fanfares sonnèrent, les chevaliers se précipitèrent, et Montlhéry fut emporté une troisième fois. Les Bourguignons s'enfuirent en désordre, et les fantassins de

Nivelle coururent encore chercher un abri derrière le fossé de Longpont.

Là ils se rallièrent à la voix de Loys. Serrés derrière lui, ils soutinrent deux fois le choc de l'ennemi. Protégés par leurs piques et leurs pieux plantés en terre, abrités par le fossé qui arrêtait les chevaux, de cet endroit la flèche rapide et sûre des chiens de la forêt décimait les rangs des nobles hommes d'armes, qui voyaient avec fureur leurs efforts échouer devant un fossé et une ligne de pieux défendus par des paysans. Dès le premier choc le célèbre et brave Lahire était tombé percé de vingt flèches; après lui le renommé capitaine Flocquet. Maintenant Philibert commandait de nouveau. Et les deux frères encore debout, pressés et défendus l'un par l'autre, le défiaient du geste et du regard, soutenant tout l'effort de la bataille, animant leurs soldats, repoussant l'ennemi, et semblaient par leur union ne former qu'un seul être, dont l'un était la pensée, l'autre le bras.

— Pour Dieu, messires de Nivelle, dit le comte de Saint-Pol qui venait de mettre pied à terre avec ses chevaliers d'élite, pêle-mêle

avec les fantassins et les archers.— Pour Dieu, je vous remercie! Vous êtes notre providence. Mais quoi! vous êtes blessé, messire Jehan?

— Ce n'est rien, dit-il avec calme, essuyant le sang qui lui coulait du front. C'est la lance de mon beau-frère.

— Comment n'êtes-vous pas mieux armé? Ce n'est pas bravoure, en vérité, c'est folie.

— Messire de Contay, interrompit Jehan s'adressant à un seigneur bourguignon, monseigneur de Charolais a confiance en vous, allez donc lui dire qu'il se hâte : la journée est à lui s'il veut. Les chevaliers du roi sont lassés, ils hésitent, ils se débandent; s'il vient, tout fuira devant lui. Il peut couper l'armée, renverser le comte du Maine, puis se replier et prendre le roi à revers. La couronne de France est à lui, s'il veut la saisir.

— C'est juste, parbleu, dit le comte de St-Pol; courez mon cher Contay, piquez de l'éperon.

Le sire de Contay partit, et, quelques minutes après, Charles arrivait rapidement à travers les blés et tenant la droite de la bataille. Lui-même marchait le premier. Du premier

élan il entra dans Montlhéry, et aussitôt les soldats y mirent le feu. Le vent portait la flamme et la fumée du côté des Français; ils se troublèrent et prirent la fuite. Le comte du Maine essaya en vain de les rallier; la déroute fut complète, et le comte de Charolais se lança à leur poursuite avec une aveugle impétuosité.

— Victoire! victoire! cria Loys avec enthousiasme; pour Dieu, que n'ai-je un cheval maintenant! Je...

— Reste! dit Jehan en l'arrêtant. — Je crois que la bataille est perdue pour nous.

Loys, stupéfait, lui jeta un coup d'œil plein d'un indicible étonnement.

— Comment!... ils se sauvent!

— Ici, bien; mais là-bas? Charles ne sait pas s'arrêter à temps. Il poursuit les fuyards, tandis qu'il lui reste des ennemis à renverser. Regarde de l'autre côté de la plaine? La victoire était là et nous n'avons pas su la prendre.

En effet, Louis avait su fixer de son côté la fortune du combat longtemps incertaine; tandis que Charles s'égarait à la poursuite du comte du Maine, le roi restait maître du champ de bataille. Le choc avait été rude d'abord, et la

résistance opiniâtre; combattant au premier rang, Louis avait couru des dangers, et la terreur s'empara de ses troupes; le roi est pris! disait-on de rang en rang; le roi est mort!

— Non, non, enfants! cria Louis en jetant son casque; le roi est avec vous et il ne mourra qu'avec vous! Et il marcha tête nue à l'ennemi.

Tout céda devant lui, devant ses vieux capitaines, qui lui faisaient un rempart de leur corps, devant l'ardeur de ses soldats; et il triompha de son côté comme Charles triomphait du sien. Mais plus habile que son rival, Louis sut profiter de sa victoire, et il revint sur Montlhéry pour l'achever et en recueillir les fruits.

Il s'empara sans peine de ce village déjà pris et repris tant de fois; mais il fut obligé de s'arrêter. Le succès avait varié si souvent, la victoire avait passé avec tant d'inconstance, dans cette sanglante journée, d'un camp dans l'autre, que tout n'était dans l'une et l'autre armée que désordre et confusion; les compagnies erraient et se débandaient sans reconnaître leurs chefs; à peine, par son autorité, par sa présence, par l'influence que son triomphe inespéré venait de

lui donner, à peine Louis pouvait-il contenir autour de lui ses hommes d'armes recrus et lassés. Sans lui, tout eût été perdu.

Il sentait le danger, et cherchait en vain à le prévenir; entouré de ses fidèles serviteurs, il s'était avancé jusqu'aux limites du village, dans la plaine que sillonnaient en tous sens des fuyards, des traîneurs, des coureurs des deux partis qui avaient perdu leur drapeau, et cherchaient en vain à se rallier.

— Paque-Dieu! murmura-t-il en jetant un regard soucieux sur la plaine, où est mon cousin de Bourgogne! Je crains quelque mauvaise entreprise. Et sur la lisière du bois, quel est ce corps de fantassins, si bien rangé, avec de l'artillerie? Il y a encore là toute une bataille!

Il désignait alors la petite armée de Jehan, qui seule avait su, dans cette immense déroute, conserver sa position et ses rangs, et qui faisait flotter encore avec orgueil, en tête de son front redoutable, la bannière sanglante et déchirée, mais invincible, de Montmorency-Nivelle.

Le vieux général auquel le roi s'adressait en ce moment ne répondit rien.

— Ah! ah! dit Louis, je comprends! C'est

aussi un Montmorency! A la bonne heure, mon vieil ami. Votre fils sait la guerre. Il n'attaquera pas, je le vois; mais il se défendrait bien.

— Eh alors, pourquoi ne chargeons-nous pas? demanda Guillaume qui, sa légère lance en arrêt, semblait bondir d'impatience sur son destrier.

— Merci, enfant! repartit Louis gaiement; je n'ai envie maintenant d'attaquer personne. — Mon vieil ami, j'en ai bien assez comme cela pour un jour. Nous allons nous reposer un moment ici; fais allumer des feux tout autour de la ligne de bataille; et ensuite reviens au conseil. Nous aviserons ensemble où nous irons coucher.

Cependant Charles de Bourgogne avait continué sa folle course. Peu à peu, les rangs qui le suivaient s'éclaircirent; tout se débandait dans cette imprudente poursuite; les uns couraient à droite, les autres à gauche : il manquait partout l'œil et la prudence du général. Louis XI avait déjà repris et occupé Montlhéry, avait déjà par conséquent coupé toute retraite à Charles, que celui-ci se croyait encore vainqueur et ne songeait pas qu'il se trouvait sans

armée, presque seul entre Paris et les forces du roi. Averti cependant du danger qu'il courait par le sire de Contay, il voulut retourner sur ses pas. Il était trop tard. Assailli par les gens du roi qui sortirent de Montlhéry pour courir à sa poursuite, il fut blessé, il faillit être pris, et ne parvint que par miracle à rejoindre son armée rompue, en désordre, qui cherchait vainement à se réformer. Deux corps seuls tenaient encore, et faisaient alors toutes les forces de l'armée bourguignonne : c'étaient les hommes d'armes du comte de St-Pol, et les fantassins de Nivelle.

Charles s'arrêta sur la lisière du bois, et là, tint conseil avec ses officiers. Il fut tumultueux. Le comte de Saint-Pol s'écria que tout était perdu ; qu'il fallait brûler les bagages, sauver l'artillerie si faire se pouvait, et retourner en Bourgogne. Le sire de Hautbourdin appuya cet avis ; et en effet, tout semblait perdu.

— Que dit messire de Nivelle? demanda Charles à Jehan qui restait immobile et silencieux.

— Avant la bataille, je disais qu'il fallait

partir, répondit Jehan froidement. Après la bataille je dis qu'il faut rester.

— Comment! s'écria Saint-Pol, la bataille est perdue...

— Elle est gagnée. J'ai vu tomber de Brézé, Lahire, Flocquet et bien d'autres. Je connais assez Louis pour croire qu'il en a assez, et qu'il quittera la partie à moitié, de peur de la perdre en entier. En se retirant il entre dans Paris; mais nous, en nous retirant, nous renonçons à tout; nous renonçons aux Bretons qui sont en marche pour nous joindre, et lorsque nous aurons commencé à reculer, tous se tourneront contre nous.

— Cela est juste, s'écria le sire de Contay. Monseigneur, lorsque le duc Philippe votre père livra sa première bataille, elle fut perdue le matin, mais il la regagna le soir.

— Je resterai, dit Charles. Messires, faites camper les troupes comme elles se trouvent; nous aviserons demain matin.

Certes, l'on passa une nuit bien inquiète et bien troublée, car on voyait briller les feux du roi, et on s'attendait à une rude attaque au lever du soleil. Lorsque le jour parut, on s'apprêta

en toute hâte au combat. Mais un frère cordelier qui passait par hasard, vint apprendre au comte de Charolais que le roi n'y était plus.

— Comment! s'écria ce prudent général.

— Non, monseigneur; il a couché à Corbeil, et il entre en ce moment à Paris.

En effet, Olivier de La Marche, envoyé à Montlhéry avec cinquante lances, trouva le village désert, encombré de ruines et de morts. Le château seul conservait une garnison royale.

La nouvelle en fut rapportée en triomphe à Charles, qui se proclama vainqueur, car il avait couché sur le champ de bataille!

En même temps, Philibert, qui dès le soir même de la bataille était entré à l'hôtel de Montmorency, sortait de Paris et galopait sur la route de Flandre.

XV.

—

Un Mystère de Confessionnal.

C'était une petite chambre bien triste. De gros murs en pierre de taille, nus, sans tenture; une étroite fenêtre qui ne laissait entrer que peu de jour, un lit, une table, une chaise en bois grossier, quelques livres épars, une croix en fer appliquée contre la muraille: tout semblait indiquer la retraite de quelque pieux cénobite, ou la cellule de quelque chartreux. Mais

les épais barreaux de la lucarne et les verroux de la porte massive pouvaient faire présumer que cette cellule était aussi une prison.

Dans cette prison était enfermé un homme dont les cheveux blancs et le dos vouté annonçaient le grand âge. Il était assis, ou plutôt affaissé sur son siége, ses mains tombant sur ses genoux, la tête baissée, les yeux fixés vers la fenêtre : il les ramena lentement vers la croix, et ce mouvement laissa apercevoir la figure maigrie du père Anselme.

Les ennuis de la captivité avaient encore dégarni son front, et creusé les rides de ses joues. Un profond sentiment de tristesse et d'ennui se peignait sur ses traits découragés.

— Mon Dieu ! murmurait-il, il n'y a donc plus d'espérance ! Il n'y aura donc pas de fin ! Captif !... toujours captif !... et Pourquoi ! Je ne puis le deviner ! Que leur ai-je fait ?

Quand auront-ils fini de me promener de château en château, de prison en prison ? D'abord à Liedekerque, puis à Burcht, maintenant à Huysse. Mon Dieu, à quoi leur suis-je bon, et que veulent-ils ? Je n'y comprends rien...

Depuis si longtemps que je cherche à le comprendre !

Est-ce une vengeance ? Mais j'ai fait ce que je devais faire, et ils ont été satisfaits. Me punissent-ils de mon premier refus ? Mon Dieu ! quelle longue mémoire pour un si court retard à leur désir !

Enfin ! que ta volonté soit faite, ô mon Dieu ! j'ai sondé ma conscience ; elle est calme. Tu m'éprouves peut-être aujourd'hui comme Job... je me garderai bien de maudire, car je sais que les rigueurs dont tu m'accables aujourd'hui seront récompensées plus tard par les bienfaits infinis de ta miséricorde.

Le bon chapelain reprit sa première attitude pleine de méditation résignée, et resta silencieux.

En ce moment il se fit du bruit à la porte, les verroux se levèrent, et elle s'ouvrit. Un homme grand et chauve, qui portait à la ceinture une large dague et un énorme trousseau de clefs, parut sur le seuil ; le père Anselme le regarda d'un air étonné.

— Que me voulez-vous à cette heure, maître Arnold ?

—Rien, presque rien, répondit le geôlier

d'une voix dure. Voulez-vous recevoir un prêtre? Je suis chargé de vous le demander.

— Un prêtre! répéta le chapelain d'une voix altérée; car à ce seul mot, et au ton sinistre de celui qui l'avait prononcé, une foule d'idées lugubres et sanglantes s'étaient présentées à son esprit.

— Eh bien? reprit brusquement le geôlier, ensuite? Il demande à vous voir; que voulez-vous que je lui dise?

— Je suis prêt à le recevoir, répondit Anselme d'une voix calme et faible.

— Bien, repartit Arnold; puis il fit quelques pas en arrière. Entrez, sire prêtre, dit-il; et le prêtre entra.

C'était un homme encore jeune, mais pâle, maigre, flétri, le nez saillant, les yeux caves, la bouche mince et décolorée. Il s'avança lentement vers Anselme qui s'était levé à son approche.

— Je viens vous parler de foi, de patience et de résignation, mon frère, dit-il; je viens en même temps vous consoler, et vous glorifier peut-être comme un martyr.

— En avez-vous pour longtemps ? interrompit brusquement Arnold.

— Non, répondit le prêtre. Arnold sortit et referma la porte. A peine fut-il dehors, que le jeune prêtre s'avança vivement vers Anselme et lui saisit la main.

— Dieu soit loué ! mon père, lui dit-il ; j'ai enfin pu parvenir jusqu'à vous, et remplir ainsi la mission qui m'avait été donnée !

— Quoi ? quoi ? demanda le vieux chapelain tout troublé à ces paroles inattendues.

— La fermeté avec laquelle vous avez su remplir les difficiles devoirs de notre saint ministère, les souffrances que cette fermeté vous a attirées et que vous subissez en martyr sont enfin connues des chefs de l'église, et ce sont eux qui m'envoient vers vous.

— Comment ! comment ! répéta Anselme de plus en plus surpris.

— N'est-ce pas vous qui avez ordonné vierge du Seigneur Blanche de Liedekerque ?

— C'est moi.

— N'est-ce pas vous qui avez si noblement résisté tant qu'elle a refusé de se consacrer aux autels, qui vous êtes exposé à une mort san-

glante plutôt que de tremper vos mains dans ce que vous pouviez croire une violence?

— C'est moi.

— Eh bien, je viens vous en féliciter, mon frère. Je vous apporte l'expression de gratitude que les chefs de l'église ont conçue pour cette noble et sainte fermeté. Voici les lettres de l'évêque qui préside en ce moment l'église de France, et auquel le vicaire de Jésus-Christ a promis la pourpre. C'est lui qui m'envoie, c'est lui qui vous félicite.

Le prêtre tira de son sein un parchemin scellé; Anselme le prit; ses mains tremblaient, et il lut à la hâte les phrases suivantes :

« *A notre cher frère en Jésus-Christ,*
Anselme, prêtre.

« Nous avons appris avec une vive satisfaction, que le jour où vous avez consacré aux autels Blanche de Liedekerque, vous avez donné une preuve éclatante de la ferveur éclairée que vous apportez dans l'accomplissement de votre ministère. L'église vous sait doublement gré d'avoir arraché au monde une ame acquise dès ce

moment à la félicité éternelle, et d'avoir su en même temps imprimer à cette action un caractère qui relève la dignité du sacerdoce. Nous espérons que vous persévérerez dans cette sainte voie ; que vous continuerez de rendre à l'Eglise ce qui appartient à l'Eglise, malgré les mondaines fureurs d'un siècle corrompu, et que nous pouvons vous compter à jamais comme le soutien incorruptible de nos droits et de nos devoirs. »

JEAN, *évêque.*

— Vous voyez, mon frère, reprit le prêtre au vieux chapelain que son émotion rendait silencieux, vous voyez que l'Eglise vous compte au nombre de ses fidèles et de ses martyrs... Mais ce martyre devra bientôt cesser. Votre liberté est réclamée, et la voix toute puissante de notre saint évêque saura briser votre cachot. Ainsi, je viens ici avec une double mission : écoutez-moi bien, et répondez-moi dans toute la sincérité de votre conscience. — Lorsque vous avez consacré au service du Seigneur Blanche de Liedekerque, vous avez accompli tous les devoirs de votre ministère, tous

les rites de la consécration, avec calme et piété, sans violence, sans terreur?

— Je les ai accomplis.

— Prêtre, vous avez ordonné la fiancée du Christ, librement, volontairement, vous avez scellé à tout jamais le pacte qui l'unissait à Dieu, et vous êtes certain de l'avoir fait dignement ? d'avoir mérité les éloges que l'Eglise vous décerne, et les récompenses qu'elle veut vous donner ?

— Je le crois. Si Blanche de Liedekerque n'eût pas renoncé d'elle-même au monde, si elle n'eût pas prononcé librement et sans contrainte les serments qui l'unissaient à Dieu, j'aurais résisté comme elle... jusqu'à la mort. J'y étais résigné ! — Son sacrifice a été volontaire, et j'ai dû l'accepter.

— Bien ! bien ! mon frère ! répliqua vivement le prêtre. Je m'attendais à cette réponse. Prenez courage ; dans peu je reviendrai vous délivrer des chaînes que vous avez volontairement acceptées pour le salut de votre ame et le service de Dieu.

— Amen ! dit le vieux chapelain.

— Avez-vous fini ! cria du dehors la voix rauque d'Arnold.

— Adieu, mon frère ! dit le prêtre en serrant encore une fois la main d'Anselme. Espérez. Et il se rapprocha de la porte. Ouvrez-moi, je sors.

La porte s'ouvrit, puis se referma sur lui, et Anselme resta seul. Il courut se précipiter au pied de la croix et pria avec ferveur.

Le reste de la journée et la nuit se passèrent dans cette attente.

Le lendemain matin Arnold parut.

— Je vais vous conduire dans la salle du château, lui dit-il d'un ton aussi brusque qu'à l'ordinaire.

Le père Anselme se leva, puis sortit de la cellule avec un inexprimable battement de cœur. Il entra dans la grande salle et vit du premier coup d'œil, au fond, le prêtre qui l'avait visité la veille, deux sergents d'armes, dont l'un portait les fleurs de lys, puis le sénéchal de Huysse, et quelques officiers du château.

— Voici le chapelain en question, dit le sénéchal en voyant entrer Anselme. Vous êtes témoins que je le rends tel que je l'ai reçu, sain

et sauf de tous ses membres. Vous allez, s'il vous plaît, messire, l'attester ici, sur l'ordre que vous m'avez présenté.

— Volontiers, dit le prêtre. Il s'approcha de la table et ajouta quelques lignes sur un parchemin scellé qui s'y trouvait déjà. L'un des hérauts d'armes s'approcha à son tour et signa.

— Maintenant, messire, reprit le sénéchal, bon voyage. Prendrez-vous le coup de l'étrier ?

— Non, dit le prêtre.

— Comme il vous plaira. Que l'on baisse le pont-levis ! — Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Quelques instants après, Anselme et son compagnon étaient dans la plaine. Le bon vieillard, accablé par la joie de sa délivrance inattendue, s'était arrêté un moment, et promenait ses regards éblouis sur l'horizon, comme pour savourer l'air de la liberté.

— Vous allez retourner à Nivelle? lui demanda son compagnon après un moment de silence.

— Sans doute ! répliqua le chapelain avec effusion.

— Je vais vous conduire ; j'ai des mules à peu de distance. Ma route est de passer par le

bourg. De là vous pourrez facilement vous diriger vers le château.

— Oh, certainement ! reprit Anselme.

Et ils se mirent en route. Le voyage se fit lentement, mais sans encombre. Plusieurs fois le compagnon d'Anselme sembla éviter de répondre à ses questions. La réserve qu'il affectait étonna le vieillard ; mais il ne lui en demanda pas le motif. Il lui importait peu de le savoir ; et d'ailleurs l'évidente supériorité de rang et d'intelligence, qui se manifestait dans les paroles et les manières du prêtre, imposait involontairement au chapelain.

Le jour où ils arrivèrent près de Nivelle, la caravane s'arrêta au sommet de la colline, d'où l'on voyait à l'horizon à gauche les bois épais qui s'étendaient au loin de ce côté, et plus bas le donjon du château effacé par la distance.

— Je ne puis aller plus loin, mon frère, dit le jeune prêtre en arrêtant les mules. Vous voyez le château où vous voulez vous rendre, allez, et que le ciel vous y conduise !

Le ton avec lequel cette phrase fut prononcée étonna le vieillard ; mais il n'avait rien à répli-

quer. Il descendit de sa mule, prit son bâton, fit ses adieux à son compagnon, et se disposa à partir.

— Écoutez, mon père, dit le jeune prêtre d'une voix légèrement émue. Je vais m'arrêter jusqu'à demain matin au presbytère de Nivelle. Si le séjour du château vous déplaît... ce qui serait possible... Venez me retrouver. Je vous attendrai.

— Comment? dit Anselme avec surprise. Je ne comprends pas...

— Je n'ai pas autre chose à vous dire. Il est juste que vous désiriez revoir le château de Nivelle; il est utile même que vous y entriez... mais je vous le répète, si vous croyez devoir en sortir, je vous attends au presbytère : vous serez sûr d'y trouver en moi un frère dévoué. Adieu!

Il frappa sa mule, et la caravane s'éloigna. Le chapelain se dirigea lentement vers le château, cherchant vainement à comprendre le véritable sens de ces paroles ambiguës. La route était encore longue, elle lui parut pénible. Le soleil venait de se coucher derrière des nuages épais, groupés à l'horizon comme de

hautes montagnes, déchirées çà et là par une fente de pourpre; le silence et l'ombre du crépuscule tombaient sur la campagne, lorsque le vieillard arriva auprès du château. Le pont était levé, la herse baissée, et l'on voyait par intervalles se balancer la plume de la toque et le fer de la pique portée par la sentinelle, à travers les machecoulis du rempart. La place semblait armée en guerre et bien surveillée.

Le vieillard cria pour obtenir d'être admis dans l'enceinte, et eut toutes les peines du monde à se faire entendre.

— Eh parbleu! cria enfin une voix dans la petite poterne; c'est le digne chapelain, le père Anselme! Il est retrouvé! Ma foi, cela est heureux, car c'était un brave homme, pour un prêtre. Je lève la consigne en sa faveur. — Arrivez, papa chapelain!

La petite poterne s'ouvrit, une planche fut jetée sur le fossé, et le père Anselme entra dans le château, où il fut reçu par Joseph et Gilbert le corroyeur.

— D'où diable venez-vous? lui demandèrent-ils tous les deux à la fois; depuis un

siècle messire Jehan vous cherche et vous demande partout.

— Je viens du château de Huysse où j'étais retenu par messire Philibert. Messire Jehan est-il ici ?

— Non; messire Jehan est parti pour joindre l'armée de Bourgogne, et il doit être en ce moment sous les murs de Paris, s'il n'est même pas dedans.

— Seigneur ! la guerre est déclarée !

— Un peu ; et nous la faisons rudement, je vous assure. — Quant à vous, père Anselme, soyez le bien retrouvé. Quoique papiste, vous êtes un homme honnête, juste, et craignant Dieu; nous vous avons toujours aimé. Vous serez avec nous parfaitement tranquille... car, voyez-vous, c'est moi qui commande le château.

— Vous !

— Un peu... sous les ordres de madame la comtesse, s'entend. Mais c'est pour dire. Car en fait de guerre...

— Madame la comtesse !

— Eh bien ! oui, voyez donc ! la femme de monseigneur le comte Jehan.

— Mes... monseigneur le comte Jehan est marié?

— Un peu!... et il a une jolie et bien bonne comtesse, encore! c'est un trésor, quoi. Il est vrai qu'il a risqué de le payer cher.

— Madame la comtesse ne me connaît pas, dit le père Anselme après un court moment de silence; je voudrais cependant me présenter à elle... Pourriez-vous savoir si elle veut me recevoir?

— Parbleu, volontiers. Il est juste qu'elle vous voie tout d'abord, puisque vous devez rester au château... Tenez, voilà précisément un de ses pages. — Dis donc, petit, conduis le père Anselme que voici à l'appartement de madame la comtesse, et demande à madame si elle peut le recevoir.

L'enfant gai et léger courut devant, et le vieux chapelain le suivit rempli d'un étonnement qui ne faisait que s'accroître à chaque pas.

— Damoiselle Isabelle! cria l'enfant à une jeune femme qui passait au haut de l'escalier; madame voudrait-elle recevoir un vieux bon-

homme qui vient tout exprès des pays étrangers pour la voir?

— Comment cela? dit Isabelle en s'arrêtant.

— Je suis un ancien ami de messire Jehan, dit le père Anselme; c'est moi qui l'ai élevé... Absent de ce château depuis bien longtemps, je voudrais avoir l'honneur de saluer madame la comtesse.

— Certainement madame la comtesse vous recevra avec plaisir. Auriez-vous des nouvelles de notre seigneur le comte? madame est tellement inquiète!

— Mon Dieu, non; je...

— Ah! tant pis! nous en attendons depuis si longtemps! Tenez, entrez par ici; je vais prévenir madame.

Elle l'introduisit dans le petit salon au bout de la grande galerie, et elle sortit. La pièce était sombre, car la nuit commençait à tomber. Anselme s'assit; l'émotion de se revoir en ces lieux dont il avait cru être éloigné pour jamais, la surprise de tant de nouvelles auxquelles il s'attendait si peu, et qu'il ne comprenait même pas trop bien encore, et plus que

cela la fatigue de l'âge, faisaient fléchir ses genoux. Un moment après la porte du fond s'ouvrit, et Blanche entra. A travers l'ombre croissante, le chapelain ne la vit apparaître que comme une forme indécise, blanche ; noble et gracieuse. Il se hâta de se lever.

— Mon Dieu ! dit Blanche; il fait nuit ; apportez-nous donc de la lumière !

Le son de cette voix fit tressaillir Anselme; il crut un moment l'avoir déjà entendue... C'était un de ses derniers souvenirs, gravés dans sa mémoire par la méditation et la captivité. Il retomba involontairement sur son siége.

Le petit page entra et vint déposer un flambeau sur la table de marbre au milieu de la chambre. La vive lumière, dissipant tout à coup l'obscurité, vint briller dans les yeux de la châtelaine, dans le cercle d'or et les perles qui retenaient les tresses de ses cheveux, dans les plis ondoyants de sa robe blanche, et la montra aux regards effrayés du vieillard telle à peu près qu'il l'avait vue pour la première fois à la clarté des cierges de l'autel. Il resta frémissant, stupéfait, les mains étendues, et les yeux fixés sur

cette vision qui lui retraçait un souvenir qu'il croyait perdu.

—Eh bien ! dit Blanche cherchant du regard autour d'elle ; cet homme, cet ancien ami de Jehan, où donc... Ah ! fit-elle en découvrant le chapelain. Mais qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle avec surprise.

— Madame ! dit Anselme d'une voix altérée, en essayant de se lever et en retombant malgré lui sur son siége; pardonnez... je croyais... j'aurais cru... Oh ! ces yeux !.. cette voix !..

— Quoi donc ? reprit Blanche avec une bonté mêlée d'inquiétude ; qu'avez-vous ? La fatigue de la route, peut-être ? A votre âge !.. Vous auriez sans doute besoin... et elle prenait le sifflet qui pendait à sa ceinture pour appeler son petit page.

— Non ! non ! dit vivement Anselme en se levant et en lui arrêtant la main , pardonnez-moi... Non, je ne me trompe pas, je ne puis me tromper !.. il faut que je m'en assure... et nous devons être seuls ! Madame... ne me reconnaissez-vous pas aussi ?

— Vous ! répondit Blanche avec étonnement ; mais non ! comment vous reconnaî-

trais-je ? je ne vous ai probablement jamais vu. Quel est votre nom ?

— Oh, si je pouvais me tromper ! si une ressemblance seule...

— Mais que signifie tout cela ? interrompit Blanche de plus en plus étonnée. — Expliquez-vous !

— Madame ! répliqua le vieillard joignant les mains avec effort, ne vous nommeriez-vous pas... ô mon Dieu !... ne vous nommeriez-vous pas... Blanche de Liedekerque ?

— Oui, cela est vrai ; ensuite ?

— Grand Dieu !

Et le vieillard recula comme frappé d'un coup invisible, portant ses deux mains à son front chauve.

— Eh bien, quoi ?

Le père Anselme releva la tête, et, s'appuyant contre la table, regarda fixement la châtelaine.

— Blanche ! dit-il d'une voix altérée, vous aussi, je vous le demande encore, ne me reconnaissez-vous pas ?... Quel est le prêtre qui vous a mariée ?

Blanche tressaillit à cette seule parole ; ses

yeux se fixèrent avec une sorte d'égarement sur le vieillard, et elle resta muette.

— Sans doute, l'âge et la captivité ont encore dépouillé mon front et courbé ma tête; mais vous devez trop bien vous en souvenir. Blanche! quel est le prêtre qui vous a mariée?

— O mon Dieu!... répondit Blanche d'une voix étouffée et en croisant ses mains sur sa poitrine. Quoi!... vous seriez... le prêtre qui... à Liedekerque...

— Sœur Blanche, que faites-vous ici?

— O mon père! s'écria Blanche d'une voix suppliante et en joignant les mains avec angoisse; je vous en prie! écoutez-moi, ne me condamnez pas ainsi!

— Je ne vous condamne pas; je vous interroge. Que faites-vous ici? pourquoi y êtes-vous venue? Vous devriez être au milieu des vierges du Seigneur, au pied de l'autel, à l'ombre du cloître, et je vous retrouve dans ce château armé en guerre, au milieu de soldats et de bandits réprouvés! Où est-il ce voile que vous aviez revêtu, ce bandeau, symbole de la pureté de votre ame, et qui devait envelopper votre front? que signifient ces parures mondaines?

— O mon père !... ne m'accablez pas !

— Moi !... Je vous interroge ; répondez. Quel est ce titre que vous prenez ici ? quel est ce nom qu'on vous donne ? Auriez-vous, grand Dieu ! je frémis de le penser et de le dire, auriez-vous jeté loin de vous, avec le voile qui vous couvrait, cette pureté que vous aviez consacrée au Seigneur ? auriez-vous, vierge folle et sacrilége, rompu les vœux les plus saints, et, par un égarement impie, profané...

— O mon père ! un moment !...

— Dites ! répéta le vieillard avec force. — Dites ! qu'avez-vous fait ?

— Oh ! que voulez-vous que je vous dise ? répondit Blanche avec angoisse. — Oh ! non, non, je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez !... je le crois... je l'espère ! Et cependant, j'ai tant eu de remords ! Ne me condamnez pas sans retour... je vous le dis, je vous l'assure ! je puis encore réclamer l'indulgence du Sauveur !

— Ma fille ! je l'espère comme vous ; je le souhaite... Non, je ne vous ai pas encore condamnée ! Je vous en supplie à mon tour !

Détrompez-moi vite, pour que je n'aie pas à déplorer l'éternelle perdition de l'ange que j'avais cru trouver en vous, pour que je ne voie pas plus longtemps cette fleur de gracieuse beauté qui brille sur votre visage, comme une proie de Satan! Détrompez-moi! apprenez-moi que vous pouvez encore rentrer au milieu des chastes colombes...

— O mon père! interrompit Blanche d'une voix étouffée... Je suis... je suis la femme de Jehan.

Le vieillard recula avec horreur, et leva les mains au ciel.

— Oh, ne me maudissez pas! s'écria Blanche en se jetant à ses genoux; ne me maudissez pas! ce n'est pas ma faute!... J'ai résisté...

— Vous avez résisté! Quand? Comment? Qui a pu vous forcer à cet infâme parjure, à cet épouvantable sacrilége? Avez-vous craint pour votre vie! Eh, ne deviez-vous pas perdre votre corps pour sauver votre ame? Ah malheureuse! je le vois, c'est elle que vous avez perdue!... Ces vœux que vous avez prononcés n'ont-ils pas enchaîné votre ame? Ne l'avaient-ils pas attachée au ciel par des liens

que votre éternelle damnation peut seule briser? Ces vœux... vous saviez ce qu'ils étaient pour vous; vous les aviez jurés librement et sans contrainte; vous aviez rendu hommage à Dieu et vous avez trahi votre foi; vous avez porté l'abomination dans le sanctuaire; vous avez souillé...

— O mon père! interrompit Blanche en joignant les mains, en se traînant à ses genoux; ne m'accablez pas! vous ne savez pas encore comment, pourquoi je suis ici! Vous ne savez pas quels combats j'ai soutenus avant de succomber, quelles larmes j'ai versées, quels remords j'ai supportés depuis. Non, non, homme de Dieu! vous que j'ai vu prêt à subir le martyre plutôt que de consentir à l'iniquité, vous devez connaître aussi la clémence: je vous la demande à genoux; je l'implore! Ah! j'aurais voulu si souvent épancher mon ame; si souvent j'aurais voulu me jeter à vos pieds, et vous dire, comme aujourd'hui: Je me repens! Pardonnez-moi! Réconciliez-moi avec ce Dieu que j'ai abandonné, avec ce Dieu dont la vengeance m'effraie; ce Dieu que seule j'interroge en vain, et qui ne me répond pas!

— Comment voulez-vous que je le fasse, ma fille ! répondit le vieillard d'une voix émue. Ah ! je le voudrais ! Car, je l'avoue, je vous aime comme mon enfant ! Ce que j'ai souffert pour vous a formé un lien qui vous unit à moi... Vous êtes ma fille en Dieu !... Ouvrez-moi votre cœur, que je voie s'il n'est pas possible encore de vous tirer de l'abîme ; parlez-moi, comme à votre père, parlez-moi comme vous parlez au Sauveur : dites, qu'avez-vous fait !

— Mon père ! dit Blanche d'une voix étouffée. Mon père !... vous le devinez sans doute !... Jehan s'était exposé à une mort certaine pour parvenir jusqu'à moi... J'ai cédé... Je lui ai donné mon amour, mon corps, mon ame, tout! Je l'aimais... je l'aime tant encore !

— Vous l'aimez ?

— Oui !... plus que je ne puis vous le dire !

— Eh bien, ma fille, je ne vois pour vous qu'une voie de salut. Il faut effacer votre faute par le repentir et la souffrance ; il faut qu'un nouveau sacrifice vienne renouveler le premier; et si ce sacrifice est pénible, si vous triomphez de votre cœur, cette nouvelle force pourra faire oublier votre faiblesse. Dieu aura pitié de vous

en vous voyant revenir à lui, le cœur sanglant encore des combats que vous lui aurez livrés, et il recevra sans doute dans sa sainte miséricorde la pécheresse que l'amour avait perdue, mais qui aura su vaincre cet amour même par son repentir.

— O mon père!... que demandez-vous!

— Ce que je vous demande? je vous demande de vous repentir, de fuir le séducteur, et de rentrer dans l'asyle où vous pourrez pleurer vos fautes et en obtenir le pardon.

— Mon père!...

— Comment! hésiteriez-vous? Quelle plus grande clémence espérez-vous donc? que voulez-vous de plus que l'oubli complet du passé?

— Mon père!...

— Eh bien?... dites!

— Mon père!... quitter Jehan... Je ne le puis!

— Vous ne le pouvez!... Ainsi, non contente de vos crimes passés, vous voulez en commettre chaque jour de nouveaux! vous persévérez dans votre profanation impie... et vous demandez que l'on vous pardonne! Pardon quand il

n'y a pas de repentir ! Pardon pour le criminel endurci qui brave la justice divine et se plonge dans ses vices avec une nouvelle fureur ! Pardon, lorsque vous blasphémez ! — Ah, c'est plutôt l'anathème que vous appelez sur votre tête !

— Mon père !

— Je n'écoute plus qu'une seule parole... suivez-moi dans le cloître.

— Quitter mon Jehan !... le père de mon enfant ! le père de celui que je porte dans mon sein !... O mon Dieu, mon Dieu !... c'est impossible !... je ne puis !

— Eh bien, vous et l'homme qui vous a séduite et vous a perdue, vous et les enfants que vous mettrez au jour par un sacrilége effroyable, vous tous vous serez maudits !

— O mon père ! s'écria Blanche en embrassant ses genoux, ne dites pas cette parole ! Moi seule je suis coupable, moi seule je serai punie ! Mes enfants, grand Dieu !

— Repentez-vous, repentez-vous, femme coupable, ou la colère de Dieu prendra tôt ou tard ses victimes. — Venez pleurer sur vous, sur eux...

— Oh!... je ne puis!

— Eh bien!... soyez maudits!

— Grace! s'écria Blanche en cherchant à retenir la robe du vieillard qui s'éloignait d'elle avec colère.

— Non! répondit Anselme avec force, il n'est de grace que pour le repentir! J'aurais voulu vous tirer de l'abîme ; vous voulez y rester... J'ai fait mon devoir : et je pars!

Blanche retomba presque sans connaissance sur le sol, à genoux; le vieillard lui jeta un dernier regard, un dernier geste de malédiction, et sortit.

Il s'éloigna précipitamment de la galerie par le chemin dérobé qu'il connaissait si bien, et se présenta pour sortir du château à la petite poterne que surveillait encore le frère Turlupin Joseph.

—Bah! s'écria-t-il; vous voulez aller courir les champs à cette heure-ci, père chapelain? Pardieu, vous avez perdu la cervelle dans vos voyages en même temps que le reste de vos cheveux.

— Je ne puis rester ici! dit le vieillard d'une voix altérée.

— Comme il vous plaira. Vous êtes un brave homme... mais, au fond, nous nous passerons à merveille d'un papiste dans le château. — Bon voyage !

Il fit ouvrir la poterne, jeter le petit pont, et quelques minutes après le père Anselme était dans la campagne.

Dans son premier mouvement d'indignation le chapelain avait espéré pouvoir, avant qu'il fût entièrement nuit, parvenir au bourg de Nivelle, où l'attendait son compagnon. Mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé, que la distance était beaucoup plus longue et ses forces plus affaiblies qu'il ne l'avait pensé. Il dut s'arrêter fréquemment en route pour prendre du repos, et n'arriva au presbytère qu'au milieu de la nuit et brisé de fatigue.

Encore eut-il beaucoup de peine à se faire admettre dans l'intérieur. Les portes et les fenêtres étaient closes et barricadées comme si ce bâtiment eût dû soutenir un siége. A sa voix et après une longue attente, une étroite lucarne s'ouvrit : on lui demanda son nom, on l'examina longtemps. Enfin les verroux se levèrent, et il

fut introduit. Il trouva tous les serviteurs de la cure armés et debout.

—Nous sommes revenus au temps de l'église militante, père Anselme, dit le curé ; quelque résignés que nous soyons au martyre, nous pensons cependant qu'il est permis d'essayer autant qu'il est en nous d'en retarder le moment, et de nous conserver pour l'église. Les hérétiques nous entourent ; Satan triomphe ; nous veillons pour nous défendre de ses attaques. — Mais nous étions presque prévenus de votre arrivée, et quelqu'un vous attend ici.

En effet Anselme fut bientôt seul avec son compagnon de voyage ; mais trop troublé, trop fatigué pour proférer une parole, il était tombé sur un siége, et y restait affaissé, en silence.

— Vous avez quitté le château de Nivelle plus tôt encore que je ne le pensais, lui dit le jeune prêtre avec sang-froid. Qu'y avez-vous donc vu ?

— J'y ai vu... ce que j'ai peine à croire en ce moment encore ! répondit Anselme avec abattement.

— Pourquoi ?

— Parce que ce crime est affreux ! Quoi,

mon fils, quoi, Jehan a commis ce sacrilége ! et celle que...

— Assez, mon frère ! interrompit le prêtre en posant sa main sur la sienne. Je sais tout cela.

— Vous le savez !... et vous ne m'en aviez rien dit ?

— Je vous attendais ici. J'étais certain que vous y reviendriez. Vous l'avez vue maintenant ? Eh bien, que vous a-t-elle dit ? se repent-elle ? La brebis égarée reviendra-t-elle au bercail ?

— Non ! dit Anselme d'une voix sombre.

— Non ! dit le prêtre avec expression. Quoi, perdue sans retour ! Nul remords !

— Oh, si ; elle frémit, elle pleure... Mais elle reste dans le péché ; elle refuse le cloître !

— Ah !... vous lui avez donc proposé d'y rentrer ! demanda le prêtre avec une expression qui n'était pas sans ironie.

— Sans doute ! Quel autre moyen de salut lui reste-t-il ?

— C'est bien ! mon frère, c'est bien ! cela est digne de vous... Je m'y attendais. Mais, reprit-il après un moment de silence ; vous ne lui avez pas dit autre chose !

— Comment? demanda le chapelain avec surprise.

— Mon frère, dit le jeune prêtre avec douceur en lui posant la main sur le bras, l'église est une mère indulgente et tendre qui sait donner le lait aux faibles comme le pain aux forts, qui a pitié des erreurs humaines, et leur ouvre sans cesse les trésors de sa miséricorde. Tous n'ont pas comme vous, mon frère, cette fermeté qui se résigne à tous les sacrifices, qui court même au martyre avec allégresse. Il y a des ames timides, qui dans les épreuves de la vie n'ont pas le courage du bien, et qui tomberaient au fond du précipice par indolence plutôt que par perversité. Eh bien, mon frère, au lieu d'effrayer ces pauvres créatures par l'aspect de pénibles devoirs, il faut les encourager, les aider, leur ouvrir, s'il est possible, une voie plus douce, un chemin moins hérissé de fatigues, et sauver ainsi ces faibles victimes, qui, sans guide, se seraient perdues.

— Eh bien, mon frère? demanda le vieillard qui, persuadé par ce discours, n'en sentait pas cependant précisément le but.

— Eh bien, il faut sauver l'ame de la com-

tesse de Nivelle ; et ce n'est pas en lui offrant de rentrer dans le cloître que vous y parviendrez.

— Mais comment ! comment ! s'écria le chapelain. Dieu m'est témoin que je le désire ! Mais ces vœux qu'elle a prononcés, ces vœux sont une chaîne...

— Que peut délier sur la terre celui qui lie et délie dans le ciel. Le vicaire de Jésus-Christ peut rendre à la liberté cette ame que l'esclavage oppresse.

— Dieu soit loué ! interrompit le vieillard avec un vif mouvement de joie ; mais...

— Ecoutez ! reprit son compagnon, j'avais encore cette mission à remplir. Vous avez déjà vu une épître du légat de notre saint père ? Eh bien, lisez celle-ci.

Anselme saisit le papier que lui présentait le prêtre, le parcourut rapidement, et ses yeux s'arrêtèrent sur les phrases suivantes :

« ... Nous avons ressenti une douleur bien
» vive en apprenant qu'une de nos sœurs était
» ainsi tombée dans le péché, et que sa cou-
» pable faiblesse avait troublé la paix du sanc-
» tuaire. Mais la miséricorde de Dieu est infi-
» nie, et la sœur Blanche de Liedekerque peut

un moment. Son escorte n'est pas encore prête.

— Une escorte ! sur mes domaines ! Le pays est tranquille et sûr ; je préfèrerais aller seule avec le chapelain et mon page.

— C'est impossible, madame, répliqua Joseph avec sang-froid.

— Mais il n'y a pas de danger...

— C'est impossible ! répéta Joseph d'un ton ferme. Je vous accompagnerai avec une escorte armée.

— Vous laisserez le château...

— Je puis laisser le château, plutôt que l'épouse chérie de notre frère Jehan. Il m'a confié la garde de son trésor, et j'en réponds. Maintenant, madame, continua-t-il en voyant approcher ses compagnons armés, maintenant nous vous accompagnerons où vous allez nous conduire... Qu'on baisse le pont-levis ! et qu'on prévienne le frère Gilbert de mon absence.

Il prit son épieu, resserra son ceinturon, s'assura que sa dague glissait bien dans son fourreau, et marcha à la droite de la mule, portant la main à la bride pour lui faire passer le pont-levis.

La route fut silencieuse. Ils arrivèrent bientôt au bourg.

— Où madame veut-elle s'arrêter ?

— A l'église, répondit Blanche d'une voix altérée.

— A l'église !... répéta Joseph. Il suffit. Arrivé sur la place, il aida Blanche à descendre de sa monture.

— Girard ! dit-il ; gardez les mules ! et il se disposa à suivre Blanche sous le portail.

— Joseph ! lui dit-elle en s'arrêtant ; je vous prie de me laisser seule un instant avec le chapelain.

— Seule, madame !

— Mon Dieu ! interrompit Blanche avec un léger mouvement d'impatience ; suis-je donc votre esclave ? et ne puis-je faire un pas sans vous avoir à mes côtés, vous et votre suite ?

— Madame, répliqua Joseph, vous m'avez été confiée, et j'ai promis de...

— Eh bien, surveillez-moi, j'y consens ; mais au moins, faites en sorte que je puisse, une seule fois, me présenter sans vous à...

Elle s'arrêta.

— Madame, reprit Joseph, je crois vous

comprendre maintenant, et je vous demande pardon. J'avais oublié, ou plutôt je ne pensais plus que je fusse encore à vos yeux un hérétique damné; mais puisqu'il en est encore ainsi, malgré ce qui s'est passé, je conçois que ma présence dans cette église, auprès du prêtre, pût vous blesser... Seulement, vous me permettrez de garder la porte.

— Oh, certainement, dit Blanche. Je vous remercie, Joseph! Je ne vous laisse ici que pour un moment. Venez mon père.

Elle prit le bras du vieillard et ils entrèrent dans l'église sombre et déserte, dont la porte retomba derrière eux.

— J'aurais cependant bien envie, dit Joseph aussitôt qu'il fut seul, de jeter un coup d'œil par une petite fente, pour voir ce qui se passe là dedans. Maintenant, la comtesse doit être au fond, avoir le dos tourné, et je puis sans bruit entr'ouvrir...

Et il essaya de pousser la porte mal jointe qui se balança, mais sans s'ouvrir, comme si elle avait été retenue du bas.

— Parbleu, la chienne de porte est enrayée, dit-il; et il poussa un peu plus fort, mais sans

succès. — C'est étonnant! on dirait qu'il y a une barre en bas, à l'intérieur... Dis donc, Girard, aie bien l'œil à cette porte. Je vais faire le tour en dehors pour voir... Si je sifflais, vous viendriez au signal; et si vous entendiez quelque chose là dedans, vous me siffleriez de suite. Simon! viens avec moi.

Après cette précaution, il s'éloigna suivi de deux ou trois de ses compagnons, et se mit à côtoyer à grands pas le presbytère, puis le mur du cimetière qui attenait à l'église.

Quelques instants après, Girard, qui était resté la tête appuyée contre la porte, entendit un cri et un bruit sourd, que son oreille exercée reconnut aussitôt. Il tressaillit.

— On égorge quelqu'un là dedans! cria-t-il.

Et aussitôt il siffla vigoureusement; puis il se précipita contre la porte. Mais elle était beaucoup plus solide qu'on ne l'eût dit au premier coup d'œil, et leurs efforts réunis ne purent l'enfoncer sur le champ.

Joseph avait parcouru plus de la moitié de l'enceinte lorsque le coup de sifflet parvint à ses oreilles.

— Jour de Dieu! cria-t-il, voilà le signal!

et il se mit à courir de toute sa vitesse, revenant vers la porte de l'église. Il n'était plus qu'à quelques pas de la place, lorsqu'un bruit plus sinistre encore, s'il était possible, vint le frapper.

— Des chevaux, cria-t-il, des chevaux dans le cimetière... Ils partent! Par où comptent-ils sortir ?

Et il s'arrêta, dans l'angoisse de l'indécision, ne sachant s'il devait continuer sa course ou revenir encore une fois sur ses pas. Il restait les yeux fixés sur ce mur, derrière lequel se passaient peut-être d'atroces mystères, ce mur que ses yeux ne pouvaient percer, et que ses pieds ne pouvaient franchir.

— Girard ne redouble pas, dit-il tout d'un coup. Il n'est donc pas attaqué?... courons voir ailleurs!

Et il s'élança de nouveau le long du mur, saisissant encore le bruit du galop des chevaux qui s'éloignaient. Il redoublait de vitesse, et ses deux compagnons, moins légers que lui, avaient peine à le suivre. Enfin, au détour de l'angle du mur, il poussa un cri : Les voilà!

En effet, une petite porte latérale s'était ou-

verte, et cinq à six hommes à cheval, dont deux ou trois armés de toutes pièces, et les autres en habit ecclésiastique, en sortaient au galop. — Joseph crut entrevoir sur la croupe du cheval de l'un d'eux un paquet sans mouvement, qu'on eut dit contenir le corps d'une femme... Il poussa un cri de rage et s'élança à leur poursuite. En trois bonds il atteignit le dernier, et, se cramponnant après lui, lui traversa le corps de sa dague; mais au même moment l'un des hommes d'armes se retourna et lui fendit le front d'un coup de son estoc. Tous deux roulèrent alors en bas du cheval, expirant l'un sur l'autre dans la poussière.

Les cavaliers pressèrent encore leur course rapide, et lorsque les deux compagnons de Joseph arrivèrent, ils étaient déjà hors de toute portée. On ne voyait plus qu'à peine voltiger le voile qui couvrait peut-être le cadavre de la malheureuse Blanche.

En même temps Girard et ses soldats pénétraient dans l'église, dont ils avaient enfin brisé la porte. Elle était déserte; seulement en pénétrant dans la sacristie, ils trouvèrent, auprès de la porte qui portait encore des traces de

sang, le cadavre inanimé du père Anselme; puis un peu plus loin le cercle d'or qui retenait les cheveux de Blanche, souillé et brisé, comme si dans la lutte on l'eût foulé aux pieds. — Sa robe avait été déchirée. Il y en avait sur le sol et dans le confessionnal des lambeaux tachés de sang. Les siéges étaient renversés et l'on pouvait suivre les empreintes de pas tumultueux jusqu'à l'endroit où, dans le cimetière, derrière un des contreforts de l'église, des chevaux avaient été attachés. C'est en suivant ces traces que les Turlupins arrivèrent à la petite porte donnant sur la campagne, et non loin de laquelle ils trouvèrent Joseph étendu. Ils le relevèrent, essuyèrent le sang qui coulait de sa blessure, et lui couvrait le visage. Alors il soupira, rouvrit les yeux et les tourna, comme s'il eût cherché à voir de son regard terne et mort... Puis il leva la main, comme s'il eût voulu indiquer la route qu'il fallait suivre pour atteindre les meurtriers; — puis sa tête retomba, ses yeux blanchirent. Il était mort.

Une demi-heure après, l'église et le presbytère de Nivelle livrés aux flammes servaient de bûcher aux cadavres de leurs habitants.

XVI.

Le Chien de Jehan de Nivelle.

Dans un des cabinets les plus secrets du palais des Tournelles, un peu après le lever du soleil, sa Majesté le roi Louis XI se promenait en long et en large, frappant du pied par intervalles avec impatience, et rongeant de temps en temps entre ses dents, suivant son habitude, le pommeau du bâton qu'il tenait à la main. Il portait de mauvaises chausses trouées,

un pourpoint de gros drap et un surtout de camelot, comme le plus mince boutiquier de sa bonne ville de Paris.

— L'animal! murmurait-il, le butord!... Il ne viendra pas... Mauvais drôle! Il me ferait manquer l'occasion, et...

On frappa doucement à la porte.

— Eh bien! cria-t-il d'une voix rude.

La portière se souleva et un petit page se montra dans une attitude respectueuse. — Votre Majesté veut-elle recevoir maître Guillot Dusie?

— Oui, oui, qu'il entre.

Aussitôt un écuyer armé de toutes pièces, excepté du casque, entra dans le cabinet. C'était un homme d'une figure commune, mais fine et spirituelle.

— Pâques-Dieu, maître Guillot, dit le roi en souriant, vous n'êtes guères exact! Il y a une heure que je m'impatiente en vous attendant.

— J'en suis désolé, monseigneur, répondit l'écuyer. Mais au point du jour nous avons eu au camp une chaude alerte; j'ai dû prendre les armes avec monseigneur de Charolais...

— Une alerte ! j'avais défendu à mes officiers de faire le moindre mouvement !

— Ils vous ont obéi, pardieu, répliqua Guillot Dusie en riant ; mais nos sentinelles avaient vu des lances dans le brouillard, disaient-ils ; nos seigneurs de Charolais et de Calabre se sont armés aussitôt ; et après nous être mis en bataille, nous avons vu, quand le soleil s'est levé...

— Rien !

— Oh, si fait ! un grand champ de chardons tout brandis !

Le roi partit d'un éclat de rire.

— Parbleu, dit-il, notre cousin de Charolais, qui aime tant à rompre des lances, a dû être bien satisfait !

— Il ne l'est guère cependant en ce moment, repartit Guillot.

— Ah ! qu'y a-t-il de nouveau?

— Avant hier soir et hier dans la matinée, les seigneurs ont eu entre eux deux réunions où monsieur de Charolais n'a pas été appelé. Il n'en a eu connaissance que plus tard. Aussi il en prit une grande fureur, et si ce n'eût été

messire de Contay qui a su l'apaiser, il eût fait quelque éclat hier soir.

—Vraiment ? Quels sont les seigneurs qui se sont réunis sans lui ?

— Le duc de Bretagne, le duc de Berry, le duc de Calabre, Dunois, Loheac, de Beuil, Dammartin, et quelques autres.

— Le comte de Saint-Pol ?

— Non.

— Le comte Jehan de Nivelle ?

— Non plus.

— Ah ! bien.

Le roi se leva et fit quelques pas dans son cabinet, les mains derrière le dos, la tête baissée ; puis, il se rapprocha de l'écuyer :

— Écoute, Guillot mon ami, sais-tu ce qu'il faut faire ? J'ai envie d'avoir un petit moment de conversation avec mon cousin de Charolais. Raconte-lui que tu m'as vu, et que je t'ai dit que je voudrais lui parler. Qu'il se fasse accompagner de Saint-Pol, de Nivelle, de tous ceux en qui il a confiance, cela m'est égal ; je n'aurai avec moi que l'amiral de Montauban et Charles de Melun. Je traverserai la Seine, et j'irai le trouver : qu'il me fasse savoir par toi le mo-

ment où il sera sur la rive, et je ne manquerai pas de m'y rendre. Aie soin de lui parler de cela en secret, et de manière que le maréchal de Bourgogne, le sire de Haultbourdin, ni même le sire de Contay, n'en soient pas instruits. Tu comprends ?

—Oui, monseigneur. Et le comte de St-Pol?

— Tu peux l'en avertir.

—Et le comte de Nivelle?

Le roi resta un moment silencieux et comme indécis. — Non, dit-il enfin; et puis il ajouta: Lui as-tu déjà parlé ?

— Oui, monseigneur. Je lui ai dit, comme si l'idée m'en était venue de moi-même, ainsi que vous me l'aviez ordonné, que la paix serait bonne à faire. Il m'a traité de fou, et son frère Loys de Fosseux m'a appelé poltron.

— Hum ! fit le roi. C'est bien. Mon cher Guillot, fais en sorte que mon cousin de Charolais vienne demain au rendez-vous... et il y aura cent écus pour toi. Adieu.

L'écuyer s'inclina et sortit. Louis continua de se promener en long et en large.

— Pâques-Dieu ! murmurait-il; ce chien de Jehan de Nivelle me donne à lui seul plus de

souci que tous les autres. J'ai déjà Saint-Pol; mais lui ! je ne sais par où le prendre...

On frappa à la seconde porte du cabinet.

— Ah ah ! dit le roi; serait-ce déjà l'autre ? Plaît-il ?

— Maître Guillaume Bische, répondit le jeune page.

— Eh bien, qu'il vienne. — Bonjour, maître Bische, dit-il à l'individu qui entra. M'apportez-vous de bonnes nouvelles ? Pâques-Dieu, j'en ai bien besoin.

— De bonnes et de mauvaises, monseigneur.

— Que vous a dit Saint-Pol ?

— Le comte de Saint-Pol est tout prêt à servir votre majesté; il me l'a encore répété ce matin. Il suffit qu'il soit sûr de recevoir l'épée de connétable.

— Je conçois, dit le roi avec un sourire ironique; ce n'est pas un trop petit présent, ce me semble. Mais j'ai promis, et je tiendrai. Et Jehan de Nivelle ?

— Messire de Nivelle m'a mis à la porte sans presque vouloir m'écouter.

— Pâques-Dieu! dit Louis avec impatience; il a donc le diable au corps?... Il faut cependant

que nous l'ayons, maître Bische; il faut que nous l'ayons avec nous. C'est un homme bien habile! Il a pensé m'enlever Paris pendant mon voyage en Normandie; il avait, dans les conférences de Vincennes, tourné la tête à tous ces bourgeois, et si je n'étais pas revenu à temps, l'affaire était faite... — A-t-il toujours autant d'influence auprès de mon cousin de Charolais?

— Je crois que son crédit commence à déchoir. Vous savez que monseigneur Charles est inconstant en amitiés.

— Tant mieux! dit le roi vivement; il perdra un bon conseiller, et nous en donnera un par contre coup.

— Cela sera encore bien difficile! répliqua Guillaume Bische—Aussitôt que j'ai eu ouvert la bouche, messire Jehan s'est contenté pour toute réponse de tirer de son escarcelle certain parchemin, contenant la donation de tous les biens et de la baronnie de Montmorency à son frère Guillaume, donation que vous avez approuvée, monseigneur; et il m'a dit d'un ton froid: « Puisque le roi m'a dépouillé des biens et des titres qui m'appar-

tenaient pour les donner à un autre, c'est que probablement il a jugé que j'étais incapable de les posséder. Je lui montrerai qu'il s'est trompé; je lui prouverai qu'avant de me traiter en ennemi, il aurait dû s'assurer si je ne pouvais pas être un ennemi dangereux. – Quand Jehan de Nivelle passera dans le camp du roi de France, ce sera pour s'appeler Jehan, baron de Montmorency. »

—Diable! dit Louis en balançant la tête d'un air soucieux; voilà qui ne vaut rien! J'ai été trop vite en approuvant la donation faite à ce petit Guillaume et en faisant déshériter Jehan. Mais j'étais tant sollicité!... Il y avait les Charles de Melun, puis tous les d'Orgemont... Je tâcherais bien de persuader à Montmorency d'annuler cet acte-là; mais ce pauvre Montmorency est si vieux maintenant : c'est un mannequin, c'est une girouette que sa femme mène et fait tourner comme elle souffle; et sa femme, c'est...

Il s'arrêta tout à coup, car il s'aperçut que suivant une habitude qui ne lui était que trop familière, il raisonnait tout haut devant témoin,

et mettait ainsi quelqu'un dans la confidence de ses pensées et de ses projets.

— Maître Bische ! dit-il vivement ; je vous avais promis cent livres, je vais vous donner un mot pour le trésorier de mon épargne, qui vous en comptera cent cinquante.—Vous aurez soin que nul au monde ne puisse avoir soupçon de tout cela, ni ici, ni à l'hôtel Montmorency, ni au camp de Bourgogne, ni ailleurs.

—Vous pouvez être tranquille, monseigneur; vous connaissez ma discrétion. Je dois aussi vous prévenir qu'à mon avis il se trame quelque chose au camp de Bourgogne. et que l'écuyer de monseigneur de Charolais, Guillot Dusie, y est mêlé. Il va, il vient, il entame des discours secrets avec les uns, avec les autres, avec le comte de Saint-Pol, avec le comte de Dunois, et même avec le comte de Nivelle ; je présume qu'il manœuvre pour quelque intrigue.

— Ce serait possible ! dit le roi d'un ton qui révélait une légère ironie ; surveillez ce Dusie, et rendez-moi compte de ses actions. En attendant, travaillez vivement à nous amener Jehan de Nivelle comme vous m'avez amené Saint-Pol.

— J'y renoncerai, monseigneur, tant que je ne pourrai lui promettre la révocation de l'acte qui le déshérite en faveur de Guillaume.

— Diable!... Eh bien, voyez, promettez, traînez en longueur. Tâchez de le lui faire espérer, afin qu'il nous soit moins hostile. Nous verrons plus tard. Il a eu des démêlés avec l'église à cause de sa femme, à ce que m'a dit Balue. Répétez-lui que je serais disposé à intercéder pour lui auprès de notre saint Père...

En ce moment un léger coup fut frappé à la porte.

— Tout à l'heure! cria Louis. Vous comprenez, maître Bische?

— Parfaitement, monseigneur.

— Eh bien, tenez, reprit-il en lui remettant un petit mot qu'il venait d'écrire, voici ce que je vous ai promis.

Guillaume Bische remercia vivement et sortit.

— Entrez! cria Louis.

Un page se présenta avec une large dépêche, et la lui remit respectueusement.

— Des nouvelles de Normandie! dit vivement le roi en le prenant; qu'est-ce que cela! Il fit un signe et le page sortit. Louis rompit

précipitamment le cachet. Mais à peine eut-il parcouru les premières lignes, qu'un effroyable jurement lui échappa, et il frappa du poing sur la table avec violence.

— Rouen perdu! s'écria-t-il; Rouen livré! Bourbon maître de la place sans coup férir!... et c'est la veuve de Brézé qui me trahit! — moi qui viens de nommer son fils sénéchal!

Il resta un moment silencieux et comme accablé de cette nouvelle. — Ce coup m'enlève la Normandie! murmura-t-il.

Il se leva, fit un ou deux tours dans le cabinet, les mains derrière le dos; puis il s'arrêta.

— Pontoise a déjà été livré par le lieutenant de Joachim; Rouen le suit maintenant. — Voilà qui me décide; il n'y a plus à hésiter. Je prévoyais cela, et Dieu merci j'ai déjà pris mes mesures. Si je vois demain matin ce cerveau brûlé de Charles, l'affaire sera faite. J'en serai quitte pour donner la Normandie à mon frère par le traité... quitte à la reprendre quinze jours après le départ du Bourguignon. — Mais s'il savait que Rouen est déjà pris, il verrait que je donne ce que je ne possède plus, et alors...

Il prit une crécelle d'argent placée sur sa table et l'agita vivement. Un page accourut.

— Faites entrer le messager!

C'était un varlet de bonne mine, qui paraissait bon vivant et jovial personnage; mais dont le costume en désordre et tout poudreux, dont le visage rouge de sueur attestait assez le rapide voyage qu'il venait de faire.

— Es-tu venu vite de Rouen ici, garçon? lui demanda Louis.

— Un peu, monseigneur. J'ai crevé mon troisième cheval au pont de St-Cloud.

— Bien, mon garçon. Tu les remplaceras par trois chevaux de mes écuries, plus vingt écus par cheval.

— Merci, monseigneur.

— Tu sais ce qui s'est passé à Rouen?

— Oui, parbleu, monseigneur, je...

— En as-tu parlé en arrivant ici?

— A personne, monseigneur, car...

— C'est bien... Voici un angelot pour continuer à te taire; mais si tu en dis un mot à qui que ce soit tu sera pendu une heure après.

— Merci, monseigneur. C'est entendu.

— Au lieu de cela, tu vas aller dépenser

aujourd'hui dans les tavernes dix écus sur les soixante que je vais te faire donner ; et tu crieras à qui voudra l'entendre, que Bourbon a été battu, et que les bons bourgeois de Rouen ont juré de se défendre jusqu'au dernier ; mais tu te garderas de trop boire, et pour cause, tu sais?

— Suffit, monseigneur.

— Va-t' en.

Le messager sortit, et Louis resta encore un moment à réfléchir.

— Il n'y a pas de temps à perdre! murmura-t-il. Pâques-Dieu! ce Nivelle pourrait m'arrêter encore; il faut que je l'aie à moi avant demain matin!

Il agita la crécelle.

— Qu'on se prépare à m'accompagner!

Cinq minutes après il était à cheval et se dirigeait vers l'hôtel de Montmorency.

Le vieux baron, malade et souffrant, était alors au lit avec la fièvre. Marguerite était seule debout à son chevet.

— Qui sait ce qui se passe, et ce qui se fait maintenant! disait le vieux chevalier avec amer-

tume en se retournant dans son lit. Avez-vous appris quelque chose, Marguerite?

— Non, mon cher seigneur, répondit-elle de cette voix de garde malade, douce, affectueuse et lente, qui semble privée de sens et qu'on dirait faite tout exprès pour donner de l'impatience à l'homme qui s'ennuie de souffrir.

— Ah!... Bien! — Avez-vous vu quelqu'un du dehors?

— Non, mon cher seigneur.

— Quoi! personne n'est venu! ni le sire du Lau, ni Charles de Melun?

— Personne.

— Ils m'oublient tous! ils me croient déjà en terre!

— Il ne faut pas penser à cela, mon cher seigneur; cela vous irrite et vous fait mal.

— Ne pas penser! comment pourrais-je n'y pas penser! Et personne n'a écrit?

— Personne.

— Quoi! pas même Philibert? Que fait-il donc là-bas?

— Je n'en sais rien, mon ami.

— Que peut-il faire? Pourquoi n'écrit-il pas?

Aura-t-il mis bonne garnison dans Liedekerque, aura-t-il songé à reprendre Nivelle ?

— Je ne puis le savoir, mon ami ; ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas?

— Oh ! certainement ! mais...

— Tenez, mon cher seigneur, si vous n'étiez pas malade, plutôt que de vous laisser inquiet comme cela, j'irais moi-même, lui porter vos ordres, et savoir ce qu'il fait. Mais je ne peux pas vous quitter maintenant.

— Sans doute ! le voyage te fatiguerait trop, mon enfant... car je ne suis pas assez malade, vois-tu...

— Oh que si ! je serais trop inquiète à mon tour. Vous n'auriez qu'à souffrir davantage pendant mon absence ! qui vous soignerait, qui vous consolerait ? Non, je ne peux pas vous laisser seul. Guillaume est encore trop jeune ; et puis, vous l'envoyez toujours aux remparts ! mon Dieu, s'il allait s'y faire blesser ! songez donc un peu qu'après vous, moi, je n'ai que lui !

— Ma douce Marguerite ! dit le vieux baron en lui serrant la main ; je suis bien heureux

qu'au moins tu m'aies donné un fils qui te ressemble !

— Voyons, voyons ! interrompit Marguerite vivement ; ne parlez pas comme cela, ne pensez pas à cela. N'avez-vous pas un bon fils ? N'êtes-vous pas assez aimé ? que vous importent les autres ? Vous seriez bien méchant... et bien ingrat, si lui et moi nous ne vous suffisions pas.

Ces phrases, prononcées d'une voix affectueuse avec l'expression la plus tendre, furent évidemment comme autant de coups de poignard, qui réveillèrent une pensée cruelle endormie dans le cœur du vieillard ; son front se rida péniblement et ses sourcils se froncèrent.

— Cela me suffira, dit-il ; cela suffira aux Montmorency... D'ailleurs le roi et moi, nous y avons pourvu.

— Voulez-vous boire un peu ? interrompit Marguerite.

— Non.

— Voyons donc, reprit-elle ; vous avez quelque chose qui vous inquiète. Dites-le-moi ! je ne peux pas le deviner ; et si je pouvais... En ce moment un page entre brusquement.

— Sa majesté le roi, dit-il, vient de mettre

pied à terre dans la cour de l'hôtel. Il vient sans s'arrêter, et dans un instant il sera ici. J'ai cru devoir vous en prévenir sur-le-champ, mon seigneur.

— Le roi! dit Marguerite.

— Le roi! répéta Montmorency.

— Adieu, mon bon seigneur! reprit-elle vivement; je ne veux pas troubler vos grandes conversations, et vos importantes confidences. Seulement, je vous le recommande bien, mon amour; ne vous fatiguez pas trop! En achevant ces derniers mots, elle passa dans la ruelle, et poussa derrière elle la petite porte légère qui fermait le cabinet de l'alcôve. Louis entrait en ce moment dans la chambre. Il s'approcha du lit et vint s'asseoir familièrement au chevet. Il s'informa bien affectueusement de la santé du vieux chevalier.

— Il me déplaît vivement, mon bon ami, dit-il après quelques propos, de vous voir ainsi souffrant et malade; d'abord pour vous; ensuite pour moi.

— Comment cela, monseigneur! Je...

— Mais oui! si vous saviez, mon cher ami, combien j'aurais besoin de vos bons conseils!

Je suis dans un moment si difficile ! Je voudrais être entouré de tous mes anciens, mes fidèles serviteurs ; et je me trouve seul !

— Mon Dieu, sire ! répondit le vieux baron avec effusion, ce que vous me dites me surprend. Je ne pourrais croire que je vous fais faute ainsi ; car bien d'autres auprès de vous doivent...

— Ce ne sont pas de vieux amis comme vous, Montmorency, interrompit le roi d'un ton affectueux en lui posant la main sur le bras ; de vieux compagnons qui ont vu bien des événements, bien des disgraces, et qui sont restés inébranlables. Voilà ceux dont je cherche les conseils aujourd'hui.

— Que s'est-il donc passé, monseigneur ! repartit Montmorency avec inquiétude. Je vis seul ici, et rien n'est parvenu jusqu'à moi.

— Plus le temps marche, plus tout s'empire autour de moi ! dit Louis en baissant la voix ; je suis menacé de tous côtés, trahi de tous côtés. Un de mes fidèles serviteurs, l'évêque d'Evreux, a failli être assassiné hier soir, dans Paris, par des mécontents ; un lieutenant de Joachim Rouault a livré Pontoise ; et ce qui est

pis encore, continua-t-il en baissant la voix, le vieux sire de Melun, allié à votre famille...

— Eh bien, sire! interrompit le vieux baron en pâlissant.

— Le vieux sire de Melun me trahit! Je lui ai confié la garde et les clefs de la Bastille; hier soir, la porte qui donne sur le camp ennemi en était ouverte!

— Sire! s'écria vivement Montmorency en se soulevant sur sa couche; ce ne peut être trahison! on ne trahit pas dans ma famille...

— Mon ami! interrompit Louis avec une expression à la fois ironique et affectueuse, en posant sa main sur la sienne, vous oubliez qu'il y a des Montmorency ailleurs que dans votre hôtel.

Le vieillard retomba consterné à cette parole, et au souvenir qu'elle lui rappelait.

— Ecoutez, lui dit Louis, je venais précisément vous parler de cela... Oui, mon ami, c'est de votre fils Jehan que je venais vous parler. C'est en ce moment un de mes ennemis les plus acharnés, et je dois le dire aussi, un des plus dangereux.

— Sire! en vérité!

— Cela est certain, dit Louis en l'interrompant encore une fois. J'ai reconnu là un Montmorency, un homme qu'il vaut mieux avoir à ses côtés, qu'en face de soi, un ennemi bien dangereux parce qu'il pourrait être un allié bien utile. Comme politique, je l'ai éprouvé dans les conférences de Vincennes; comme soldat je l'ai vu à Montlhéry. Je le crains beaucoup, parce je l'estime de même.

Une sorte d'orgueil déguisé, dernier reste de l'amour paternel, avait peu à peu ranimé les traits du vieillard, qui entendait ainsi l'éloge de son fils; éloge d'autant plus flatteur qu'il venait du roi, et du roi que Jehan combattait. Louis semblait épier de son regard fin et perçant l'impression produite par ses paroles, et il s'arrêta.

— Ma peine est d'autant plus vive, sire, de voir ce fils ingrat et rebelle combattre mon souverain. Plus il aurait pu vous servir, plus il est coupable à mes yeux de persister dans ses criminels desseins.

— Il n'y persisterait plus... sans vous, répartit Louis avec expression.

— Sans moi!... sans moi! répliqua le vieil-

lard avec étonnement et en se levant tout à coup sur son séant.

— Oui... j'ai offert à votre fils Jehan d'oublier ses torts; je lui ai offert les plus hautes dignités de ma cour, je lui ai offert la seconde place dans ma confiance, Montmorency, tant que vous occuperez la première, pourvu qu'il voulût employer à mon service les talents qu'il a déployés jusqu'à ce moment contre moi. — Savez-vous ce qu'il m'a répondu?... que c'est vous qui l'empêchiez de revenir à moi, vous qui le repoussiez dans le camp de Bourgogne dont il aurait voulu sortir; vous qui...

— Moi, sire! et mon Dieu, comment?

— Ne l'avez-vous pas chassé, déshérité, maudit? — Ecoutez, mon vieil ami, continua Louis d'une voix insinuante, avec un geste affectueux. Je ne sais quels sont vos griefs comme père, comme chef de famille envers votre fils Jehan; mais ne pourriez-vous pas les faire céder en faveur du bien de l'état, et à la prière de votre souverain? Je ne sais de quoi Jehan est coupable; mais certes un homme d'un mérite aussi distingué doit avoir droit à quelque indulgence.

— Dieu m'est témoin, sire, répondit le vieillard avec émotion, que les fautes de Jehan, que sa rébellion ont été les seuls motifs de ma colère. Il serait sûr de mon pardon s'il pouvait obtenir le vôtre.

— Bien! dit le roi; dès ce moment tout est arrangé. Je craignais que quelque crime domestique eût allumé en vous une haine trop juste pour que j'eusse voulu vous forcer à l'oublier; mais dès ce moment je puis compter...

— Sire, interrompit le vieux chevalier avec quelque agitation, savez-vous tout ce qu'a fait Jehan?

— Quoi?

— Vous savez que cette femme... qu'il appelle la sienne.., est...

— Ah oui! interrompit Louis à son tour. Une histoire de couvent! J'ai entendu parler de cela. Eh bien, nous en écrirons à Rome. Il fera lui et sa femme quelque pélerinage... Nous donnerons de quoi faire quelques cadeaux à Notre-Dame de Paris et de Lorette; ensuite?

— Voilà tout, sire.

— Bien! maintenant c'est entendu, dit Louis en se levant. Dans quelques jours, mon

vieil ami, vous pourrez embrasser Jehan de Montmorency, chambellan et conseiller de France, et premier baron chrétien après vous.

Il serra la main au vieux chevalier et sortit. A ce moment la petite porte de l'alcôve se rouvrit, et Marguerite rentra. Elle était excessivement pâle; son regard semblait plus brillant encore et plus fixe qu'à l'ordinaire; mais sa physionomie calme et froide n'indiquait aucune trace d'émotion. Elle se rapprocha du lit et vint s'appuyer contre l'oreiller.

— Vous vous êtes fatigué, mon ami, dit-elle d'une voix affectueuse; je le vois, vous avez trop parlé, sans doute. Mon Dieu, vous ne pourrez donc jamais être tranquille dans votre famille un seul moment! Tous ces gens-là me feront mourir d'inquiétude et de chagrin.

— Non, ma bonne Marguerite, cette fois ce n'a pas été une fatigue pour moi. Le roi est venu m'apporter de bonnes paroles.

— Ah!... tant mieux, si ces paroles vous ont fait plaisir. Voilà ce qui m'importe. Il y a eu quelque bataille gagnée?

— Non, non. C'est moi, c'est ma famille que cela concerne. Il est venu me dire qu'il

consentait à pardonner à ce malheureux Jehan; qu'il le ferait chambellan de France; qu'il ferait légitimer son mariage. Au moins ce sera une tache de moins au nom de Montmorency!

— Ah... tant mieux! répéta Marguerite. C'est un chagrin de moins pour vous. Et messire Jehan accepte?

— Oh, certainement!

— Oui, reprit Marguerite; mais... les ordres que vous avez donnés à Philibert pour attaquer Nivelle et reprendre sa sœur?

Le vieux baron tressaillit. Cela est vrai, s'écria-t-il, je l'avais oublié!

— Messire Jehan croira que ces offres sont un piége, et qu'on a voulu le retenir ici par de feintes promesses, s'il voit qu'on l'attaque en même temps. Le roi a si mauvaise réputation!

— Cela est vrai! répéta Montmorency; la négociation serait rompue; et Louis paraît y attacher tant de prix maintenant! Vite, je vais écrire à Philibert...

—Vous vous souvenez qu'il ne sait pas lire? interrompit Marguerite froidement; et en campagne il n'a peut-être pas son clerc avec lui.

— Cela est vrai, répéta le vieux chevalier. Je vais lui envoyer un messager...

— Qui ne se fatiguera peut-être pas en route et arrivera trop tard, interrompit encore Marguerite; ou bien Philibert ne l'écoutera pas, tant ce message et ce contr'ordre lui paraîtront maintenant invraisemblables.

— Cela est vrai! — Et Montmorency restait indécis et silencieux; il se tournait et se retournait dans son lit avec agitation. — C'est un grand malheur! murmura-t-il. Comment faire!

— Vous tiendriez donc bien à faire avertir Philibert? dit Marguerite avec expression.

— Oh certainement! répliqua le vieux baron vivement. Tout dépend de là maintenant. Si Philibert n'est pas prévenu à temps, tout est perdu.

— Eh bien! ne vous tourmentez plus, repartit Marguerite avec tendresse; ne vous faites pas tant de mal pour une chose si facile. Philibert sera prévenu. Dans une heure je vais me mettre en route.

— Toi, Marguerite? Toi! c'est une folie, mon enfant! Un voyage pénible, la guerre

partout... C'est une folie; je ne le souffrirai pas.

— C'est une chose résolue, répliqua Marguerite d'un ton ferme. Vous m'avez dit tout à l'heure, franchement, parce que vous n'y songiez pas, que vous ne désiriez rien tant que cela. Tout ce que vous diriez maintenant serait peine perdue, parce que ce seraient autant de mensonges que vous dicterait votre tendresse pour moi.

— Marguerite ! Je...

— Taisez-vous ! Je connais votre volonté, votre véritable pensée, et comme je suis là, moi, pour accomplir vos désirs quels qu'ils soient, je vais lui obéir sur-le-champ, parce qu'il n'y a pas de temps à perdre en effet. Adieu, mon amour ! embrassez votre petite femme avant qu'elle parte.

Elle se jeta sur le lit, et passa ses bras autour du cou du vieux chevalier.

— Marguerite ! dit vivement Montmorency, je ne souffrirai pas...

— Taisez-vous ! interrompit-elle en lui mettant la main sur la bouche. Voici un enfantillage indigne de vous. Quoi ! quand il s'agit de

l'honneur et de la prospérité de votre famille, de la grandeur, de la gloire de votre nom qui est le mien, qui est celui de mes enfants, vous ne voudriez pas que je pusse supporter la fatigue de quelques journées de voyages ! C'est une insulte que vous me faites. Adieu encore une fois. Les moments sont précieux, et pour que la résolution soit bonne, il faut qu'elle soit exécutée sur-le-champ. Adieu, adieu !

Elle embrassa deux ou trois fois le vieux chevalier qui ne trouvait rien à lui répondre, et elle sortit vivement de la pièce. Deux heures après elle quittait en effet l'hôtel de Montmorency avec une suite assez nombreuse, et prenait en toute hâte la route de Flandre. C'était le moment même où Louis, de retour à son palais, envoyait à Jehan de Nivelle un de ses secrets affidés, porteur de ses nouvelles promesses.

Mais dès le matin de cette journée, d'importants événements s'étaient passés au camp des princes. Aussitôt que Guillot Dusie eut quitté Louis XI, il se rendit auprès de Charles de Bourgogne ; et, admis dans la maison de Con-

flans qui servait de quartier général, il eut avec le prince une assez longue conférence.

— Tu dis donc Guillot, disait Charles, que Louis désirerait une entrevue ? ma foi, je ne demande pas mieux. L'as-tu sondé comme je te l'avais dit, sur...

En ce moment on frappa fortement à la porte, et sans attendre la réponse, elle s'ouvrit. C'était Jehan. Ses cheveux en désordre, son haleine pressée, ses regards étincelants annonçaient assez qu'il était dominé par quelque émotion profonde. Charles qui s'était retourné brusquement pour voir qui le troublait ainsi, lui adressa aussitôt la parole d'un ton mécontent :

—Pour Dieu, messire de Nivelle, qu'y a-t-il donc, et que me voulez-vous?

— Ce que je veux, monseigneur !.. Je viens vous demander vengeance et protection.

— Comment ?

— Protection, s'il en est temps encore, pour réparer l'infâme attentat dont je viens d'être victime; vengeance, s'il est trop tard, pour en punir au moins les auteurs.

— Expliquez-vous.

— L'évêque de Baruth et le doyen de votre

cathédrale d'Arras, monseigneur, se sont concertés avec Philibert de Huysse, l'un des tenants du roi, pour me ravir ma femme pendant que je suis ici occupé à vous servir! Et, par le plus exécrable de tous les mensonges, par la plus impie de toutes les ruses, ils sont parvenus à l'attirer dans une église, ont massacré dans le sanctuaire mes fidèles serviteurs qui l'avaient accompagnée, et l'ont enlevée! Et peut-être même ont-ils... je n'ose le penser! Je viens d'en recevoir la nouvelle et les preuves... et les voilà!

Il agitait convulsivement et froissait entre ses mains la lettre par laquelle maître Gilbert lui racontait le triste événement qui s'était passé, et lui envoyait les aveux qu'il avait obtenus du curé de Nivelle.

Charles, surpris par cette nouvelle imprévue, resta un moment silencieux.

— Cela est bien fâcheux, messire de Nivelle; mais que puis-je y faire?

— Ce que vous pouvez y faire, monseigneur! repartit Jehan vivement; ne sommes-nous pas vos vassaux? Ne nous devez-vous pas aide et protection? Ceux qui ont commis ce crime

atroce ne sont-ils pas aussi vos sujets ? Si l'évêque de Baruth, si le doyen d'Arras ont enlevé Blanche de Nivelle, s'ils l'ont cachée dans quelqu'un de ces repaires d'iniquités qui leur appartiennent, n'est-ce pas vous seul qui pouvez les poursuivre, leur arracher leur victime et les punir ?

— Cela est difficile, messire de Nivelle, répondit Charles après un moment ; plus difficile que vous ne semblez le penser. Ceci est une affaire ecclésiastique, et ma puissance ne va pas jusque-là.

— Il me semble, monseigneur, reprit Jehan avec une violence concentrée, que s'il est, au contraire, au monde une puissance capable de remédier à de pareils excès, c'est la vôtre. Qui mettra l'ordre et la justice dans vos états, si ce n'est vous ? Pourquoi ai-je abandonné mon château, d'où, certes, pendant mon séjour, on ne serait pas venu enlever ma femme, sinon par vous et pour vous ? Et qui doit...

— Mais, parbleu, messire de Nivelle, si vous n'étiez pas tout à l'heure en votre château, certes je n'y étais pas davantage : ainsi je n'ai

pu empêcher ce qui s'y est passé. Maintenant ce qui est fait, est fait. Que demandez-vous?

— Je vous l'ai déjà dit, monseigneur. Je réclame votre appui pour réparer le mal, ou votre justice pour le punir. Je demande que le doyen d'Arras soit saisi, qu'on sache de lui, par tous les moyens possibles, où il a conduit Blanche de Nivelle; qu'au besoin tous les couvents soient visités...

— Mais c'est impossible, messire! visiter tous les couvents de Flandre, d'Artois et de Bourgogne! c'est une rêverie. Et puis nous n'avons pas le loisir maintenant de procéder régulièrement à l'enquête nécessaire pour vérifier les faits. Lorsque la guerre sera terminée...

— Je ne puis attendre, monseigneur! je vous dénonce les coupables, je vous dis où ils sont, je vous demande justice... si vous me la refusez, je saurai me la rendre moi-même.

— Comment, messire de Nivelle! que signifie tout cela? dit Charles d'un ton hautain.

— Cela signifie, répondit Jehan avec impétuosité, que puisque sur vos terres on a massacré mes vassaux et enlevé ma légitime épouse, puisque vous refusez d'user de votre auto-

rité pour me la faire ramener saine et sauve en ma demeure, alors, par le droit de naturelle défense que tout homme possède, alors moi et les miens nous la chercherons jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée; nous l'irons prendre à main armée partout où nous la trouverons, et autant nous rencontrerons sur notre passage de meurtriers et de ravisseurs nous les couperons en morceaux... fussent-ils dans le palais ducal de Dijon !

— Vive Dieu, messire de Nivelle ! qu'est-ce à dire ? Voulez-vous nous défier ?

— Je veux justice ! vous me la déniez ? je me la ferai à moi-même, coûte que coûte ! Le sang repandu retombera sur la tête des auteurs ! Et jamais Jehan de Nivelle n'a dormi sur une offense... Dès demain la vengeance aura commencé.

— C'est à savoir ! répliqua Charles avec emportement. — Vassal ! vous vous oubliez ! et je vous ferai repentir...

— Nous verrons ! dit Jehan avec hauteur. Je quitte le camp à l'instant même !

— Je vous le défends ! cria Charles.

— Venez m'en empêcher ! répondit Jehan

avec un sang-froid plein de menace. Les chevaliers de France savent déjà ce que vaut la pique ou l'arbalète des chiens de Nivelle: les chevaliers de Bourgogne pourront l'apprendre!

— Chien insolent! cria Charles d'une voix étouffée par la colère et levant la main sur lui, tandis que Jehan s'élançait hors de la salle. — Mes armes! mes armes! que j'aille châtier ces bandits!... que les compagnies de Bourgogne montent à cheval pour leur passer sur le ventre!

Cependant Jehan dans sa course rapide était déjà arrivé au milieu de ses fidèles archers.

— Aux armes! cria-t-il; aux armes!

A ce cri si bien connu, chacun des Turlupins courut à son rang. Dans cette troupe si fraternellement unie, si bien disciplinée par une pensée commune, par une même idée de dévouement réciproque, chaque mouvement s'exécutait avec une promptitude merveilleuse, parce que sans cesse réunis, ne se mêlant jamais aux autres corps de l'armée, ils avaient cet ensemble, cette vivacité qui naît d'une mutuelle confiance; parce que chacun songeait à soi sans cesser de songer aux autres. — En un instant

ils furent en rang, prêts pour l'attaque comme pour la défense.

— Enfants! cria Jehan d'une voix animée; enfants, nous allons partir!

Ce fut un murmure d'étonnement.

— Pendant que nous sommes ici, là-bas on égorge nos frères! Nivelle a été attaqué... ma femme a été enlevée... Plusieurs ont péri... Le frère Joseph, notre ami à tous, le frère Joseph a été massacré!

Un cri de fureur s'éleva de tout le bataillon.

— Marchons pour secourir ceux qui vivent encore, et pour venger ceux qui sont morts! reprit Jehan avec force.

— Marchons! répétèrent-ils tous comme un seul homme.

— Tiens! dit Loys en regardant le camp qui s'agitait, on dirait que les Bourguignons ne nous laisseront pas partir sans nous dire adieu.

— A leur aise! repartit Jehan. Enfants! souvenez-vous de ce que je vous ai dit dans la forêt. A chacun à leur tour! les valets du roi d'abord; viennent maintenant les valets du Bourguignon!

Un cri belliqueux lui répondit. Les Turlupins se formèrent en ordre de bataille. Les bagages et les faibles au milieu, tout autour un front hérissé de piques et de haches, l'artillerie aux angles du carré ; puis à la seconde ligne les archers avec leurs redoutables arbalètes.

Le comte de Charolais avait, dans son premier mouvement de colère auquel il ne savait pas résister, donné l'ordre aux hommes d'armes de monter à cheval. Le comte de Saint-Pol arriva bientôt auprès de lui pour en savoir la raison. Mais à peine l'eut-il apprise qu'il, s'efforça de calmer l'impétueux Charles, et parvint enfin à lui faire comprendre combien ce combat sans motif, cette guerre civile qui serait longue et sanglante contre des adversaires aussi aguerris, aussi redoutables que les chiens de Nivelle, serait dangereuse dans un camp composé de tant d'armées différentes et rivales. Charles s'arrêta en frémissant, et ne donna pas le signal.

L'armée des Turlupins s'était mise en marche, lentement, et conservant son attitude menaçante. Elle traversa ainsi tout le camp de Bourgogne, la pique haute et l'arbalète tendue,

tandis que les hommes d'armes en ligne, immobiles, à cheval et la lance sur le pied, semblaient lui former un cortége, une haie d'honneur.

Elle avait disparu à l'horizon depuis longtemps, lorsque l'envoyé de Louis XI parvint au camp des princes. Il chercha Jehan de Nivelle, et ne fut pas médiocrement surpris en apprenant que lui et toutes ses troupes avaient décampé et retournaient dans leur pays, non sans avoir manqué de livrer bataille aux Bourguignons en guise d'adieu. Il revint en toute hâte à Paris apprendre au roi cette nouvelle inattendue.

Louis XI l'écouta d'abord avec étonnement.

— Bien! dit-il, cela revient au même, et cela me coûte moins cher; c'est mon ami Charles qui en paie les frais. Je vais achever maintenant, moi, de les mettre bien ensemble.

Le lendemain on voyait affichées dans Paris de nouvelles lettres-patentes, par lesquelles le roi, prenant en considération les bons services de la très illustre et dévouée maison de Montmorency, et annonçant que diverses sollicitations lui avaient été adressées au nom de Jehan de Nivelle, déclarait que, vu la repentance et

les promesses dudit Jehan de Montmorency, comte de Nivelle, de quitter ses mauvaises voies et de revenir à ses devoirs de loyauté et fidélité, il remettait audit Jehan de Montmorency, comte de Nivelle, toutes offenses, violences, ou homicides quelconques que par le fait de guerre lui ou les siens pourraient avoir commises contre ses serviteurs et sujets; défendait qu'il en fût aucunement recherché, etc., etc., etc.

Et ces lettres furent lues et cornées à son de trompe à la porte du Palais, sur la place du Châtelet, et aux Halles;

Et les bons bourgeois qui savaient que le chien de Jehan de Nivelle était parti de la veille, se riaient entre eux, et faisaient force gorges chaudes de voir appeler si souvent celui qui tournait sans cesse les talons. Si bien qu'on en fit une ballade, qui remplaça dans la bouche du peuple celle des trois Etats de France qui commençait à vieillir, et l'on se gaussa fort dans les tavernes et sur les établis,

De ce chien de Jehan de Nivelle,
Qui s'enfuyt quand on l'appelle.

Mais lorsque ces lettres furent connues au camp des princes, on ne douta pas que le départ précipité de Jehan ne fût le résultat de quelque traité secret passé entre lui et Louis XI, traité qui se manifestait en public par ces lettres de réhabilitation et d'abolition délivrées par le roi.

Mais Jehan ignorait tout cela, et marchait nuit et jour vers la frontière de Flandre en même temps que Marguerite.

XVII.

—

Une Embuscade.

C'était une de ces belles nuits d'automne qui commencent à devenir fraîches, où le vent de septembre se fait vivement sentir. Le ciel était pur, la lune se levait à l'horizon; il pouvait être neuf à dix heures du soir, et la sentinelle qui se promenait sur le rempart élevé de Liedekerque, avait déposé un moment son arbalète contre un des créneaux pour réchauffer, en

les frappant contre ses flancs, ses mains qui commençaient à s'engourdir. Tout à coup il se redressa, courut à son arbalète, la saisit, et la main sur le cranequin, cria d'une voix sonore, qui vive !

Il venait d'apercevoir en effet une troupe assez considérable de cavaliers, qui s'avançait au pas sur la route. — Amis ! répondit l'homme d'armes qui marchait le premier.

— Halte-là ! répliqua la sentinelle, et prenant le cornet pendu à sa ceinture, il en tira un son prolongé. Les cavaliers s'étaient arrêtés. Alors il se fit un mouvement dans le château, une lucarne s'ouvrit à la tourelle du pont-levis, et un dialogue militaire s'établit entre le commandant du poste et le chef de la troupe armée qui s'était avancé jusqu'au bord du fossé. Enfin après toutes les formalités, le pont-levis se baissa, et les cavaliers entrèrent.

Ils étaient à peine dans la cour que Philibert s'était déjà précipité hors du vestibule pour offrir la main à la dame placée au milieu d'eux, et l'aider à descendre de sa haquenée.

— Mon Dieu ! dit-il d'une voix émue, qui l'eût pensé ! quoi, c'est vous, madame; vous ici !

— C'est moi, répondit Marguerite avec sang-froid ; vous ne m'attendiez pas ? Je vous dérange peut-être à cette heure avancée ? mais j'ai marché toute la soirée pour éviter de passer une nuit de plus en route.

— En vérité... en vérité, répétait Philibert, je suis tellement surpris... tellement charmé... que... je suis troublé, je suis surpris...

—Et charmé, sans doute, répéta Marguerite avec calme et en souriant ; je le vois bien. Pour diminuer cette surprise et ce trouble, je vous dirai bientôt la cause de ma visite... lorsque je me serai un peu reposée.

En parlant ainsi, elle releva les plis de son amazone, et acceptant la main de Philibert, elle monta dans la grande salle, et s'assit sur un fauteuil.

— J'arrive de Paris, dit-elle ; toujours au galop ! aussi je suis brisée de fatigue. Voyez comme j'étais pressée de vous voir !

— Je vous avoue, madame, répondit Philibert, je vous avoue que je ne comprends pas encore : je n'ose me flatter...

— Sommes-nous seuls ? interrompit Margue-

rite sans changer de ton et baissant seulement la voix.

— Entièrement seuls, madame : et...

— Je viens vous demander ce que vous avez fait depuis votre départ de Paris. Où en êtes-vous? Êtes-vous maître de Nivelle?

— Non, madame; une surprise que j'ai tentée il y a deux jours a échoué devant la vigilance de ces bandits. Je vais tenter une attaque régulière, et alors...

— Et votre sœur?

— Elle est rentrée en mon pouvoir, madame.

— Ah! bien, bien!... C'est plus que la prise du château, c'est une douleur plus grande pour lui. Où est-elle?

— Au couvent de Sainte-Ursule à Bovines, où elle fait pénitence. Je ne pense pas que son Jehan aille la chercher si loin.

— C'est bien! c'est une bonne nouvelle; je suis ravie de l'apprendre.

— Mais, madame, le messager qui devait vous la porter est en route; déjà même, il doit être arrivé à Paris; et je n'aurais pas cru que votre impatience fût telle que sans l'attendre...

— Oh! vous aviez raison. Ce n'est pas la

curiosité seule qui m'amène. Moi aussi, je vous apporte des nouvelles! Vous croyez avoir fait beaucoup peut-être, vous croyez que nous sommes au but? Eh bien, il n'en est rien; le résultat de tant d'efforts, de tant de soins, va nous être enlevé... et, au moment où je vous parle, cet infâme Jehan est peut être plus puissant, plus fêté que jamais; le fils déshérité de la Flamande est redevenu le baron de Montmorency; le chien de Nivelle prend place au Louvre comme chambellan de France; et l'hérétique excommunié voit son mariage approuvé par le roi très chrétien, légitimé par le pape, solennisé par l'église!

Philibert resta un moment interdit. — Comment! dit-il enfin d'une voix altérée.

— Je viens vous redire ce que j'ai entendu moi-même, et de la bouche même du roi. Le bandit a eu le talent d'être dangereux, de se faire craindre: dès ce moment Louis veut l'acheter. Pour l'avoir dans son parti, rien ne lui coûtera. Il est venu même au chevet de Montmorency pour arracher la révocation de l'acte que j'avais obtenu, il est venu éblouir de ses promesses, empoisonner de ses artifices, ce faible vieillard qui n'a su

que remercier le roi ! que le remercier de réhabiliter ainsi l'honneur de sa famille... et il a déshérité Guillaume !

— Jehan de Nivelle, chambellan du roi ! répéta Philibert atteré.

— Il ne l'est pas encore ! repartit Marguerite vivement ; et si vous suivez mes conseils, il ne le sera jamais ! D'ailleurs, nous n'avons plus rien à ménager ; tout se trouve sur notre dernier enjeu. La haine qui existe entre nous est trop forte pour pouvoir s'arrêter. Jehan de Montmorency, maître de la faveur du roi, n'aura pas oublié les affronts qu'a subis Jehan de Nivelle ; vous l'avez injurié, frappé, vous lui avez enlevé deux fois celle qu'il idolâtre, vous retenez encore sa fortune... Vous devez le renverser, ou bien il vous écrasera.

— Je comprends, dit Philibert d'une voix sourde.

— Continuez donc de frapper. Mettons-le aussi bas que possible... et surtout frappons-le au cœur.

— Que faut-il faire ? demanda vivement le chevalier.

— Tout ce que vous pourrez. Pressez la

guerre, enlevez-lui ses châteaux, pillez ses domaines, massacrez ses partisans ; guerre terrible, guerre à mort ! Ceci vous regarde. Le reste m'appartient, et j'ai mes projets. Vous devez renverser l'homme de parti, l'homme de guerre, le comte souverain ; moi je m'attaque à l'époux de Blanche de Liedekerque, je dois le blesser au cœur... et c'est ainsi qu'il tombera. Maintenant je suis trop avancée pour reculer. Je ne perdrai pas en un jour le fruit de tant d'années de peines, de soins, d'ennuis dissimulés, de feintes tendresses. Je n'aurais pas sacrifié inutilement les plus beaux jours de ma vie... Quand je devrais !...

Elle s'arrêta sur cette parole et sur ce geste de menace.

— Faites ! reprit Philibert. Quant à moi...

— Votre sœur est au couvent de Sainte-Ursule ? demanda Marguerite, qui semblait méditer profondément ; à Bovines ?

— Oui.

— Le couvent est situé au milieu de la ville, je crois ? Il n'y a plus à craindre la surprise qui a déjà déconcerté une fois tous nos plans ?

— Oh non, il faudrait saccager la ville

même, et elle est au duc de Bourgogne. Ensuite, comment saurait-il que Blanche se trouve dans ce couvent ? Il faudrait que je le lui apprisse moi-même.

— Quelle en est l'abbesse ?

— C'est une de mes parentes, fort éloignée, femme d'un caractère ferme, d'une dévotion profonde et sévère, telle enfin que j'en avais besoin... et j'ai pris avec elle des précautions qui m'ôtent toute inquiétude. Il n'y a pas de ruse qui puisse nous tromper. Blanche est morte à jamais pour le monde, excepté pour moi.

Marguerite resta un moment pensive.

— Je veux cependant la voir, dit-elle.

— Vous !

— Il faut que je lui parle, interrompit Marguerite ; cela est indispensable pour le succès de nos desseins.

— Mais... repartit Philibert avec quelque hésitation, vous voyez bien qu'elle ne peut plus nous nuire !

— Je le crois ! répliqua Marguerite avec expression ; surtout si, par le traité conclu entre

Jehan et le roi, son mariage se trouvait approuvé, si elle était relevée de ses vœux!

Philibert tressaillit; mais il resta un moment muet.

— C'est ma sœur! reprit-il d'une voix altérée.

— Aussi doit-elle nous servir... et je suis sûre qu'elle y consentira si je lui parle. — Qu'y a-t-il à faire pour que l'abbesse m'y autorise?... Il faut que vous me le disiez, Philibert!

— Eh bien, dit le chevalier, qui ne semblait cependant céder qu'à regret à l'ascendant que Marguerite exerçait sur lui; il suffit que vous disiez à l'abbesse mon nom, celui de Blanche, ces deux mots : *misericordia Domini*, en lui montrant cette bague, et elle vous conduira vers elle.

— Bien! je m'en souviendrai.

A ce moment le son du cor se fit entendre de nouveau.

— Ah! dit Philibert, voilà sans doute un de mes lieutenants qui rentre. Permettez-vous, madame, que j'aille le recevoir?

— Certainement. D'ailleurs j'ai besoin de repos.

— Je vais, madame, vous faire conduire à l'appartement qu'occupait autrefois ma sœur. Il est encore sans doute en état de vous recevoir. Je vais envoyer des femmes pour vous servir. Et pourrai-je vous revoir ce soir ?

— Je ne pense pas... J'ai besoin de repos. Adieu, jusqu'à demain.

Elle lui tendit la main que Philibert pressa contre ses lèvres, et ils se séparèrent. Philibert descendit à la salle d'armes. Il y trouva ses officiers réunis, et avec eux une sorte de paysan dont la physionomie empreinte à la fois d'astuce, d'audace et de pénétration, contrastait avec l'extérieur grossier.

— Qu'y a-t-il, Bertrand ? demanda Philibert à l'écuyer qui avait commandé l'expédition.

— Ainsi que vous me l'aviez ordonné, monseigneur, j'ai, pendant la course, dirigé une reconnaissance du côté du château de Fosseux pour voir dans quel état se trouvaient ses appartenances, et juger si un coup de main y serait plus facile qu'à Nivelle. La place m'a paru en effet moins forte et moins bien surveillée surtout, car nous avons pu l'approcher et séjourner ensuite assez près sans être aperçus ni in-

quiétés. De plus, je crois avoir pratiqué des intelligences dans la place de manière à ce qu'elle vous soit livrée sans coup férir.

— Vraiment! s'écria Philibert; et comment?

— Voici l'homme, dit Bertrand en montrant le paysan.

— C'est vous, lui dit Philibert, qui devez livrer le château ?

— Ce n'est pas moi, quoi qu'en dise cet excellent homme d'armes, répondit le paysan avec un sourire ironique; ce n'est pas moi, puisque j'en suis dehors maintenant. Mais ce sera mon frère qui a la garde de la poterne du sud.

— Ah! ah! cela est différent. Comment votre frère livrerait-il cette poterne?

— Parbleu, cela est simple; en l'ouvrant sur le signal que je lui ferai du dehors.

— Très bien; et à quelles conditions?

— Oh! peu de chose. Messire Loys, que Dieu confonde, a séduit la fiancée de mon frère, et de plus a roué de coups celui qui vous parle, qui avait trouvé cette galanterie tout à fait déplacée. Je me suis promis de lui rendre à la première occasion la monnaie de sa pièce,

et je lui tiens parole. Je demande donc cent écus pour mon frère et pour moi, le jour même de votre entrée au château; plus, pour moi personnellement, une armure et la permission de m'enrôler dans votre compagnie pour rendre au sire Loys à la première rencontre les coups qu'il m'a libéralement prêtés.

— Peste! dit Philibert; passe pour la seconde condition; mais la première est un peu forte, mon garçon! cent écus!

— C'est à prendre ou à laisser, dit le paysan avec sang-froid.

— Et si nous disions simplement à ton frère que, s'il n'ouvre pas, tu seras pendu?

— Tiens! pas si bête que d'ouvrir! Il s'en verrait tout autant en perspective. — Au reste, si vous ne voulez pas acheter Fosseux cent écus, ce qui serait cependant un bon marché, vous êtes libre. Mais vous ne me refuserez pas comme soldat, je pense; car nous n'avons pas le bras mauvais, et nous savons jouer un tantinet des couteaux.

— Nous verrons cela, dit Philibert. — Mes maîtres, continua-t-il en se tournant vers ses

officiers, nous monterons à cheval demain, au lever du soleil.

Le lendemain, au point du jour, toute la compagnie de Philibert se disposait au départ. Il ne restait à Liedekerque que la garnison indispensable au château. Le chevalier lui-même, armé de toutes pièces, se rendit auprès de Marguerite pour lui annoncer cette subite résolution, et l'espoir qu'il avait d'enlever à Jehan la moitié de ses possessions.

— Quelque chagrin que j'éprouve à vous quitter, madame, ajouta-t-il, lorsque je n'ai pu vous voir qu'un instant, et que j'avais l'espérance de vous posséder quelque temps dans mon château, je dois cependant...

— Ce n'est pas vous qui me quittez, interrompit Marguerite en souriant; c'est moi qui vous abandonne; car je m'en vais.

— Comment!

— Oui, j'avais déjà pris la résolution de partir ce matin. Vous allez de votre côté, moi du mien, nous n'avons rien à nous reprocher... ou plutôt nous devons nous féliciter mutuellement; car vous m'apprenez une bonne nou-

velle, et je compte vous en faire savoir avant peu de meilleures encore peut-être.

Elle descendit dans la cour où son escorte était prête, et sa haquenée toute sellée. Les hommes d'armes étaient déjà en bataille, la lance sur la cuisse. Philibert se mit à leur tête; puis Marguerite lui dit adieu et prit la route du couvent de Sainte-Ursule.

Philibert, après avoir confié la garde du château et le commandement de la garnison à son premier lieutenant, se dirigea sur Fosseux. Bertrand et sa compagnie, déjà instruits de la route, formaient l'avant-garde. Arrivé à mi-chemin, le chevalier fit reposer ses troupes, et après le repas, on tint conseil. Le paysan, dont la trahison devait livrer le château, donna les renseignements les plus exacts et les plus précis sur la disposition des abords, la nature des fortifications, la force de la garnison. Il fut évident qu'un coup de main était impossible et devait échouer; mais qu'une fois l'ennemi dans la place, la garnison ne pouvait tenter aucune résistance. Or, pour que les hommes d'armes pussent approcher du château sans être vus, et s'introduire par la poterne

sans que l'alarme fût donnée, il fallait attendre la nuit, qui cacherait leur marche et favoriserait la trahison.

Ce plan fut adopté, et les dispositions prises en conséquence ; la nuit tombait, lorsque les hommes d'armes sortirent des taillis clair-semés, entremêlés de terres en culture, qui couvraient la plaine, et s'engagèrent dans la route sinueuse qui conduisait à Fosseux. Le chemin, tantôt large, tantôt plus uni, suivant les accidents du terrain, serpentait entre des collines arides et rocailleuses, surmontés çà et là de bouquets touffus d'arbres croissant au milieu des pierres, et qui semblaient comme autant de sentinelles et de corps avancés annonçant la forêt derrière les hauteurs.

A chaque instant la route tournait brusquement soit autour d'un monceau de pierres, soit autour d'un rocher saillant, qui paraissaient de loin masquer le défilé, puis s'ouvrir à l'approche des voyageurs pour les laisser passer, puis se refermer ensuite et leur cacher la trace du chemin s'ils regardaient derrière eux. Alors la route montait en se rétrécissant sur le flanc de la colline opposée, redescendait ensuite

rapidement, et s'élargissait dans le fond pour remonter aussitôt. L'aspect triste et sauvage de ces lieux déserts, accru encore par l'obscurité du soir ; le silence profond interrompu seulement par le retentissement du pas des chevaux et le cliquetis des armes, avait quelque chose de menaçant. — Philibert s'adressa au majordome Bertrand qui tenait la tête de la colonne.

— Nous sommes bien sur la route, Bertrand?

— Oui, monseigneur ; j'ai suivi ce chemin en allant et en revenant.

— Bien!... le pays est désert.

— Seulement dans cet endroit : un quart de lieue au plus. La plaine est riche. Ceci est tout disposé pour faire un repaire de bandits... heureusement que le sire de Nivelle les a tous emmenés à Paris, et que nous n'avons pas d'embuscades à craindre.

— Sans doute ! — Serrez les rangs ! cria Philibert, voyant que la troupe s'éparpillait en gravissant une rude montée et s'approchant d'un des tournants de la route; puis il redescendit au galop sur le flanc de la colonne. En ce moment un garot siflla et vint frapper le casque du chevalier ; il glissa sur l'acier finement trempé

de l'armet, rasa le cimier et emporta le panache ondoyant qui s'y balançait. Philibert, étourdi, plia sous la force du coup. Et presqu'en même temps, une nuée de flèches s'abattit en sifflant sur le front de la colonne, et un cri général de surprise et de terreur s'éleva parmi les hommes d'armes frappés à l'improviste, comme par une main invisible; car aucun cri, aucun bruit ne s'était élevé, ne s'était fait entendre sur ces colonnes silencieuses et sombres. Aucun mouvement n'avait trahi la présence de l'ennemi; et l'ombre croissante du soir, effaçant les objets, semblait en multiplier la puissance et le nombre, en les cachant sous un voile transparent et impénétrable.

— Vive Dieu! cria Philibert; nous sommes attaqués!... Une embuscade! Ah traitre! Et il lança un revers terrible de sa lame au paysan qui leur servait de guide et qui se trouvait entre deux hommes d'armes au centre de la colonne. Mais dès le premier sifflement des flèches, l'agile Turlupin avait glissé sous le ventre de son cheval, et l'estoc de Philibert ne frappa que l'arçon d'acier de la selle. En même temps une seconde volée de flèches, partant de droite et

de gauche, vint se croiser sur les cavaliers; hommes et chevaux roulèrent sur le gravier.

— En avant! au galop, lance en arrêt, cria Philibert; forcez le défilé!

Mais il fallait gravir une côte escarpée, et l'élan des chevaux se ralentit lorsqu'on parvint au sommet. Alors on découvrit entre deux rochers une redoutable barricade de pierres entassées barrant la route; et derrière cette barricade, un corps nombreux d'archers et de fantassins armés d epiques, qui, d'abord agenouillés, se levèrent en poussant un hurlement sauvage.

— Tirez à portée! cria la voix sonore de Jehan de Nivelle; le maudit est à nous!

Alors le même cri se répéta à droite, à gauche; les archers, embusqués derrière les rochers, derrière les taillis, se montrèrent à découvert, et une grêle incessante de traits et de pierres frappa sans relâche sur les hommes d'armes rompus et en désordre.

— En avant! répétait encore Philibert essayant de les entraîner à l'attaque de la barricade; mais en vain; la tête de la colonne put seule le suivre dans cette audacieuse tentative, et les chevaux, glissant sur les pierres roulantes,

éventrés par les piques, s'abattirent avec leurs cavaliers sans avoir pu seulement la franchir. Seul, grace à la force de son robuste destrier, le majordome était parvenu sur la crête, et, bien que percé de deux traits fixés dans son armure, avait enfoncé la première ligne des piquiers de Nivelle.

— Tiens, c'est l'ami Bertrand! cria un jeune homme vêtu d'un élégant justaucorps armorié, et qui, l'épée au poing, commandait à cet endroit; frappez dessus! la bête est dure.

En même temps un des Turlupins tranchait d'un coup de hache les jarrets du cheval; Bertrand voulut quitter les étriers et sauter de côté; mais le page Robert s'était déjà élancé sur lui, et, saisissant d'une main le cimier, avait plongé de l'autre l'épée sous la visière. Bertrand tomba, et son armure retentit avec fracas en roulant au bas de la barricade.

Dès ce moment, tout espoir de la forcer était perdu. Philibert le sentit. — Serrez les rangs! cria-t-il à ses hommes d'armes rompus et en désordre. En retraite! au pas, et en retraite!

Mais la confusion était déjà trop grande

pour que ce mouvement pût s'exécuter sans danger sur un terrain aussi désavantageux, et devant un ennemi aussi supérieur en nombre et aussi aguerri que les soldats de Nivelle. Au moment où les hommes d'armes, reformant péniblement leurs rangs sous la grêle de traits qui pleuvait sur eux de tous côtés, commençaient leur mouvement rétrograde, une colonne serrée de fantassins, occupant toute la largeur du chemin et présentant une ligne formidable de longues piques acérées, franchit la barricade et tomba comme une avalanche sur les rangs désunis des hommes d'armes incapables de résister à ce choc. Poussés sur cette pente rapide où leurs chevaux effrayés glissaient et perdaient pied, ils furent refoulés jusque dans le fond, où ils arrivèrent pêle-mêle et sans cesse poursuivis par leurs redoutables adversaires.

— Tue ! tue ! criaient-ils ; point de quartier ! c'est le reste des fuyards de Montlhéry. Tue ! tue !

— Tenez ferme un moment ! criait Philibert effrayé de cette déroute ; tenez ferme, morbleu !

— Tue ! tue ! répétaient les Turlupins chas-

sant devant eux cette masse confuse, incapable de s'arrêter et de résister. Pas de quartier!

—Allons, dit Philibert, tout est dit! Laissons-là cette canaille! Au moins, ils ne nous feront pas la poursuite bien loin. Au galop! au galop! en retraite, au galop!

Et donnant l'exemple, tournant le dos aux fantassins de Jehan, il piqua des deux, reprenant de toute la rapidité de son coursier la route qu'il avait suivie. Tous ses soldats imitèrent ce facile exemple, et s'élancèrent sur les traces de leur chef, pêle-mêle avec leurs officiers, confondus dans une fuite honteuse, poursuivis des huées, des cris de victoire et des traits que les archers, courant avec une merveilleuse agilité sur le penchant rocailleux des collines de chaque côté de la route, leur lançaient encore de loin.

— Cordieu! murmurait Philibert, grinçant les dents de rage en entendant leurs insultes; fuir encore ainsi devant ces bandits! Il y a une fatalité!...

Il prononçait encore ce mot, lorsqu'en levant les yeux, il resta muet de terreur. Il y avait là en effet une fatalité. La route tournait à cet en-

droit, recommençait à monter... et il trouvait encore devant lui, sur le sommet, une barricade de pieux aigus, de pierres entassées; et derrière cette barricade, le ſer des piques étincelant dans l'ombre.

— A mort, à mort le maudit! cria une voix forte derrière la barricade; un hurlement immense y répondit.

A ce cri, un inexprimable effroi s'empara des hommes d'armes, stupéfaits de voir devant eux en ce moment cet obstacle qui leur coupait toute retraite, et qui s'était élevé derrière eux pendant le premier combat; cet obstacle aussi insurmontable que celui devant lequel ils venaient d'échouer. Plus d'espoir de salut, plus de fuite ouverte; et ne sachant de quel côté chercher une issue, ils s'arrêtèrent, tournant confusément sur eux-mêmes, les premiers voulant retourner, les autres, lancés dans leur course rapide, et poursuivis par les archers de Nivelle, voulant encore aller en avant. En un instant ce fut un inexprimable désordre.

— Voilà le temps de vengeance! cria Jehan. Ils sont à nous!... A mort, à mort Philibert!

Et sa redoutable colonne, qui, serrée et

occupant toute la largeur de ce ravin étroit, avait suivi les fuyards, vint fondre sur eux de toute la pesanteur de sa masse et de toute la rapidité de sa course.

Il n'y avait même plus de résistance possible; c'était une boucherie ; les chevaux se cabraient et s'abattaient les uns sur les autres, écrasant leurs cavaliers. Quelques hommes d'armes avaient mis pied à terre et voulaient se défendre. Mais sans ordre, sans ensemble, sans espoir, contre cette masse compacte, nombreuse, disciplinée, ils furent repoussés, taillés en pièces, foulés aux pieds. La terrible colonne avançait comme un flot irrésistible, hachant, broyant, balayant tout devant elle, écrasant ceux qui résistaient et ceux qui voulaient fuir, contre les piques, les pieux et les rochers de la barricade.

— Ma foi ! sauve qui peut ! cria Philibert. A moi, compagnons ! Et tentant un dernier effort avec cinq ou six hommes d'élite, il poussa de toutes ses forces son vigoureux destrier, et se tira de la mêlée ; puis le lançant sur la barricade, il voulut enfoncer par cet élan le bataillon qui occupait la hauteur ; mais son

cheval déjà blessé ne pouvait suffire à une semblable tâche; percé de toutes parts par les piques de ses trop nombreux adversaires, il tomba et Philibert tomba avec lui; le chevalier seul put se relever, et se serra dos à dos avec les chevaliers qui l'avaient suivi. Grace à son armure de fine trempe qui le mettait à l'abri des blessures, grace au formidable tranchant de son estoc, il tenta de se frayer à pied un chemin au travers des ennemis qu'il abattait autour de lui.

— Mort de ma vie! le laisserez-vous échapper? cria Gaultier qui commandait à cette barricade. — Quoi! nous l'aurons abattu trois fois, au champ du Sabbat, à Montlhéry et puis ici... et il se sauvera pour recommencer! Non! jour de Dieu! non!

Et ramenant à l'attaque ses soldats un moment indécis, il entoura de nouveau le chevalier. Philibert, environné, frappé de toutes parts, sentit peu à peu ses forces s'épuiser; la sueur et le sang ruisselait sous son armure; sa cote d'armes était en lambeaux, son écu avait volé en mille éclats, et cependant il résistait encore sans reculer, sans chanceler. Mais son petit

bataillon diminuait à chaque instant... Ils n'étaient plus que trois !

—Victoire ! victoire ! cria Jehan, sortant de la mêlée où périssait le dernier homme d'armes, et s'élevant sur la barricade. — Dieu est juste ! et justice est faite. Où est le maudit ? Prenez-le ! que je l'aie en mon pouvoir encore en vie !

Un éclair de rage sembla ranimer la vigueur épuisée du bras de Philibert ; il réunit tout ce qui lui restait de forces, et s'élança derrière le jeune comte, l'estoc levé :

— Le voilà ! murmura-t-il, tiens, reçois ses adieux !

Mais plus prompt encore, Gaultier s'était jeté entre eux deux... et ce fut lui qui reçut le coup. Le glaive lui fracassa le crâne à peine défendu par une mince lame de fer, et il tomba ; ses compagnons se ruèrent sur Philibert qui chancelait, entraîné par ce dernier effort. Un coup de hache brisa la visière et lui fracassa le visage, et il fut renversé ; ses deux derniers compagnons tombèrent aussitôt expirants sur son corps.

Ils étaient les derniers. Tous ceux qui étaient entrés dans ce fatal défilé avaient péri de même avant lui. — Aucun n'avait été épargné.

Mais la victoire était sanglante, et les derniers débris des hommes d'armes avaient surtout fait payer cher leur défaite. La route et la barricade étaient couvertes de cadavres entassés, amis, ennemis, que la nuit couvrait déjà de son obscurité comme d'un même linceuil.

Il régnait partout un silence morne d'épuisement et de fatigue qui avait succédé au fracas et au tumulte du combat. L'armée des Turlupins, disséminée en groupes épars, reprenait lentement ses rangs, après avoir ramassé les armes jetées sur le champ de bataille, impitoyablement achevé ceux des hommes d'armes blessés qui donnèrent quelque signe de vie, et surtout dépouillé les morts. Jehan parcourait des yeux ces corps défigurés, demi-nus, à demi couverts des pièces de leur armure, et qui s'effaçaient de plus en plus dans la nuit.

— Il est tombé! murmura-t-il; il est mort... et son secret peut-être mort avec lui!... Si j'avais pu le saisir! Où est-il, au milieu de ces cadavres?

C'est en vain qu'il ordonna cette pénible recherche que l'ombre rendait inutile. Et deux heures après l'armée des Turlupins se remet-

tait en marche. Elle gagna les bois et ne s'arrêta qu'au milieu de la nuit, dans une clairière au milieu d'une forêt épaisse. Là, elle se réunit en cercle, puis rompit les rangs, et se forma en assemblée. Jehan la présidait. Il fit l'appel des officiers qui devaient répondre pour toute leur escouade et indiquer le nombre et le nom des morts ou des blessés. — Lorsqu'il appela le frère Gaultier, un silence funèbre lui répondit.

— Frères, dit Jehan d'une voix altérée, j'ai perdu un ami... Nous avons tous perdu un frère, et la cause de la liberté un de ses plus hardis défenseurs. — Et il continua l'appel. Cette fois le destin semblait avoir choisi les victimes; c'étaient les noms connus de lui, c'était la voix de ses amis qui restait muette. Son cœur se serra, et lorsque cette triste enquête fut terminée, il resta quelque temps silencieux et pensif.

— Frères, dit-il enfin, nous allons prendre quelques instants de repos; demain nous recevrons sans doute des nouvelles de nos compagnons qui assiégent en ce moment le château de Liedekerque. J'espère que le succès aura

couronné leur entreprise. Pour nous, vous le savez, nous devons attendre ici nos alliés du Chaperon-Blanc et de la Verte-Tente, ainsi que nous le leur avons promis. Nous réunirons toutes nos forces, et au moins nous pourrons déjà leur annoncer une victoire.

Les Turlupins se préparèrent à camper et à passer la nuit en cet endroit. Des feux furent allumés, et les différentes escouades se groupèrent à l'entour. Jehan parcourut le camp pour s'assurer que toutes les mesures convenables avaient été prises. Au moment où il terminait cette inspection, plusieurs coups de sifflet le rappelèrent au quartier général. Il y trouva deux messagers.

—Frère élu, lui dit l'un d'eux, nous sommes envoyés vers toi par Loys de Montmorency. Il n'a pu surprendre le château comme il l'espérait, et malgré le feu de toute l'artillerie, le premier assaut qu'il a donné a complétement échoué. Il n'a pas assez de forces pour emporter ainsi la place, et si tu es vainqueur, il te demande des renforts; sinon il lèvera le siége.

— Je vais lui envoyer des renforts, dit Je-

han. Philibert le maudit a été défait et tué ce soir.

— Dieu soit loué ! dit le messager ; c'est besogne à moitié faite alors, et le château suivra bientôt le même sort. — Le frère Loys vous envoie encore quelque chose. Nous avons arrêté sur la route de Liedekerque un page aux armes de Montmorency, qui avait été chargé par madame Marguerite de remettre cette bague dans les mains de Philibert le maudit. Ce page s'appelle Roger de Clercy. Le frère l'a vainement menacé pour lui en faire dire davantage. Il a juré ses grands dieux qu'il ignorait ce que cela signifiait ; qu'il pensait bien que c'était comme un gage de reconnaissance, comme un indice de quelque chose entre madame Marguerite et messire Philibert, mais qu'il n'en savait rien. Le frère Loys vous envoie toujours la bague, pensant que peut-être vous seriez plus habile que lui et que vous devineriez. Il a gardé le page pour que vous l'interrogiez vous-même au besoin, au lieu de l'envoyer avec nous, parce qu'il sait qu'il est adroit et subtil, et qu'il a craint qu'il ne s'échappât de nos mains ; mais nous aurions bien su le garder ! Enfin, il n'a pas voulu.

Jehan avait pris la bague et la regardait avec attention ; il ne pouvait trouver le sens de ce message.

— Cependant, murmura-t-il, jamais cette bague n'a été mise au doigt de Marguerite ! et il la faisait successivement passer à tous les siens sans pouvoir l'y fixer ; — sa main délicate n'a jamais porté de semblable anneau. Cette bague appartenait à Philibert... et elle la lui renvoie !... Que voulait-elle lui annoncer par ce message ?...—D'où venait le page ? demanda-t-il ; arrivait-il de Paris ?

— Oh, non ! il venait de Bovines.

— De Bovines ! madame Marguerite était donc à Bovines ?

— Probablement.

— Elle était à Bovines !... Seule ! C'est encore plus étrange. — A Bovines ! sur les terres de Bourgogne, près de Dinand qui se révolte, qui prend les armes... Une femme seule braver tant de dangers et de fatigues! Quelque grand intérêt doit l'y avoir amenée... Mais lequel? Que peut annoncer cette bague ?

Il resta encore quelque temps immobile à la considérer. Puis, relevant la tête : — C'est

bien! dit-il au messager; je vais envoyer au frère Loys les secours qu'il demande. —Frères, dit-il aux officiers qui l'entouraient, il suffit qu'un petit nombre d'entre vous reste avec moi pour conférer avec nos alliés du Chaperon Blanc et de la Verte Tente, avec les bourgeois de Dinand et de Liège. Demain au lever du soleil, ceux qui voudront partir pour Liedekerque se mettront en marche, avec leurs escouades. Donnez cet avis aux frères pour qu'ils se préparent à cette nouvelle expédition.

Tous se dispersèrent aussitôt pour obéir à cet ordre.

— Robert! dit Jehan à son page, tu vas partir. Tu verras Roger, et tu tâcheras de le faire parler. Si tu apprends quelque chose, viens me le redire sur le champ.

— Je pars de suite, messire! répondit Robert; et il courut seller son cheval.

Jehan jeta encore un coup d'œil sur cette bague comme si elle eût dû lui révéler ce mystère: puis il la serra dans son escarcelle. C'était pour lui une énigme indéchiffrable, dont, à ce moment même, le mot était prononcé ailleurs.

XVIII.

Les Chaperons blancs.

Une nuit profonde régnait sur le champ de bataille abandonné par les Turlupins, lorsqu'à l'extrémité de ce théâtre de mort, d'immobilité et de silence, quelque mouvement vint révéler encore la présence de la vie. Un des corps à demi dépouillés, jeté sur un monceau de cadavres, s'agita et poussa quelques gémissements étouffés. Sa main se portait languissamment sur

son visage, comme si elle eût cherché à le débarrasser de la visière à demi brisée qui l'écrasait encore. Il se souleva et retomba; il se souleva une seconde fois, et parvint à se dresser sur son séant en s'appuyant sur son coude ; mais sa tête blessée, accablée par le poids de l'armure qu'elle portait encore, penchait sur sa poitrine sans pouvoir se relever.

— Oh !.. mon Dieu !.. oh !.. murmurait-il, je souffre ! je n'entends ni ne vois... suis-je seul ?

Il essayait de se lever, mais les forces lui manquaient. Il parvint cependant à se mettre sur ses genoux et à se traîner hors de cet amas de morts. Il retomba, épuisé, sur le bord de la route.

— Ils sont donc tous partis ! Si je pouvais m'échapper !.... Oh !.... je vais donc mourir là... oh !.. Il me semble cependant que j'entends...

En effet, l'écho de la route répétait les pas multipliés d'une troupe nombreuse; et ce bruit, qui accompagne la marche d'une multitude même silencieuse, troublait l'air paisible de la nuit.

— Halte ! dit d'un ton à la fois effrayé et surpris une voix qui résonna tout à coup auprès de la première barricade ; halte ! il y a des cadavres sur le chemin !

— Des cadavres ! répondirent plusieurs autres voix. Et bientôt un murmure sourd et confus d'exclamations pleines d'étonnement se fit entendre au loin. D'autres pas approchaient de plus en plus, et annonçaient l'arrivée d'une seconde troupe. Bientôt une voix énergique dit d'un ton de commandement :

— En avant, avec précaution ! archers, aux collines !

La barricade fut franchie, et une colonne profonde d'hommes armés s'avança lentement sur la chaussée jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux ; une sorte d'avant-garde, formée par les archers qui, l'arbalète tendue, cheminaient sur le versant des collines, éclairait la marche de cette armée.

— Peste ! dit l'officier qui marchait le premier, il y en a long ! la bataille a été rude et fièrement disputée... et puis les vainqueurs ont joliment fait leur main ; voilà des corps artiste-

ment, dépouillés, où ils n'ont laissé, pardieu, que ce qui ne valait pas la peine qu'on se baissât pour le prendre.

Le bruit de cette marche et de ces paroles confuses, bien qu'échangées à voix basse comme si ce corps d'armée eût craint d'être vu ou entendu, parvint bientôt aux oreilles de Philibert.

— Oh ! les voilà qui reviennent ! murmura-t-il en essayant de se lever. Je les entends... je suis perdu !.. si je pouvais fuir !.. où me cacher ? J'ai un nuage sur les yeux...

— Eh mais ! dit le chef des archers, en voilà un qui remue et qui se lève là-bas. Parbleu, il nous dira ce que c'est !

Il s'avança vers Philibert et le saisit.

— Halte-là, mon capitaine ! dit-il; il est trop tard pour vous sauver comme cela !

— Oh ! je suis perdu ! murmura le chevalier. Quartier ! quartier ! dit-il avec peine ; je suis blessé !.. prenez-moi à rançon !

— Bah ! tu as donc de quoi payer quelque chose, dans le costume où tu es ?

— Quartier ! répéta Philibert avec effort ; je suis seigneur suzerain ; je vous donnerai ce que vous voudrez.

— Bah ! comment t'apelles-tu, donc ?

— Qu'importe !... donnez-moi la vie.

— Halte ! cria le chef de la colonne dont la première ligne arrivait en ce moment à la seconde barricade. Quel est celui-là ?

— Il se dit seigneur suzerain, et ne veut pas se nommer.

— Qu'on l'achève !

—Quartier ! répéta Philibert avec angoisse ; je suis Philibert de Huysse ! je puis...

— Philibert de Huysse ! le maudit ! Raison de plus ! — Qu'on le pende pour servir d'exemple aux autres.

— Un moment ! un moment ! dit le chevalier rassemblant tout ce qu'il avait de forces ; où est le chef? où est Jehan de Nivelle? — Je veux parler à Jehan de Nivelle.

— Ah ! reprit le chef avec étonnement ; tu veux parler à Jehan de Nivelle ! et qu'as-tu à lui dire ?

— Je ne veux le dire qu'à lui... Il me donnera la vie, s'il le sait.

— Ah ! ah !... Et bien, dis-le-lui.

— Où est-il ?

— Regarde-le, parbleu !

— Mais je n'y vois pas... ce casque me gêne.

— Otez-lui son casque. — Le vois-tu maintenant?

— Oh! mes yeux... mes yeux!... je n'y vois plus!... où est-il? qu'il parle! je reconnaîtrai bien le son de sa voix.

— Eh bien, c'est moi! — C'est moi! — C'est moi! — Cherche bien, noble seigneur! cherche!...

Et les officiers, qui formaient cercle autour de lui, se mirent à rire du malheureux blessé qui, pouvant à peine se tenir, et soulevant avec peine sa tête meurtrie, fléchissait et trébuchait comme un homme ivre.

— Blanstroëm! dit à voix basse celui qui se tenait auprès du chef; il faut éclaircir cela.

— Laisse faire! répondit du même ton le bâtard de Blanstroëm, capitaine des Chaperons blancs.

Philibert, chancelant, épuisé, s'était arrêté. — Jehan, dit-il avec désespoir, m'entends-tu?... je veux te parler de Blanche, de ma sœur Blanche, entends-tu?...

— Oui, oui, il entend! répondirent les Chaperons Blancs avec une ironie cruelle. — Parle!

parle! cria une voix. — Assez, assez! qu'on l'achève! interrompit une autre.

Au milieu de ce tumulte, Philibert sentait sa tête tourner et ses forces défaillir; ce dernier cri le ranima. — Non, non! dit-il d'une voix rauque. Laissez-moi parler! Si Jehan le sait, il me donnera la vie... Ma sœur Blanche... au couvent de Sainte-Ursule... oh!... Jehan! tu me donneras la vie?

— Sans doute! répondit Blanstroëm. — Ensuite?

— Eh bien, il faut dire à l'abbesse... *Misericordia Domini*... et puis la bague que... ô mon Dieu! je l'ai donnée à Marguerite de Montmorency!... mais... je la lui ferai rendre... c'est un gage indispensable... je ne puis... je... ô mon Dieu!...

Il chancelait, prêt à tomber, et sa voix s'éteignait de plus en plus.

— Ensuite? répéta froidement le bâtard.

— Voilà tout... je... ô mon Dieu!... un peu d'eau, pour l'amour de votre ame!... ô mon Dieu!

— Voilà tout? — et il fit un signe. — Qu'on le pende!

— Quoi! quoi! répéta Philibert; tu m'avais promis...

— Et bien, Jehan te donnera la vie, s'il peut... après que je t'aurai pendu. Tu es un scélérat qui a mérité cent fois la corde.—Vite, qu'on nous en débarrasse, et marchons.

Un tronc de chêne, dépouillé, à demi mort, étendait ses branches rompues au bord de la route. L'on passa un lambeau de cotte d'armes autour du cou de Philibert, qui poussait encore des mugissements étouffés, — puis on l'y suspendit par ce lien. Il s'agita encore dans une dernière convulsion... puis l'armée des Chaperons blancs continua sa route, en donnant en passant quelques coups de pique au cadavre suspendu.

Lorsque les Chaperons blancs furent arrivés sur la lisière du bois, ils s'arrêtèrent et se disposèrent à y passer la nuit.

— Nous pouvons être demain au lieu du rendez-vous général, si nous voulons, dit Blanstroëm à Van Speck, la capitaine de la Verte Tente, qui faisait la ronde du camp avec lui.— Ce sera bien assez tôt. — Dis donc, Arnold, continua-t-il tout à coup en s'arrêtant et en

croisant les bras, que penses-tu de Jehan de Nivelle?

— Je pense que c'est un faux frère, repartit Arnold froidement; c'est un ambitieux qui a voulu se servir de nous pour se faire craindre.

— Je le pense aussi, reprit Blanstroëm. Nous aurons une assemblée préparatoire demain matin à ce sujet. Je suis fâché que Barre et les Liégeois, que les bourgeois de Dinand n'y assistent pas. Nous pourrions ainsi les prévenir...

— Qu'importe! répondit Arnold Van Speck. Il en sera ce qu'il en sera.

— Soit!... à demain, Arnold.

— A demain.

Le lendemain matin, en effet, sur l'ordre des chefs, l'armée des Chaperons blancs se forma en assemblée. Et Blanstroëm prenant la parole y accusa Jehan de trahison.

— Il est évident, continua-t-il, que dans toutes ses entreprises, il n'a été guidé que par un coupable égoïsme, qu'il n'a jamais cherché que l'élévation de sa propre fortune.

C'est par le bras des frères qu'il a reconquis ses châteaux; c'est au prix de leur vie, gaspillée sans motif, qu'il a su acheter la faveur de ce

brigand couronné qu'on appelle Charles de Bourgogne. N'est-il pas aujourd'hui son chambellan, son conseiller? Et même n'a-t-il pas encore d'autres intrigues toutes prêtes avec nos ennemis? Que signifient ces paroles, ces signes de reconnaissance avec lesquels Philibert de Huysse voulait racheter sa vie? Il ne voulait les dire qu'à Jehan de Nivelle, parce qu'il était bien sûr de trouver en lui un complice : un complice qui saurait reconnaître la bague que tient la haute et puissante dame de Montmorency, dont la ruse féminine ourdit sans doute toutes ces trames odieuses.

C'est pour cela que moi, capitaine du Chaperon, j'accuse Jehan de Nivelle d'être un faux frère, et que je propose de le retrancher de l'association comme un membre gangréné.

— C'est pour cela que moi, capitaine de la Verte-Tente, reprit Arnold Van Speck d'une voix forte, j'accuse Jehan de Nivelle d'être un traître, et que je propose de le retrancher de l'association!

— Que pensent les frères? demanda Blanstroëm.

— Approuvé ! crièrent un grand nombre de voix de tous les points de l'assemblée.

— Personne ne s'oppose? Personne ne réclame ?

— Je réclame ! dit une voix.

— Parle, frère.

— Nous ne pouvons condamner le frère Jehan sans l'avoir entendu. Nous ne savons pas au juste le véritable sens des paroles de Philibert de Huysse. Je demande le sursis, pour notre conscience, jusqu'à ce que l'explication ait été demandée.

— L'explication des paroles se trouve dans les œuvres, repartit brusquement Arnold Van Speck ; qu'avons-nous besoin parmi nous du chambellan de Bourgogne ?

— Les frères des bois ont suivi Jehan depuis qu'il est chambellan, dit un autre frère en se levant, et c'est avec leur assentiment que leur capitaine a reçu ce titre ; condamner le frère élu Jehan, c'est peut-être déclarer la guerre aux Turlupins qui l'ont choisi pour chef. J'appuie l'ajournement jusqu'après plus ample informé.

— L'ajournement est-il encore appuyé ? demanda Blanstroëm.

— Oui ! oui ! répétèrent plusieurs voix.

— Plus de dix frères demandent l'ajournement ; dès ce moment il est de droit. Or, voici ce que je propose. On a dit que nous ne comprenions peut-être pas le véritable sens des paroles de Philibert ; on a dit que, puisque les frères des bois avaient suivi Jehan depuis qu'il avait reçu ses titres, c'est qu'il n'avait pas cessé de servir leur cause : cela peut être juste. Laissez donc le passé, et réglons-nous sur l'avenir. Si Jehan de Nivelle n'est point un faux frère, il ne peut avoir d'intérêt opposé à l'intérêt général, il ne peut avoir de projets différents de nos projets communs. Eh bien ! puisque nous allons lever la bannière d'insurrection, il faut qu'il la suive et qu'il marche avec nous, en même temps que nous, comme nous..... Nous ne pouvons demander plus; nous ne pouvons demander moins ! Nous le jugerons par ses paroles et par ses actes.

— Cela est juste ! répondit l'assemblée comme un seul homme.

— Ajourné jusqu'à l'assemblée générale !

cria Arnold Van Speck, et nous nous chargeons de l'éprouver !

Les Chaperons blancs se remirent en marche, et bientôt après ils arrivèrent au centre de la forêt où devait se tenir l'assemblée. C'était une vaste clairière ouverte à tous les rayons d'un brillant soleil. Tout à l'entour se dressaient, comme un magnifique amphithéâtre, les cîmes majestueuses des arbres diaprés des riches couleurs de l'automne. Sur l'herbe verdoyante qui couvrait le sol, se groupèrent les différents corps d'armée, qui bientôt se réunirent et se mêlèrent. Ce n'était pas comme ces assemblées nocturnes dont l'aspect étrange et fantastique saisissait l'imagination et la remplissait d'une sorte de terreur mystérieuse. A ce moment, cette foule réunie sous ce ciel riant, au milieu de cette belle nature, sur un tapis de gazon, prenait un air de fête et de joie. Seulement ces costumes divers, de couleurs éclatantes et bariolées, ces figures âpres et martiales cuivrées par le soleil et durcies par les intempéries des saisons; ces tailles robustes, ces membres nerveux, ces armes dont l'acier étincelait partout, donnait à cette réunion un caractère belliqueux,

mais sauvage. La nature était belle et parée, le ciel brillant de lumière et de soleil, le paysage élégant et majestueux ; mais il y avait dans cette armée populaire, incohérente, divisée d'habillements et d'armes, qui s'agitait au milieu, je ne sais quoi de sévère et de formidable qui attachait invinciblement les regards.

Le nombre des assistants croissait à chaque instant. Aussitôt qu'ils furent tous réunis, l'assemblée se forma. Le bâtard de Blanstroëm, frère élu du Chaperon, la présidait suivant le privilége attaché à cette dignité ; auprès de lui se tenait le capitaine de la Verte-Tente, l'élu des Turlupins, et maître Barre, chef des milices bourgeoises de Liége et de Dinand.

Après les prières et les invocations d'usage aux mânes des martyrs de l'indépendance évangélique, Blanstroëm prit la parole et rappela qu'à la dernière réunion au champ du Sabbat, la guerre n'avait été qu'ajournée à des circonstances plus favorables sur les promesses de l'élu des frères Vaudois ; que ces promesses s'étaient en partie réalisées ; que le moment était donc venu de lever l'étendard et

de secouer le joug, puisque Charles et Louis en étaient encore aux mains.

Des acclamations universelles accueillirent ces paroles et tous les chefs s'engagèrent à marcher. Le point de réunion était déjà fixé sur le Hasbaing; et Jehan, profondément pensif, absorbé dans une douleur qui lui semblait presque sans remède, approuvait tout avec cette insouciance d'une ame à qui tout pèse, parce que rien ne l'attache plus au succès, parce que la vie même lui est amère, lorsqu'un des compagnons de la Verte-Tente s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— Frère élu, j'aurais à te parler.

— Quoi? répondit Jehan froidement, sans se tourner.

— J'ai quelque chose à t'apprendre qui t'intéressera peut-être.

— Ensuite? repartit Jehan du même ton.

— Quelque chose que j'ai appris dans la gorge des Trois-Chênes, hier soir.

Jehan tressaillit et se retourna vivement.

— Quelque chose que m'a appris Philibert de Huysse.

— Tu as vu Philibert! reprit Jehan avec agi-

tation. Hier soir! Il t'a parlé! — Mais il était mort!

— Non. Il n'était que blessé alors; et il est mort depuis entre mes mains. Il m'a confié un secret qu'il m'a chargé de te redire.

— Un secret !

— Oui... Blanche sa sœur est au couvent de Sainte-Ursule.

— Bon Dieu ! s'écria Jehan avec une émotion impossible à décrire; au couvent de Sainte-Ursule ! mais, où est-il ce couvent ?

— Il ne me l'a pas appris, repartit le frère; et puis il faut dire: *Misericordia Domini* avec la bague... cette bague qui est à Marguerite de Montmorency...

Jehan poussa un cri étouffé. Il chancela comme s'il allait tomber, et serra ses deux mains contre sa poitrine, incapable de prononcer une seule parole. Maintenant il avait le mot de l'énigme ! et il pressa contre son cœur le talisman qui devait lui rendre sa bien aimée.

— Comprenez-vous ? lui demanda son interlocuteur dont le regard pénétrant l'étudiait avec soin.

— Sans doute ! sans doute ! répondit Jehan d'une voix tremblante. Merci mille fois ! Je ne pourrais assez payer un semblable service...

— Adieu ! dit le frère, et il s'éloigna précipitamment sans en attendre davantage.

Jehan s'appuya contre le tronc du chêne pour retrouver un peu ses forces et recueillir ses idées. Maintenant il n'en pouvait plus douter : Blanche était au couvent de Sainte-Ursule, et ce couvent était à Bovines, là où se trouvait maintenant Marguerite ; cette bague, que Philibert avait donnée à Marguerite et que Marguerite lui renvoyait, était un signe de reconnaissance qui, avec les deux mots *misericordia Domini*, devait ouvrir les portes du couvent. Il ne lui fallut qu'un moment pour comprendre cela ; mais il ne lui fallut aussi qu'un moment pour trembler sur le sort de sa bien aimée. Marguerite avait quitté Paris ; Marguerite était à Bovines ; Marguerite avait pénétré dans la cellule de Blanche ! C'en était assez pour le faire frémir. Il n'y avait pas un moment à perdre ; il fallait courir à Bovines...

A ce moment, au moment où il allait s'élancer vers ses Turlupins, pour leur donner l'ordre

de marcher, il s'arrêta avec un mouvement de désespoir et de colère... il n'était plus le seul maître. Le rendez-vous venait d'être fixé sur le Hasbaing, et à ce moment même la voix éclatante du bâtard de Blanstroëm annonçait que, d'un consentement unanime, l'assemblée tout entière allait se lever et partir pour s'y rendre.

— Au nom des frères Vaudois et Turlupins, dit précipitamment Jehan, je dois annoncer que nous ne pouvons partir de suite.

— Pourquoi ? interrompit froidement Blanstroëm.

— Parce que nous sommes en trop petit nombre. La plus grande partie de nos frères est arrêtée au siége de Liedekerque, et nous ne pouvons nous mettre en marche qu'après les avoir rejoints.

— Pourquoi ? réitéra Blanstroëm sur le même ton. Vos frères qui assiégent le château de Liedekerque vous rejoindront, après la prise de ce château, sur le Hasbaing aussi bien qu'ici. Si vous êtes peu nombreux, c'est une raison de plus pour ne pas vous séparer de nous.

— Nous avons promis à nos frères de les attendre ici.

— Un messager pourra facilement leur apprendre notre nouvelle détermination.

— Nous sommes fatigués, continua Jehan. Nous avons combattu la nuit dernière et remporté une victoire chèrement achetée. Nous avons des blessés...

— Raison de plus pour ne pas rester seuls, interrompit sèchement Blanstroëm.

— Le frère Jehan n'avait pas fait d'abord toutes ces objections! ajouta Arnold Van Speck. A-t-il appris depuis quelque chose qui aurait changé ses résolutions tout à coup?

Cette seule phrase, le ton et la physionomie d'Arnold, avertirent Jehan du danger. Il se souvint de l'air mystérieux, des expressions ambiguës de l'émissaire, et sur le champ il sentit qu'il y avait là un piége. Il jeta un regard rapide autour de lui, et vit sur tous ces visages peu habitués peut-être à la dissimulation, dans tous ces yeux fixés sur lui avec une avide curiosité, l'indice du complot qu'il fallait déjouer.

— Ce sont vos résolutions à vous qui ont changé, repartit Jehan d'un ton ferme et calme. J'ai approuvé, j'approuve encore la décision de marcher sur le Hasbaing; mais il n'était nulle-

ment question alors de partir sur le champ. Au reste, peu importe. Si les frères Vaudois qui sont ici veulent vous suivre, malgré leur combat récent, malgré l'absence de leurs compagnons qu'ils laisseraient seuls aux prises avec l'ennemi, tandis qu'ils ont promis de les rejoindre ou au moins de les attendre, ils sont libres. Et moi, je suis prêt à marcher à leur tête, soit qu'ils se joignent à vous, soit qu'ils s'en séparent. C'est à eux à décider.

— Langue de serpent ! murmura Van Speck.

— Nous marcherons ! crièrent les Turlupins.

— Joseph et Gaultier sont morts ! murmura Jehan avec une amertume profonde.

— Bien ! répliqua Blanstroëm avec ironie. Le frère Jehan doit être satisfait. Il marchera avec nous.

— Alors, partons de suite, dit Jehan froidement ; qui gagne temps, gagne tout.

— Cela est bien dit ! repartit Arnold du même ton ; et l'on doit faire de nécessité vertu.

— Allons, frères ! cria Blanstroëm ; aux armes !

L'assemblée se rompit en tumulte, et chacun courut reprendre son rang. Mais déjà Blans-

troëm, Arnold, et les Liégeois s'étaient concertés. Le corps des Turlupins fut enfermé au milieu des autres; et lorsqu'on marcha, Jehan vit bientôt qu'il ne pourrait tromper la surveillance dont il était l'objet et se séparer furtivement de ses incommodes auxiliaires, comme il l'avait espéré d'abord; il vit bientôt aussi que ceux des frères Vaudois qui le suivaient en ce moment, privés des chefs par le moyen desquels il avait jusqu'alors exercé sur eux une grande influence, pourraient hésiter à le suivre hors de l'association commune. Il comprit que sa situation devenait précaire et dangereuse, en butte à des soupçons dont il ne connaissait pas assez bien la cause pour essayer de les détruire, et n'ayant pas assez de forces pour les braver.

De plus, chaque moment perdu, chaque pas qui ne le menait pas droit à la retraite qui enfermait son trésor devenait pour lui un intolérable supplice.

Au bout de quelque temps de marche, il se retira un moment à l'écart, écrivit à la hâte quelques lignes sur un bout de parchemin, le scella, et rentrant dans les rangs, il le remit à un de ses

jeunes soldats dont il avait déjà éprouvé plus d'une fois la vigueur et l'intelligence.

— Guy, lui dit-il, tu vas sortir des rangs ; tu resteras peu à peu en arrière ; puis tu prendras la course et tu iras porter cette lettre à mon frère Loys au château de Liedekerque, ou à celui de Nivelle s'il y est rentré. Tu comprends ?

— Oui, monseigneur ! répondit Guy.

— Bien, fais diligence.

En effet, quelques instants après Guy courait sur la route de Liedekerque. Quant à Jehan, il continuait paisiblement sa marche, donnant ses ordres d'un air insouciant et froid. Mais le soir on s'aperçut qu'il avait disparu. Il était parti seul, et nul ne put savoir, ni quand il était parti, ni quel chemin il avait pris.

XIX.

—

La Cellule de Pénitence.

Un corridor tortueux, sombre et voûté, venait aboutir à une espèce de cave étroite et longue, séparée en deux par une grille en fer. A l'entrée, un soupirail barrelé s'ouvrait à la voûte et jetait une assez vive lumière, qui, au-delà de la grille, allait en s'affaiblissant de plus en plus, et se perdait enfin

dans une obscurité profonde; au fond, un sépulcre creusé dans le sol, et plus loin, l'étroite ouverture d'un canal souterrain. — Un crucifix de fer, noir et massif, rivé à l'intérieur de la grille, annonçait assez que ce lieu était consacré à la pénitence et à la douleur.

Cette espèce de cage triste et nue, fermée de cette grille monastique et qui semblait inexorable, cette étroite ouverture d'où un rayon de lumière tombait comme du ciel sur l'emblème du repentir et de l'expiation, formaient la cellule de la pénitence. Le soupirail ouvert à la porte de la chapelle, sous les pieds des fidèles, sollicitait sans cesse l'aumône d'une consolation ou d'une prière. C'était là que dans chaque couvent, souvent même à la porte de chaque église, étaient enfermés les malheureux reclus, ou les grands coupables pour lesquels une éternelle pénitence semblait un refuge et le seul gage de salut pour leur ame déjà condamnée. Ainsi, enfouie sous terre, foulée aux pieds par les chrétiens qui se rendaient à l'autel, la malheureuse créature humaine vouée à cette misère de chaque jour, à cette captivité de toute sa vie, offrait sa tête repentante à une perpétuelle

humiliation, à l'exhortation ou à l'anathême de ses semblables.

Le soupirail de cette cellule de pénitence, surmonté au dehors du signe de rédemption tracé sur la pierre, s'ouvrait sous le seuil de la chapelle du couvent de Sainte-Ursule. On ne savait trop si elle enfermait une coupable pénitente; on le supposait, il est vrai, dans le couvent, et les religieuses en avaient souvent parlé entre elles. Elles le pensaient, parce que l'abbesse, un jour après le prône, leur avait enjoint de prier pour une ame coupable, et de jeter en passant, dans l'orifice béant de la cellule, une invitation au repentir. Une fois, le soir, on avait entendu des gémissements douloureux sortir de cet antre souterrain; cependant aucune des sœurs du couvent n'avait été condamnée à la pénitence; on ne savait donc quelle pouvait être l'habitante de la cellule. On en avait d'abord beaucoup parlé au réfectoire et ailleurs; mais on n'avait plus rien entendu depuis; quelques sœurs même affirmaient qu'il n'y avait jamais eu personne; et puis, la fête de Sainte-Ursule était venue; tout le couvent avait été occupé pendant plusieurs jours des prépara-

tifs de cette importante solennité ; on avait oublié tout le reste.

Cependant si les regards des saintes filles de Sainte-Ursule eussent pénétré dans l'obscurité de la cellule, ils auraient vu un spectacle qui eût sans doute éveillé leur pitié. Sous ces murailles nues, sur cette terre humide et froide, une femme jeune et belle était étendue, appuyée contre un bloc de pierre qui devait servir à reposer sa tête. Un cilice grossier couvrait ses membres délicats qu'un long voile noir enveloppait de ses plis comme un funèbre linceul, ne laissant voir que ses pieds nus, blancs comme ceux d'une statue de marbre. Elle était immobile. Il semblait, à la voir ainsi, qu'on l'eût déposée là comme une victime après le sacrifice, à demi roulée dans les plis de son drap mortuaire.

Elle était immobile... toute sa pose annonçait l'abattement et la faiblesse ; elle était bien pâle ! — On eût dit qu'une souffrance récente et cruelle, ajoutée tout à coup à la torture de cette inexorable captivité, avait achevé d'épuiser ses forces, et d'effacer les roses de son teint. Ses grands yeux humides, pleins d'un

inexprimable découragement, semblaient se lever avec peine, et ils se fixèrent au delà de la grille qui la séparait du monde sur cet étroit soupirail qui seul lui figurait le ciel.

— Le jour s'en va, murmura-t-elle. — Encore un jour de passé!... Mon Dieu! reprit-elle après un instant, — combien dois-je en compter ainsi!

Sa tête, voilée par ses longs cheveux cendrés, retomba sur sa poitrine; et le triste silence que le souffle de ses paroles, que le murmure de sa douce voix avait un moment interrompu, retomba autour d'elle comme la pierre d'un sépulcre.

— Oh! j'ai froid! reprit-elle en ramenant vers elle ses pieds glacés sur la terre humide; mon Dieu, j'ai froid! Oh! ce vent est glacial... n'auront-ils pas la charité de me donner quelques lambeaux de plus pour me couvrir lorsque l'hiver sera tout-à-fait venu?.. Et ils appellent cela de la religion! mon Dieu, est-ce vous qui voulez qu'ils me fassent autant souffrir!

Elle se tut encore une fois.

— Il fera bien froid cette nuit! reprit-elle en cherchant à se couvrir entièrement de son

voile. En ce moment un faible cri, le vagissement d'un enfant nouveau-né se fit entendre. Elle baissa la tête avec précipation, et pressant le pauvre petit contre son sein, le couvrant de baisers, elle le berça pour le rendormir.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle; est-ce donc pour cela que tu es venu au monde!... Devais-tu commencer la vie pour la consumer dans un cachot? Oh, ne pleure pas! ne pleure pas!... il ne te reste que trop de larmes à répandre!...

Elle se tut, brisée par la douleur. Sous ses caresses maternelles, l'enfant s'apaisa peu à peu; et le silence régna de nouveau dans le souterrain.

En ce moment des pas pesans se firent entendre dans le corridor. Une religieuse parut avec une petite lampe qu'elle posa sur le sol; elle portait encore une espèce d'aiguière qu'elle appuya contre elle avec précaution pour ouvrir la grille dont elle portait la clef à la ceinture; puis elle s'avança lentement dans la cellule.

— Comment, c'est vous, sœur Madeleine! lui dit Blanche avec quelque surprise. Qui vous amène à cette heure aujourd'hui?

— Chut ! dit la vieille religieuse. Je viens sans qu'on le sache, ma pauvre enfant. Voyez-vous, c'était hier la fête de notre sainte patronne. On s'est réjoui là-haut, et j'ai pensé que vous pouviez aussi sans grand péché vous réjouir un peu ici. Et puis, c'est pour votre petit enfant, qui est bien innocent, lui, qui va souffrir aussi, et qui me fait pitié. Tenez, je vous apporte un peu de bouillon chaud. Je suis sûre que madame l'abbesse me l'aurait défendu... Mais, cependant, je pense bien n'être pas damnée pour cela.

— Je le pense aussi, ma bonne Madeleine, répondit Blanche en la remerciant du regard. Dieu vous sera gré de votre pitié pour moi.

— Vous avez mangé tout votre pain ? dit Madeleine en regardant auprès d'elle. Voulez-vous que je vous en apporte davantage demain ?

— Merci, ma bonne Madeleine, j'en ai assez comme cela. Il y a donc eu fête au couvent ces jours-ci ?

— Oh oui ! cela a été bien beau, dit-on ; mais, moi, je n'ai rien vu. J'étais au tour pendant toute la semaine, et c'est bien affligeant. Quand je suis ainsi de service, je ne puis presque

pas quitter la grille de l'autre côté de la cour, où il y a une petite chambre, excepté pour aller avertir au parloir madame l'abbesse, et puis pour venir tous les matins ici vous apporter votre pain... Cela est bien fatigant et bien ennuyeux. On ne voit personne, on ne parle avec personne, on ne peut que dire son rosaire... et dame à la fin cela endort, de dire toujours la même chose. Mais, Dieu merci, c'est aujourd'hui ma dernière soirée; c'est la sœur sainte Euphémie qui prend son tour après moi, et je retournerai dans ma cellule de suite, pour n'en sortir qu'au moment où je vous apporterai, comme à l'ordinaire, votre petit repas, et puis je resterai bien tranquille pendant tout le mois; car nous sommes quatre, vous le savez, et nous avons chacune une semaine.

La bonne religieuse s'arrêta un moment, sans doute pour reprendre haleine.

—Vous êtes quatre? répliqua Blanche; elle semblait écouter avec plaisir ces paroles presque vides de sens de la vieille religieuse qui formait alors sa seule compagnie, qui seule la rattachait encore à la société humaine. Vous êtes quatre?

mais je n'ai jamais vu que vous, ma bonne Madeleine.

— Oh, vous ne verrez jamais que moi, reprit Madeleine; je suis seule chargée de la pénitence. On n'aime pas, voyez-vous, confier cela à tant de mains! Il y a de nos sœurs qui sont si bavardes! Et puis, il y en a de méchantes! Tenez, la sœur sainte Euphémie, qui me remplacera demain, est bien mauvaise; j'en demande pardon à Notre-Seigneur; mais elle me verrait au fond d'un puits qu'elle ne me tendrait pas seulement une corde. Non, elle ne ferait pas seulement un pas pour m'en tirer. Oh! aussi je ne lui parle pas! sainte Vierge! c'est seulement une grande révérence à faire quand je la rencontre..... Il y a de cela huit jours; au moment où j'allais prendre le service, elle m'a fait un trait! c'est une horreur. Mais tenez, pour mon dernier jour de semaine, j'avais encore quelque chose à vous dire, une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Une bonne nouvelle?

— Oui, vous allez recevoir une visite...

— Une visite! interrompit Blanche vivement.

— Oui ; une belle dame qui est venue il y a quatre ou cinq jours, et qui a demandé à parler à madame l'abbesse. Elle n'a pu vous voir de suite à cause de la fête, madame ayant dit que ces jours là étaient faits pour prier notre sainte patrone, et non pour avoir des pensées mondaines et des distractions profanes..... et puis, voyez-vous, quand une fois madame a dit quelque chose, c'est fini, elle y tient, et rien ne la ferait changer. Elle a donc renvoyé cette dame, qui est bien jolie et bien aimable tout de même, qui a causé avec moi dans ma loge, où on me laisse toute seule comme un chien, et qui m'a donné une jolie croix d'or qui a été bénie à Rome, à ce qu'elle m'a dit, et qui... attendez, je vais vous la montrer.

— Mais, si cette dame est repartie, reprit Blanche avec anxiété, je ne la verrai plus.

— Oh, si ! parceque madame lui a dit qu'elle pourrait vous revoir le premier dimanche après vêpres, et c'est aujourd'hui. Il est déjà un peu tard, mais elle viendra sans doute encore. Aussi je serais bien fâchée qu'elle ne vînt pas aujourd'hui, et qu'elle vint la semaine prochaine pendant que la sœur sainte Euphémie

sera au tour. La sœur sainte Euphémie est si brusque et si impolie ! cela lui donnerait mauvaise idée de notre couvent. J'espère bien qu'elle va revenir pendant que j'y serai encore ce soir... et je vais de suite me remettre au tour pour ne pas la faire attendre dans la cour, si par hasard elle était déja venue.

En achevant cette phrase la vieille tourière s'était levée et avait repris son écuelle. Elle murmura encore en s'éloignant quelques phrases que Blanche ne comprit plus, tant la pauvre captive était en ce moment occupée de la nouvelle inattendue qu'elle venait de recevoir, cherchant quelle pouvait être cette femme jeune, belle et riche qui s'intéressait ainsi à son sort ; puis Madeleine referma avec soin la grille, reprit sa lampe, et s'éloigna par les détours du corridor souterrain, de l'étroit escalier, et de toutes les allées secrètes qui menaient de la cour à la cellule de la pénitence.

Blanche était restée absorbée dans une seule pensée. Une vague espérance s'était emparée de son esprit ; l'idée de liberté, de délivrance faisait battre son cœur. Il faut si peu de chose pour redonner de la vie à l'espoir qui ne meurt

jamais entièrement au fond du cœur, pour bercer l'ame de riantes illusions. Cette fois, elle ne savait rien, ne prévoyait rien, ne supposait rien; elle attendait, et cette attente suffisait pour remplir toutes les facultés de son ame.

Cette attente ne fut pas bien longue. Au bout de quelques instants, elle revit la lumière de la lampe rougir les murailles épaisses du corridor... elle entendit des pas... elle entendit deux voix!

— N'allez pas si loin, ma bonne mère, disait une voix douce de femme, ne vous fatiguez pas inutilement; je vois le chemin maintenant.

— Mais il faut bien que je vous ouvre la grille, répondit Madeleine.

— La grille!... Il y a encore une grille? Mais, vous ne m'enfermerez pas, j'espère?

— Non, non, reprit Madeleine en riant, je reviendrai fermer la porte derrière vous. C'est bien inutile, au reste, puisque pour sortir seulement dans la cour, il faudrait que la pénitente traversât ma loge. Mais enfin c'est ordonné.

Tout en parlant, Madeleine sortait du cor-

ridor avec sa lampe, dont la lumière se répandit dans le caveau. Elle la posa sur une pierre, puis elle ouvrit la grille, et, en se retirant, découvrit aux yeux éblouis de Blanche une jeune femme dont le riche costume, brillant d'or et de pierreries, semblait rayonner au milieu de la nudité, de la misère du cachot.

— Je vous laisse une lampe, madame, dit Madeleine ; puis elle s'éloigna, laissant sa compagne encore debout auprès de la grille, et parcourant des yeux attentivement la cellule, tandis que de son côté la prisonnière restait immobile et muette, attentive à la considérer.

Marguerite, laissant la porte entr'ouverte, s'avança vivement.

— C'est bien elle ! c'est bien elle ! dit-elle d'une voix pleine d'émotion. Pauvre Blanche ! combien elle semble avoir déjà souffert !

Le son de cette voix, les traits même de cette figure délicate et pâle que Blanche entrevoyait à peine dans l'ombre de la prison, ne lui semblaient pas cependant entièrement inconnus; ils réveillaient en elle quelques souvenirs confus, mais trop vagues pour qu'elle pût leur donner un nom...

— Quoi ! vous ne me dites rien ! reprit Marguerite, qui s'était assise auprès d'elle, et qui, avec le geste et le ton de la compassion, avait pris une de ses mains entre les siennes; vous ne me dites rien ! Êtes-vous trop souffrante ou trop faible ?.. mon Dieu, auriez-vous besoin de secours ? car ce dénûment est affreux... je pourrais peut-être...

— Non, madame, non, répondit Blanche; je vous remercie de cette charité; mais je cherchais, je cherche encore quelle est celle que je dois remercier.

— Oh ! ne cherchez pas à me reconnaître ! repartit vivement Marguerite avec un faible sourire; ce serait peine perdue, car vous ne m'avez jamais vue, et vous ne me connaissez pas.

— Mon Dieu, madame ! quel intérêt peut vous porter alors à visiter une inconnue, dans un cachot comme celui-ci ? et comment votre charité a-t-elle découvert...

— Oh, si vous ne me connaissez pas, je vous connais beaucoup, moi, ma chère amie ; permettez-moi de vous donner ce nom, Blanche de Montmorency ! je vous connais assez pour chercher à vous servir.

— Vous me connaissez ! vous voulez me servir ! et comment ?

— Ce serait bien long à vous raconter, et surtout bien inutile à vous en parler ici, ma pauvre captive ; j'espère que nous aurons tout le temps ailleurs. Votre époux m'a sauvé la vie après Montlhéry... oui, il m'a sauvée de la dernière insulte, et de la mort sans doute ; il faut que je lui prouve ma reconnaissance, et je compte la lui prouver en vous rendant à la liberté, en lui rendant son épouse ; c'est le plus beau présent que je puisse lui faire, n'est-ce pas ? Prenez donc courage, ma belle amie ; vous n'avez plus, je l'espère, que peu de temps encore à souffrir.

— Oh ! Dieu vous le rendra ! Dieu vous le rendra ! s'écria Blanche dans toute l'effusion de sa reconnaissance et de sa joie, en portant à ses lèvres la main de Marguerite. Vous serez mon ange sauveur ! je vous bénirai...

— Vous me bénirez plus tard ! interrompit Marguerite ; nous n'avons pas le temps ici, mon enfant, et malheureusement la chose n'est pas faite encore. C'est avec la plus grande peine que j'ai pu parvenir jusqu'à vous, et je

ne puis pas vous emmener avec moi... il faut plus de forces que je n'en ai. C'est une tâche réservée à notre cher Jehan. En attendant, puisque j'ai enfin découvert le lieu où cet infâme Philibert vous a enfermée, il faut l'apprendre à votre mari qui l'ignore. Tenez, j'ai apporté avec moi tout ce qu'il faut; vous allez le lui écrire.

— Lui écrire! dit Blanche avec quelque étonnement; et pourquoi, puisque vous devez le voir?

— Mais pourquoi ne pas lui écrire, enfant? demanda Marguerite à son tour. Ne sera-ce pas un plaisir pour lui de recevoir une lettre de vous?... Et puis, l'on se bat en France : si les dangers et les hasards de la guerre m'empêchaient de le joindre, votre lettre lui parviendra toujours.

— Mon Dieu! dit Blanche qui éprouvait une sorte de pressentiment, de crainte vague ; si je lui écris, il quittera tout pour venir, il s'exposera encore à des dangers affreux. S'il était découvert, reconnu, si on lui dresssait des pièges...

— Mais, enfant! interrompit Marguerite,

pour vous délivrer, ne faudra-t-il pas toujours qu'il vienne ici?... Allez, mon amie, laissez-moi faire, laissez-vous guider par moi. Je sais bien ce qu'il faut. Tenez, vous allez écrire ce que je vais vous dicter.

En disant ces mots, elle se leva, et alla chercher la lampe, car l'obscurité de la nuit déjà venue ne permettait plus de distinguer les objets; puis elle revint. Blanche leva les yeux vers elle, et laissa échapper une exclamation de terreur.

La lampe que Marguerite tenait à la main, l'éclairait alors et l'offrait pour la première fois aux regards de sa victime. Alors ce souvenir vague, cette image à demi effacée de sa mémoire se retraça, s'anima tout à coup. Cette figure pâle, à demi éclairée par une rouge lueur et se détachant sur les reflets bleuâtres et douteux du crépuscule qui s'éteignait derrière elle; cette physionomie impassible et pénétrante, ce regard brillant et fixe, cette voix douce et modulée mais sans vérité, sans franchise, ces traits fins et délicats, mais immobiles et sans expression: tout renouvela dans l'ame de Blanche l'impression ineffaçable que lui avait laissée cet

instant terrible où Marguerite avait découvert son secret et décidé de son sort. Elle la revoyait maintenant telle qu'elle l'avait vue alors, et ce fut comme une apparition terrible, comme une effrayante menace d'une implacable inimitié.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée ; c'est elle, c'est elle !... la voilà encore !

A cette exclamation Marguerite s'arrêta, mais sa physionomie calme et froide n'exprima qu'une légère surprise.

— Quoi ?.. qu'avez-vous mon amie ? demanda-t-elle avec douceur.

Blanche restait palpitante, oppressée par cette formidable vision qui la frappait tout à coup de terreur, trouvant une mortelle ennemie là où elle avait espéré un moment rencontrer un appui, et la voix manquait à sa poitrine oppressée.

— Non ! répéta-t-elle enfin... Oh ! je ne me trompe pas !... je ne puis me tromper !... dites, qui êtes-vous ?

— En vérité, repartit Marguerite, je ne vous comprends pas, Blanche ; je vous l'ai déjà dit...

— Oh, vous me connaissez trop bien pour que je ne vous connaisse pas aussi!... Vous êtes l'amie de Philibert !

— Moi ?

— Oui ! je vous ai déjà vue, et je vous reconnais... de semblables cruautés ne s'oublient pas ; et maintenant je sais votre nom, je l'ai appris ; Jehan me l'a dit : vous êtes Marguerite de Montmorency !

Marguerite recula d'un pas. Elle était découverte, et elle vit sa ruse déjouée.

— Cruelle ! reprit Blanche ; que vous ai-je donc fait pour que vous me persécutiez ainsi ?

— Rien, répondit Marguerite froidement, rien, ou peu de chose... Mais cela me suffit. Je n'ai pas de compte à vous rendre, je pense ? ajouta-t-elle avec un sourire cruel.

— O mon Dieu ! s'écria Blanche un moment attérée par cette cruelle assurance. Oui, reprit-elle après un moment, c'est bien cela, j'achève de vous reconnaître ainsi. Mais qu'attendez-vous ici, maintenant ? Vous êtes dévoilée ; que voulez-vous donc encore ?

— Ce que je veux ? reprit Marguerite d'un ton calme. Je veux maintenant ce que je voulais

tout à l'heure... et je l'aurai. Les moyens pour l'obtenir auront changé, voilà tout.

— Que voulez - vous dire ? repartit Blanche avec un mouvement de terreur.

— C'était par pitié pour vous que j'avais voulu vous tromper. Je voulais vous épargner des émotions pénibles, inutiles; ce sera votre faute s'il en est autrement. Vous allez écrire cette lettre.

— Quelle lettre ?

— La lettre que je vais vous dicter.

— Comment ?

— Je le veux! repartit Marguerite avec violence. Cessez toutes ces questions et obéissez. Voici tout ce qu'il faut pour...

— Epargnez - vous tous ces préparatifs, interrompit Blanche avec hauteur. Pensez - vous que j'aurai la faiblesse d'écouter des ordres semblables ? Eh, qui pourrait m'y forcer ? Croyez-vous que j'irai mettre entre les mains de la plus cruelle ennemie de Jehan le moyen de le perdre sans doute ? Détrompez-vous si vous l'avez espéré, et débarrassez-moi de votre présence.

— Nous allons voir cela ! repartit Marguerite d'un ton de menace. — Voulez-vous écrire ?

— Non! Mon Dieu, laissez-moi tranquille!

Marguerite fit un pas en arrière, et tirant vivement le poignard, que selon l'usage du temps elle portait à sa ceinture sous les plis ondoyants de sa robe de dessus, en fit briller la lame aiguë. — Écrirez-vous?

— Non! répondit Blanche avec force. Comptez-vous m'effrayer ainsi? Je vous montrerai que vous vous êtes trompée encore une fois. — Vous me faites pitié!

Marguerite pâlit, ses lèvres se serrèrent et ses yeux brillèrent d'un éclat sinistre.

— Je te dis qu'il faut que tu écrives! répliqua-t-elle de cette voix sourde pleine de menace. — Prends garde à ce que tu vas faire et dire! Je ne suis pas venue jusqu'ici pour reculer. Tu es entre mes mains... obéis, je te le conseille... ou bien...

— Quoi? tu me tueras?... Ensuite? Crois-tu que je mette en balance ma vie aujourd'hui avec celle de Jehan, dont cette lettre serait sans doute l'arrêt de mort, puisque tu la demandes ainsi? — Mon Dieu, tue-moi! Va, c'est un service que tu me rendras!

— Ah!... ne me défie pas!... Non, ne me

défie pas !... Je te tuerais, vois-tu, et je ne te tuerais pas d'un seul coup ! Si tu veux souffrir, tu souffriras, je te le promets.

— Je saurai souffrir. Essaie.

— Assez comme cela! s'écria Marguerite en frappant du pied et en agitant convulsivement son poignard. Il n'y a plus à parler maintenant. Obéis !

Blanche resta immobile et muette.

— Ah ! tu persistes ! Eh bien !...

En même temps qu'elle prononçait ces mots avec un geste effrayant, Marguerite se précipite sur elle le poignard levé. Blanche fit un mouvement pour parer le coup et leva le bras pour détourner la pointe acérée dirigée contre son sein. Cet effort violent écarta le voile dans lequel elle avait été jusqu'alors enveloppée, et son enfant qu'elle pressait contre elle, réveillé par ce mouvement subit, fit entendre un cri plaintif.

— Qu'est cela ! s'écria Marguerite ; un enfant ! — Et se baissant précipitamment, elle arracha de force le voile dont les plis le couvraient à demi. — Ah ! tu as un enfant ! répéta-t-elle avec une joie féroce ; Ah, tu as un

enfant, et tu voudrais encore refuser de m'obéir !

Le regard impitoyable de Marguerite fit frémir la pauvre mère. Elle se souleva vivement et pressant son enfant contre son sein comme pour le protéger :

— Que voulez-vous dire, mon Dieu !

— Ce n'est plus de ta vie qu'il s'agit maintenant ! interrompit Marguerite ; ce n'est plus de la tienne, entends-tu ! Tu vas choisir entre ton enfant, ou...

— Non ! non ! s'écria Blanche avec égarement. Monstre ! ta rage sanguinaire ne peut aller jusque là ? Un semblable crime...

— Paroles inutiles ! interrompit Marguerite avec un geste violent. Cède, et tais-toi. Tu sais ce que je te demande. Écris, ou bien tu vas voir ce que je sais faire.

— Monstre !

— Voilà tout ?... Donne-moi cet enfant !

Et elle avança vivement, le poignard levé. Saisie de terreur, Blanche se jeta au devant du coup, pour en défendre l'innocente créature qu'elle serrait contre son sein. Elle saisit le bras de Marguerite et retint ainsi le poignard

suspendu sur elle. Mais la lutte était trop inégale ; affaiblie par la souffrance, la pauvre mère ne pouvait espérer de désarmer son ennemie ; elle ne pouvait protéger son enfant. Déjà deux fois le fer acéré avait effleuré ses membres délicats. Elle s'était levée, elle avait essayé de lutter encore ; mais ses forces l'avaient trahie. Elle avait été repoussée, renversée, accablée par sa cruelle adversaire, dont les genoux lui pressaient la poitrine, et dont la main sanguinaire lui arrachait son fils.

— Oh grace ! grace ! pitié ! s'écria Blanche avec une inexprimable angoisse. Au nom de Dieu qui nous voit !... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher !... Au nom de votre fils... un peu de pitié... Ne le tuez pas !... Oh !!! ne le tuez pas ! Grace !... Ah !!!...

Mais Marguerite semblait sourde à sa voix déchirante.

— Tu l'as voulu ! répétait-elle ; il mourra !... il faut qu'il meure... C'est un petit serpent qu'il faut étouffer... Tiens !...

— Ah !!!

Cette fois encore la pauvre mère avait pu parer le coup. Mais elle était retombée sous

l'effort, et la main de Marguerite avait ressaisi son enfant...

— Oh! non! non!... Je ferai... je ferai tout ce que vous me demanderez!... Je consens... oh!!! je consens, oui...

— Tu consens? répondit Marguerite le fer encore levé.

— Oui, oui!... Que voulez-vous que je fasse?

— Donne-moi d'abord cet enfant!

Et par un dernier effort, elle le lui arracha. Blanche poussa un cri affreux, et s'élança pour le retenir. Mais elle tomba sur le sol...

— Maintenant, dit Marguerite en appuyant la pointe acérée sur le cœur de l'innocente victime qui poussait des cris impuissants, si tu bouges, si tu cries, si tu résistes encore un seul instant... ton fils est mort!

Blanche était restée à genoux, les mains jointes et raidies, l'œil égaré, les lèvres tremblantes.

— O mon Dieu!... ô mon Dieu! murmurait-elle.

— Voyons! voyons! interrompit Marguerite frappant du pied. Obéis! ou bien...

— Que voulez-vous? répondit Blanche d'une voix éteinte.

— Écris ce que je vais te dicter.

— O mon Dieu! s'écria Blanche avec un inexprimable désespoir et serrant son front de ses mains. Mon fils... ou lui! Jehan! mon Dieu! que faut-il que je fasse?

— Obéis-tu? Et la lame aiguë pressant les chairs délicates de l'enfant semblait prête à en faire jaillir le sang.

— J'obéis! j'obéis!... Dictez-moi... je vais écrire.

— Bien!...

En ce moment on entendit des pas dans le corridor tournant, — et une voix se fit entendre de loin.

— Madame! madame! venez, je vous prie. Madame l'abbesse m'a dit de venir vous chercher parce que la nuit est venue, que l'angelus est sonné, et que toute étrangère doit être hors du couvent.

Cette voix sembla rendre le courage et la force à Blanche. Aussitôt qu'elle l'entendit, elle s'élança sur Marguerite un peu surprise, et reprenant son fils contre son sein :

— Au secours ! au secours ! Madeleine ! ma bonne Madeleine ! cria-t-elle.

Mais l'oreille un peu sourde de la vieille tourière la servit mal ; elle n'entendit et ne comprit qu'à moitié.

— C'est impossible, mon enfant ! répondit-elle, c'est impossible. Madame ne peut pas rester un moment de plus.

En ce moment la vieille religieuse paraissait à l'issue du corridor et regardait à ses pieds, baissant la lampe qu'elle portait, de peur de tomber en descendant les marches...

— Me voici, dit vivement Marguerite. — Tu me reverras ! continua-t-elle d'une voix basse et menaçante en repoussant fortement Blanche qui, tenant son enfant embrassé, alla tomber à l'autre extrémité du cachot, et y resta immobile à demi évanouie. — Puis rouvrant la grille, elle courut précipitamment au devant de la tourière.

— Me voici, ma bonne mère, me voici ! lui dit-elle en la prenant par le bras et en lui faisant remonter les marches beaucoup plus rapidement qu'elle ne les avait franchies en descen-

dant. — Pardonnez-moi d'être restée si long-temps, et de vous avoir fait revenir.

— Oui ! oui ! dit la vieille religieuse, résistant à ses efforts. — Mais, mais, ce n'est pas si pressé... Et puis, attendez donc, madame ; il faut que j'aille fermer la grille.

Marguerite fut obligée de s'arrêter. Madeleine alla fermer la grille, sans que Blanche à peine revenue à elle-même pensât à lui parler. — Puis elle revint vers Marguerite.

— Ce n'est pas la peine de courir si vite, lui dit-elle, je ne ferme la porte du tour qu'en me couchant. Ainsi, il suffit que je la pousse derrière vous, en vous souhaitant le bonsoir.

— Ah !... dit Marguerite ralentissant en effet le pas maintenant qu'elles étaient assez éloignées de la cellule, — je vous remercie. Mon Dieu, sans vous, je me serais peut-être perdue dans tous ces détours.

— Oh ! ce n'est rien quand on sort de la pénitence, parce qu'après tout on n'a qu'à toujours aller devant soi dans les corridors et pousser les portes. Mais pour s'y rendre, c'est bien autre chose. On ne saurait jamais de quel côté passer, ni trouver les issues sur ces

murailles noires... et entre nous c'est fait exprès, parce qu'il y a de nos sœurs qui sont si curieuses! Elles fouillent partout, elles vont partout, elles cherchent tout, et certainement elles chercheraient jusque dans la pénitence, si elles savaient par où entrer, — et dame, c'est bien naturel! Elles ne voient ni n'entendent jamais rien... au lieu que nous par exemple, eh bien, nous voyons tous les jours quelque chose... les personnes qui entrent au couvent... nous pouvons parler avec elles et les regarder; c'est un délassement.

— Cela est vrai, répondit vaguement Marguerite qui semblait examiner avec soin le chemin qu'elles suivaient en ce moment. Mais la vieille tourière continuait à bavarder tout en marchant.

— O mon Dieu! aussi il y en a beaucoup qui sont jalouses, allez, et qui nous traitent bien mal. Elles disent que nous sommes à la loge et à l'attache comme des chiens... Que sais-je encore? Aussi, quand notre semaine est finie... Poussez là, dans le coin à gauche, madame, la petite porte... Quand notre semaine est finie... non, non; levez le loquet... bien,

c'est cela... et que nous rentrons dans notre cellule... Voyez-vous, quand on vient du dehors, on a beau pousser... la porte tient comme cela parce que le loquet retombe. Il faudrait tirer le bouton; mais il faut savoir où il est, car on ne le voit pas comme cela... Oh oui, quand nous rentrons dans notre cellule, on ne nous dit ni bonjour, ni bonsoir, et on ne se dérange pas même pour nous laisser passer. Nous sommes bien seules alors sans avoir à qui parler. Aussi la semaine de tour est bien fatigante, c'est vrai; mais nous la voyons revenir encore avec bien du plaisir, parce qu'elle nous délivre de l'ennui. Encore moi j'ai le soin de la pénitence qui m'occupe tous les jours..... prenez garde, madame, il y a deux marches... et c'est une distraction...

— Mais, nous n'avons pas passé par ici en allant? dit Marguerite.

— Non, ce corridor-ci sort tout près de la porte du tour; c'est celui que je prends ordinairement, moi. Il y en a un autre qui sort sous le vestibule de madame l'abbesse: c'est celui que nous avons pris en allant; mais il est fermé habituellement pour plus de sûreté par deux ou

trois portes à secret, parce que les religieuses pourraient le prendre sans être vues; tandis que pour entrer par ici, elles devraient sortir dans la première cour et passer devant moi. Je saurais bien les arrêter alors.

— Je comprends! dit Marguerite; mais il est plus facile d'y entrer du dehors.

— Comment? répliqua la tourière avec étonnement. Je suis là, au tour, moi; j'y passe même la nuit. Il faudrait marcher sur mon lit.

— Cela est juste, dit Marguerite.

— Nous voici arrivées, madame.

— Je vous remercie bien, ma bonne mère... Je vais remettre mon surtout parceque la soirée est fraîche. Je ne voudrais pas sortir ainsi découverte dans la cour... permettrez-vous que mon page me l'apporte ici?

— Oh! certainement, madame.

— Et puis j'ai une petite relique à vous donner pour vous remercier de votre complaisance. Elle est dans ma valise, sur ma haquenée.

— Ah, madame est trop généreuse...

En ce moment on frappa au tour.

— Qui est là? demanda la tourière.

— Ma sœur, répondit une voix enrouée avec un accent étranger, je viens parler à madame l'abbesse.

Et l'on vit paraître au guichet un capuce gris, et une longue barbe de même couleur.

— Il est bien tard, mon frère! dit la tourière.

— Je viens des pays éloignés, reprit le vieux capucin, et je ne puis remettre ma visite. Je viens de Rome... Je dois repartir demain matin pour Notre-Dame de Cologne.

— Conduisez ce bon père, ma sœur, dit Marguerite bas à la tourière. Je vous attendrai ici pour vous donner mon petit présent à votre retour.

— Comme il vous plaira, madame, dit Madeleine, et elle ouvrit la porte. Le gros père capucin entra, appuyé sur son bâton, et sortit aussitôt accompagné par la tourière.

Cependant Marguerite restée seule dans cette cage obscure, était obsédée d'une pensée inexorable et fatale. Quoi! elle aurait donc bravé tant de dangers et de fatigues sans résultat! et elle viendrait, après tant d'années consumées dans un seul but, après tant d'ennuis

soufferts, tant de parjures, tant de trahisons, tant de ruses ourdies, elle viendrait échouer au port! Elle frémissait de rage à cette pensée... et le succès avait tenu à si peu! Quelques minutes de plus et tout eût été fini; et elle eût obtenu la lettre qui devait enlever Jehan au triomphe qui l'attendait à Paris, qui devait le conduire dans l'embûche qu'elle aurait dressée elle-même! Ce futile contre-temps avait tout détruit... Maintenant comment recommencer? Blanche avertirait sans doute sa gardienne, et même sans ce nouvel obstacle, l'abbesse permettrait-elle une seconde visite?

Un projet s'était présenté dès ce premier moment à son esprit, un projet qui tranchait toutes ces difficultés; mais il n'était pas sans danger... et elle hésitait. Cependant, ainsi qu'il arrive en pareil cas, pressée par les passions violentes qui l'agitaient, égarée, fascinée pour ainsi dire par ses désirs, depuis qu'une route s'était ouverte devant elle pour atteindre le but, elle ne voyait plus qu'elle, et cette pensée l'assiégeait sans cesse. Les dangers disparaissaient, les obstacles s'aplanissaient, elle ne distinguait plus que le terme souhaité qu'il lui fallait at-

teindre en ce moment, coûte que coûte. Plus elle méditait, plus son imagination s'enflammait, et la colère, la haine, le dépit, la cupidité, formaient comme un vertige où sa raison se trouvait emportée.

Dans cette espèce de délire, qui précède presque toujours les résolutions coupables, elle ouvrit elle-même le tour, et appela son écuyer.

— Bernard! lui dit-elle, où est ma suite? comment sort-on de ce couvent?

— Mais, madame... par ici. Nous sommes dans la grande cour. On a fermé la porte... Mais comme cette cour est séculière, et ne communique avec le reste du couvent que par ce guichet qui ne s'ouvre que par l'ordre de la supérieure, il n'y a pas de difficulté; j'ai déjà vu sortir deux ou trois individus qu'on a regardés à peine.

— Bien!... Vous avez avec vous un cheval de main?

— J'en ai même deux, madame, selon ma coutume, crainte d'accidents.

— Bien! vous allez entrer ici avec mon manteau. Lorsque la tourière sera de retour, à

un signe que je vous ferai, vous lui jetterez ce manteau sur la tête, vous la bâillonnerez de manière à ce qu'elle ne puisse souffler. Vous la mettrez sur un cheval et vous partirez avec elle.

— Madame!... lui répondit l'écuyer tout surpris; avec elle!... et vous?

— Moi je sortirai plus tard. Vous allez me laisser ma haquenée attachée dans ce coin obscur. Je vous suivrai quelques minutes après. Il faut que ma suite sorte avec vous, de peur d'éveiller des soupçons, et que l'on vous voie vous éloigner. Vous m'attendrez à l'hôtellerie. Vous avez compris?

— Mais... oui, madame; mais... en vérité... le danger...

— Cela suffit. Préparez-vous à exécuter cet ordre.

— Si madame la baronne le veut! je...

— Cela suffit. Dépêchez-vous.

L'écuyer s'inclina, et fit les préparatifs nécessaires pour exécuter cet ordre bizarre dont il ne pouvait comprendre le motif.

C'est ainsi que Marguerite avait calculé. Il lui serait facile d'enlever à la main de la tou-

rière, garottée et bâillonnée, la clef de la cellule de la pénitence, et elle avait assez étudié le chemin pour être certaine d'en retrouver facilement tous les détours. Une fois débarrassée de la vieille religieuse, elle comptait retourner auprès de Blanche et la contraindre une seconde fois à l'obéissance. Maîtresse de la lettre fatale, elle refermerait la cellule, reviendrait par le même chemin, ouvrirait elle-même le tour devenu désert, monterait sur sa haquenée, et sortirait du couvent. Si par hasard on refusait d'abord de lui ouvrir la porte séculière, elle en serait quitte pour se montrer : son costume seul ferait bien voir qu'elle n'était pas religieuse. On l'avait vue entrer, on la laisserait certainement sortir. Elle dirait au besoin que restée au couvent plus tard qu'elle ne l'avait pensé, sa suite était partie sans elle. L'abbesse même, si on eût demandé ses ordres, n'eût pû que confirmer ce récit et la laisser sortir. Il n'y avait donc au fond aucun danger réel. Le hasard le plus défavorable qu'elle put rencontrer était de se trouver enfermée dans le couvent. Mais n'était-elle pas toujours maîtresse d'en sortir? Il lui suffirait d'un mot dit à l'abbesse pour la

faire conduire avec respect jusqu'à la porte. Quant à la course solitaire qui lui restait à faire dans les rues de Bovines, son cheval était assez agile pour la mettre hors d'atteinte de toutes les insultes.

Une nouvelle pensée venait la confirmer encore dans ce dessein. Si quelque violence sanglante avait lieu par hasard dans le cachot de Blanche, Philibert même ne pourrait l'en accuser, car dès le lendemain de sa première entrevue avec l'abbesse, elle lui avait renvoyé la bague mystérieuse, en lui disant qu'elle s'en était servie. Depuis plusieurs jours Philibert devait donc croire qu'elle avait vu Blanche, et si plus tard il apprenait quelque malheur, il ne pourrait l'en soupçonner.

Toutes ces pensées roulaient dans son esprit, en proie à ce trouble qui accompagne une résolution désespérée, dernier enjeu d'une partie aventureuse, et elle attendait depuis longtemps avec anxiété le retour de la vieille tourière, lorsqu'elle parut enfin.

— Mon Dieu, dit-elle, que je vous demande pardon, madame ! Combien vous êtes bonne

et généreuse de m'avoir attendue ainsi pour me donner...

—Ce n'est rien! interrompit vivement Marguerite. Vous permettez à mon écuyer de m'apporter mon manteau, n'est-ce pas, et le petit reliquaire dont je vous ai parlé? Bernard!

Sœur Madeleine s'empressa d'ouvrir le tour.

— Réellement, disait la vieille religieuse, j'ai rarement vu de journées où il soit venu autant d'étrangers au couvent. D'abord, vous, madame, ce qui est un plaisir pour moi, et puis ce vieux père, de l'ordre de Saint-François, qui...

Elle parlait encore, et repoussait la porte du tour, après avoir laissé passer l'écuyer qui portait le manteau, lorsqu'elle se sentit tout à coup saisir par la tête et envelopper violemment la figure. Elle ne put pousser un seul cri, prononcer une seule parole. En un clin d'œil elle fut garottée de tous les membres.

— Bien! dit Marguerite; maintenant, où a-t-elle mis ses clefs?

Elle la fouilla, et par une fente étroite de sa robe découvrit le trousseau qui pendait à sa

ceinture. Elle essaya vainement de le détacher ou de rompre la chaîne qui le retenait. — Bernard ! dit-elle avec impatience, cassez-moi cela !

Bernard tira violemment ; mais il eût étouffé la pauvre femme qui s'agitait et gémissait sourdement, plutôt que de rompre cette chaîne. — Diable ! elle tient ferme, dit-il. Nous n'en viendrons pas à bout ainsi. Voyons donc où elle est attachée comme çà.

Il déchira la robe de serge ; et alors découvrit une ceinture de peau où l'anneau de la chaîne était passé : ah ! voilà ! dit-il ; je pensais bien qu'il devait y avoir quelque chose ! Maintenant, patience, l'affaire est faite.

Il tira sa dague, en introduisit la pointe sous la ceinture, et après des efforts réitérés parvint à la couper. Il put alors remettre le trousseau entre les mains de Marguerite qui frémissait d'impatience. — Puis il sortit de la loge la pauvre Madeleine couverte du manteau de Marguerite, en la portant comme un paquet sur ses épaules, et la plaça sur un cheval où un page monté en croupe la maintint devant lui avec

respect, comme une dame châtelaine enveloppée dans sa mante.

La nuit déjà profonde, qui régnait dans cette vaste cour, avait permis de faire sans crainte ces préparatifs assez longs. Quand tout fut terminé, Bernard se rapprocha de la porte du tour où se tenait Marguerite.

— Partez vite, Bernard, lui dit-elle. Dans un instant je vous suis. Si je ne vous rejoins pas en route, allez jusqu'à l'hôtellerie où vous m'attendrez.

— Il suffit, madame.

— Partez !... Et en effet, elle vit la troupe traverser la cour. La porte s'ouvrit, et tout partit au galop. — Aussitôt Marguerite prit la lampe et courut à la cellule de Blanche.

Elle allait entrer dans le corridor, lorsqu'elle entendit des pas pesants à quelque distance. Elle fut saisie de terreur, et craignant d'être découverte, elle se blottit dans un coin de cette espèce de cave où le corridor venait aboutir ; de peur que la lumière de sa lampe ne vînt la trahir, elle la plaça sous un large vase en bois qui se trouvait sur le sol.

Elle attendit ainsi quelques instants. Celui

qui approchait avait une démarche lente et pénible, et il s'avançait avec précaution, comme quelqu'un qui marche dans l'obscurité. — Enfin il passa devant elle, et à la faveur d'un reste de clarté nocturne, faible et bleue, qui tombait des fenêtres, elle reconnut le vieux capucin courbé sur son bâton, et marchant pesamment avec ses grosses sandales de bois. Lorsqu'il fut éloigné, elle reprit sa lumière et courut vers la cellule, où elle ne tarda pas à voir Blanche dans la même position où elle l'avait trouvée la première fois.

Quant au vieux capucin, une fois arrivé dans la loge du tour, il parut assez surpris de n'y voir personne. Comme il était sans lumière, il tâtonna quelque temps, puis attendit. Il sembla enfin s'impatienter et frappa de son baton le plancher, comme pour appeler. Voyant que personne ne venait, il chercha, tâtonna, finit par trouver la porte, et la serrure sur laquelle la clef se trouvait encore, l'ouvrit et sortit. Il paraissait fatigué, car il s'appuya contre le mur, comme pour reprendre haleine et se reposer. Au bout de quelques instants, il se releva et traversa la cour; la porte, qui venait d'être ou-

verte pour laisser passer la suite de Marguerite, n'était pas encore refermée ; il s'achemina lentement de ce côté en suivant le mur, et bientôt il rencontra dans cette direction la haquenée de Marguerite cachée dans un coin des bâtiments; il s'en approcha, l'examina avec soin, puis la détacha sans façon, et la prenant par la bride, il la tira derrière lui dans l'obscurité. Il s'approchait ainsi lentement avec précaution de la porte entr'ouverte, comme prêt à lâcher l'animal s'il était vu. Mais le gardien de la porte venait de s'éloigner un moment, et notre capucin franchit le seuil sans encombre. Aussitôt après le gardien ressortit des bâtiments avec de la lumière, examina les ferrures de la porte, et la ferma cette fois pour la nuit, mettant barres et verroux. Notre capucin s'était arrêté avec sa capture à quelques pas du couvent. Il fit approcher le cheval d'une saillie en pierre, puis il monta dessus, péniblement il est vrai, et comme un cavalier fort embarrassé de sa personne et de son costume très peu équestre. Ensuite, se tenant d'une main à la crinière, de peur de tomber sans doute, il le laissa marcher tout doucement au pas.

Il faisait nuit noire, et nul bourgeois de Bovines n'était dans les rues à cette heure; car certes, un semblable cavalier sur une haquenée richement caparaçonnée eût singulièrement provoqué l'attention et les risées du public.

XX.

—

Une évasion.

Le vieux capucin qui était venu au tour pour demander à voir l'abbesse fut en effet conduit au parloir par la sœur Madeleine. L'abbesse s'y trouvait en ce moment, ainsi il n'attendit pas longtemps.

— Que voulez-vous, mon père ? lui demanda l'abbesse d'un ton un peu brusque, motivé sans doute par l'extérieur peu élégant du moine.

— Je suis envoyé par messire Philibert de Huysse, répondit le capucin de sa voix enrouée. Et ce que j'ai à vous dire, ne peut être, je crois, entendu que de vous seule.

— Messire Philibert! répliqua l'abbesse avec une certaine surprise. Que voulez-vous? vous pouvez parler ici.

— Je viendrais voir la sœur Blanche de Liedekerque : *Misericordia Domini!* Et il lui présenta la bague.

L'abbesse la prit et l'examina avec soin. Puis elle la rendit au capucin avec un mouvement d'humeur.

— En vérité! dit-elle, je ne comprends pas ce que veut mon cousin Philibert! Je ne conçois rien à tant de messages! que deviendront le recueillement, le repentir, le salut de l'ame, avec ces distractions et ces visites de chaque jour? Quel fruit peut-on attendre d'une pénitence ainsi troublée à chaque instant par des souvenirs mondains? Certes, il faudra que je lui en écrive sévèrement. Ce que je dis n'est pas pour vous, mon père, dont le caractère et l'âge devraient seuls vous ouvrir les portes de la cellule de pénitence...

Le capucin fit un geste d'humilité. Nous sommes nous-mêmes les enfans de la pauvreté et de la pénitence, dit-il.

— Il est bien tard, mon père, reprit l'abbesse, et votre entrevue ne pourra être longue.

— Je n'ai qu'un mot à dire, répondit le moine.

— Sœur Madeleine, montrez la route au frère.

Le capucin s'inclina et sortit avec la tourière. La route semblait devoir être silencieuse; mais la sœur Madeleine ne pouvait manquer cette occasion.

— Vous avez été à Rome, mon père? dit-elle à son compagnon. Avez-vous vu notre Saint-Père?

— Oui, répondit laconiquement le moine.

— Ah! Est-il bien vieux?

— Oui... Il était au milieu de ses cardinaux, répliqua le capucin se prêtant tout à coup au désir de la religieuse, tous en rouge, avec leurs chapeaux à grands cordons sur la tête... des cordons rouges à franges sur les talons... Et puis des évêques, des évêques à n'en plus finir.

— Ce devait être bien beau ! s'écria Madeleine d'un ton admiratif.

Tout en parlant, ils avançaient, et ils furent bientôt à l'entrée du souterrain. Madeleine ouvrit la grille et fit entrer le vénérable capucin. Puis elle s'avança vers Blanche, qui encore palpitante de la scène terrible qui venait de se passer, était blottie dans le fond de sa cellule. Elle leva la tête, et jeta un regard plein d'égarement sur ces deux nouveaux visiteurs.

— Tenez, ma sœur, dit la tourière, voici quelqu'un qui vient vous voir.

— Encore ! dit Blanche d'une voix oppressée. Le capucin était resté immobile derrière Madeleine, et appuyé sur son bâton.

— Est-ce que cela vous fait de la peine ? reprit la religieuse avec étonnement. C'est un bon père qui a vu le pape et les cardinaux, vêtus de rouge !

— Qu'est-ce qu'il me veut ? interrompit Blanche du même ton. Je vous en prie, ma bonne Madeleine ! ne me...

— Je viens prier avec vous, ma sœur ! interrompit le capucin.

Sa voix enrouée et son accent étranger pa-

rurent frapper Blanche. Elle leva vivement les yeux sur lui. Le capucin s'avança, et passant entre elle et Madeleine, se tourna vers la vieille religieuse.

— Vous allez nous laisser un instant, n'est-ce pas, ma sœur ? Mais... vous n'avez qu'une lampe ?.. allez, je n'ai pas besoin de lumière : celles de la foi, de la charité, me suffisent. Laissez la grille ouverte ; après avoir rempli mon ministère, je ne resterai ici qu'un instant ; et je vous demanderai de m'ouvrir le guichet, dans un quart d'heure au plus.

— C'est bien, mon père. Vous retrouverez votre chemin ?.... c'est toujours tout droit. Vous prendrez garde, parce qu'il y a quelques marches de temps en temps ; mais quoi ! il fait encore un peu de jour qui vous conduira peut-être...

— Certainement ! interrompit assez vivement le capucin. Je reviens derrière vous !

Madeleine rouvrit la grille, et s'éloigna. Lorsque la lueur de sa lampe eut tout à fait disparu, lorsque le bruit de ses pas se fut éteint par l'éloignement sous ces voûtes retentissantes, le capucin se retourna vers Blanche,

— Ma visite vous faisait donc de la peine, ma sœur ! dit-il avec expression. Pourquoi ?

— Au nom du ciel ! dit Blanche d'une voix qui trahissait l'agitation, l'égarement de son esprit ; au nom du ciel !.. non... je vous en prie ! je ne sais si... mon Dieu, mon Dieu ! je n'ose le penser...

— Quoi ? dit le capucin ; qui vous trouble ainsi ? et il rabattit son capuchon, passant en même temps sa main sur sa figure.

Alors, malgré l'obscurité, Blanche vit assez distinctement sa longue barbe grise.

— Oh, je vous demande pardon, mon père ; j'avais cru reconnaître, dans votre voix, je ne sais quels accents...

— Comment ? répondit la voix de Jehan.

Blanche poussa un cri et se souleva vivement tendant les bras. Mais ses yeux s'arrêtèrent sur cette taille voûtée, sur ces marques de vieillesse, et elle resta immobile comme si elle eût été frappée de la foudre.

— Serait-ce ma barbe qui vous effraie ? reprit-il ; et il l'ôta.

— O mon Dieu ! murmura Blanche, et elle

fût tombée si les bras de Jehan, qui s'était précipité auprès d'elle, ne l'eussent soutenue.

— Blanche ! Blanche ! répétait-il ; ma bien aimée ! et il couvrait de baisers ses lèvres pâles et froides. Mon Dieu, mon Dieu ! reviens à toi... voilà ce que je craignais !.. Blanche !

— Oh ! ô mon Dieu ! murmura-t-elle, si je l'avais rêvé !.. si je le rêvais encore !.. je l'ai rêvé si souvent !

— Blanche ! me voici ! c'est moi, c'est Jehan ! reviens à toi, vie de ma vie...

— Mon Dieu ! est-ce donc toi Jehan ! mon Dieu, soyez béni !.. oh... j'en mourrai !.. et c'est aujourd'hui !.. ce soir... mon Dieu !.. aurais-je pu le penser !

— Oui, c'est moi, mon amie, c'est moi ; pardonne-moi de n'avoir pu te délivrer plus tôt, mais Dieu m'est témoin que j'ai fait ce que j'ai pu ! Il a fallu que sa providence vînt à mon secours pour me découvrir les moyens de parvenir jusqu'ici.. tu vas être libre...

— Libre ! moi !.. libre avec toi ! ô mon Jehan !.. écoute, tu ne sais pas... tiens, regarde là... vois-tu ? c'est ton fils !

— Un enfant !

— Il dort enfin, et je l'avais caché là, par terre sous mon voile, afin de mieux le défendre, si...

— Ma bien aimée! interrompit Jehan en la pressant contre son cœur. — Combien tu as dû souffrir!.... mais sois tranquille. Le temps d'épreuve est terminé, pour toi, je pense. Dieu sera juste enfin!

Et ils restèrent un moment confondus dans un long embrassement...

— Écoute! dit Jehan, les moments sont précieux, et le temps s'écoule. Il faut sortir d'ici. Attends!

Il se débarrassa de son ample robe de capucin, qui en couvrait une seconde dont il resta revêtu, et la passa autour du corps de Blanche; il mit ensuite à ses pieds délicats sa lourde chaussure, lui attacha la barbe sur la figure, et rabattit le capuchon sur ses cheveux relevés au sommet de la tête.

— Mon Dieu! dit Blanche que sa promptitude avait jusqu'alors empêchée de parler, que vais-je faire maintenant? Je suis bien faible, ami! bien faible pour tout cela...

— Ce que tu vas faire? tu vas sortir d'ici.

Tiens, prends encore ceci, continua-t-il en lui donnant un petit instrument, et mets-le dans ta bouche : cela te donnera cette voix enrouée qui t'a trompée tantôt.

— Eh bien! dit Blanche avec inquiétude, et ensuite ?

— Ensuite? cela est facile. Tu vas t'appuyer sur mon bâton, et suivre le corridor tout le long, en prenant garde, ainsi que nous l'a dit la religieuse. Puis tu te trouveras dans la loge du tour, où l'on attend un capucin qui doit sortir. On t'ouvrira la porte, et tu sortiras, — voilà tout.

— Je sortirai ! mais toi ?

— Moi, je sortirai aussi plus tard. J'ai encore un costume, comme tu vois. Ainsi, il n'y a pas d'inquiétude à concevoir.

— Tu sortiras ! mais quand ?

— Le plus tôt possible, je t'assure.

— Jehan! je ne puis te laisser ici! si tu étais découvert!... si...

— Blanche, voici de la folie, interrompit Jehan vivement. Je ne suis pas venu ici pour me quereller avec toi. Nous n'en avons pas le temps. J'ai tout prévu, tout calculé ! Il faut que

tu partes dès ce moment; il le faut! je le veux!

— Bien! dit Blanche avec abattement; et ton fils?

— Il faut que tu l'emportes! répondit Jehan. Toi seule peux le nourrir... Tâche de l'emporter endormi, sans qu'on le voie ou qu'on l'entende. Si on le voit, réponds hardiment avec ta voix enrouée que tu es venu exprès pour le chercher, et que c'est Philibert qui te l'a ordonné.

— C'est bien... mais toi, Jehan! je tremble..

— Tu es folle. Écoute. Tu vas suivre la route le long des murs du couvent; puis tu prendras le premier sentier à droite auprès du vieux chêne: arrête-toi dans la première cabane, à main gauche. Ce sont de bons et braves paysans. C'est auprès d'eux que je viendrai te rejoindre bientôt; demain, sans doute. — Dans tous les cas prends cette bourse.

— Jehan!... je...

— Tu as compris? tu te souviendras bien de tout cela? La route à droite de la porte du couvent, le sentier auprès du chêne à droite, la cabane à gauche...

— Mais, toi, Jehan...

— Je viendrai t'y rejoindre, te dis-je ! mais la tourière s'impatiente sans doute. Ne perdons pas de temps.

— Jehan !...

— Embrasse-moi une fois encore... ma bien aimée !

— Adieu !... Adieu...

Et Blanche portant son fils endormi sur son sein, sous les plis de son capuce, s'engagea lentement dans les détours du corridor... Ce fut elle que rencontra Marguerite.

Jehan s'était enveloppé du long voile noir de Blanche ; il s'était étendu dans le recoin le plus sombre de la cellule ; et il s'apprêtait à jouer autant qu'il le faudrait, le rôle de la religieuse pénitente. Il n'était pas sûr de ses projets pour sa propre évasion, autant qu'il avait voulu le faire croire à Blanche ; et il sentait bien qu'il devait s'en rapporter un peu aux événements, aux hasards favorables. Au reste il avait encore avec lui de l'or et du fer, et il comptait sur l'un ou sur l'autre de ces moyens, aidés par l'adresse et par la ruse, pour se frayer un passage. Maintenant d'abord il connaissait la route,

il n'avait plus qu'à faire naître ou saisir l'occasion.

Il roulait toutes ces pensées dans son esprit, lorsqu'il vit paraître un reflet de lumière. Cette vue lui causa un certain effroi. Il se resserra, se cacha sous les plis de son long voile, et feignit le sommeil.

C'était Marguerite. Elle entra dans la cellule, et mit la clef dans la serrure... La porte céda.

— Comment! elle était ouverte! murmura-t-elle. Elle entra et la referma avec soin derrière elle.

— Il ne faut pas qu'elle m'échappe pour appeler au secours! reprit-elle. Maintenant je la tiens!

Elle posa sa lampe à terre, et s'avança vers l'objet qu'elle croyait être Blanche. Jehan inquiet de ces mouvements qu'il entendait sans les comprendre, avait retourné la tête pour voir... et il fut saisi d'une inexprimable surprise à la vue de cette femme revêtue d'un costume si différent de celui qu'il s'attendait à rencontrer dans ce lieu, et plus surpris encore lorsque

Marguerite s'avança vers lui, et qu'il put voir son visage.

— C'est elle ! murmura-t-il ; la voici !.. et il resta comme accablé. Il ne savait pas à quel titre elle se trouvait dans ce couvent ; et il vit que reconnu par elle il était perdu, si elle pouvait sortir, si elle pouvait parler. Il demeurait encore dans la même immobilité, caché dans l'ombre du souterrain, et cherchant à dominer le trouble inattendu de ses pensées.

— Blanche ! dit Marguerite à haute voix en s'arrêtant à quelques pas ; me voici de retour comme je te l'avais promis. Es-tu mieux disposée à m'obéir ?

Jehan resta muet et immobile.

— M'entends-tu ! répéta-t-elle avec un mouvement d'impatience et de colère, tandis que ses regards brillaient d'un éclat effrayant. — M'entends-tu ? Il n'y a plus à hésiter. Maintenant, je ne sortirai d'ici que satisfaite, de manière ou d'autre.

Même silence.

— Ah ! tu feins de ne pas me comprendre ! Eh bien, nous allons voir !

Elle tira son poignard et s'avança sur Jehan.

— Mais celui-ci jetant tout à coup son voile, se leva d'un bond, et la saisissant par les bras avec violence :

— Eh bien ! vois-tu, maintenant ! lui dit-il d'une voix sourde et menaçante.

Saisie d'une inexprimable terreur à cette voix, à cette vue, qu'elle était bien loin d'attendre, Marguerite poussa un cri étouffé, chancela, et tomba sur les genoux.

— Ah ! tu croyais trouver une victime ici ! reprit Jehan. Eh bien, tu t'es trompée, et les rôles sont changés !

— Jehan ! dit Marguerite d'une voix étouffée, et fixant sur lui ses yeux égarés. — Jehan ici !

— Malheureuse ! c'est un meurtre que tu venais commettre ?

— Oui ! répéta Marguerite avec fureur ; mais puisque te voilà, maintenant, toi que je voulais frapper... Tiens !

Et elle lui porta un coup de poignard qu'elle tenait encore à la main ; mais Jehan écarta la lame qui ne put entamer la cote de mailles qu'il portait encore sous sa robe ; puis saisissant de nouveau le bras de Marguerite, il parvint après une longue lutte à la désarmer, et il

brisa sous ses pieds la lame du poignard. Cependant Marguerite s'était relevée, et s'élançait vers la grille ; mais il la retint.

— Ah ! tu veux fuir, maintenant ! lui dit-il. Non ! tu resteras ici... Il est bien juste que tu y fasses un peu pénitence.

— Nous verrons ! répondit Marguerite en se débattant pour lui échapper ; et si je fais pénitence ici, je ne serai pas la seule au moins !

— Que veux-tu dire ?

— Devine ! répliqua-t-elle avec menace.

— Bien ! je n'ai pas le temps, répondit Jehan. — En attendant, reste là !

Et il la repoussa sur la pierre qui avait servi de lit à Blanche, puis il courut vers la grille pour l'ouvrir et s'échapper. Marguerite était restée assise là où elle était tombée, et, les bras croisés, le regardait faire avec un sourire amer.

—Essaie, lui cria-t-elle ; tu as le bras assez fort sans doute pour la briser ?

Jehan secoua en vain la porte pour l'ouvrir ; elle grinça sur ses gonds, et le frémissement du fer retentit sous les voûtes ; mais ce fut tout.

— Elle est fermée ! murmura-t-il.

— Il paraît ! repartit Marguerite avec une ironie cruelle.

Jehan, un moment surpris par cet obstacle inattendu, se tourna vers sa compagne à cette parole.

— Nous allons passer la nuit ensemble ! reprit Marguerite du même ton ; c'est inconvenant sans doute, mais nécessité n'a pas de loi. Quand on viendra voir la sœur Blanche demain matin, on sera surpris sans doute de nous trouver tous deux... et j'aurai alors bien des compliments à faire à l'abbesse qui, lorsque je lui demande à consoler une de ses pénitentes, m'enferme toute une nuit avec un jeune et joli chevalier.

Jehan se rapprocha lentement de la baronne qui le suivait de son regard plein de haine.

— Tu as la clef ? dit-il.

— Peut-être.

— Tu vas me la donner.

— Certainement non.

— Alors, je vais la prendre.

— Peut-être.

— Nous allons voir.

— Mais Jehan n'était pas assez vigoureux

pour triompher de la résistance de Marguerite dont la colère semblait doubler les forces. Leur lutte se prolongea longtemps, et la clef fatale restait toujours entre les mains de Marguerite, qui échappait sans cesse aux efforts de son adversaire.

— Chevalier ! lui disait-elle d'une voix oppressée, mais triomphante, c'est un bien beau tournois que celui-là !... oui, va, attends, je vais te la donner... non, j'aime mieux que tu la prennes... avec une femme, ce doit être si facile!.. Tu t'es battu aussi bien que cela à Montlhéry ?.. je ne m'étonne pas alors que le roi Louis ait voulu avoir un chevalier de ta force... tu es un phénix... un Roland...

Jehan sentait la colère s'emparer de lui. Un moment il fut sur le point de tirer la dague qu'il sentait à son côté sous la robe monastique, et de finir le combat d'un seul coup. Mais ce ne fut que la pensée d'un moment... Il en rougit, et, redoublant d'efforts, il parvint à saisir, à renverser Marguerite, et à la tenir couchée sur le sol. Alors, lui serrant la poitrine de son genou, il cherchait à lui ouvrir les mains, qui tenaient cette clef par une étreinte convulsive.

— Oh... oui ! disait encore Marguerite d'un ton de défi ; essaie, essaie. Oh... non... je te dis que tu ne l'auras pas... je mourrais plutôt... aie !.. oh !.. peine perdue, je te dis... ah ah !

Elle sentait cependant qu'elle allait lui échapper. Essoufflée, palpitante, accablée, elle cherchait en vain à se relever... elle était vaincue... La rage la suffoquait ; alors elle réunit tout ce qui lui restait de forces ; elle fit un dernier effort, et dégageant son bras meurtri des mains de Jehan, se soulevant à demi, elle lança la clef dans l'ouverture pratiquée dans le sol, au fond de la cellule. La clef rebondit un moment en résonnant sur la grille de fer qui recouvrait cet égout, puis elle disparut. Jehan poussa un cri, et s'élança... il était trop tard.

— Va ! dit Marguerite restant étendue, immobile d'épuisement. Va ! cherche la ! Il ne tient qu'à toi maintenant de la prendre... Je ne l'ai plus.

Jehan, accablé, fut obligé de s'asseoir sur la pierre. La fatigue du combat, et plus encore ce dénouement inattendu avait épuisé ses forces et presque son courage. Il se vit perdu, et resta dans un morne silence.

Marguerite s'était relevée sur son séant, et appuyée sur son coude le parcourait d'un regard plein d'une ironie sanguinaire.

— Ah, dit-elle enfin, tu es un homme hardi, j'en conviens! Après avoir séduit une religieuse, tu oses encore venir pour l'arracher une seconde fois de l'asile où on l'a renfermée! C'est bien, c'est beau! mais il y a terme à tout, et cette fois tu es pris par ta propre outrecuidance.

Jehan restait muet.

— Veux-tu que je te fasse un grand plaisir? reprit Marguerite. Il faut que je te dise que c'est à toi seul que je dois le succès de mes desseins. Je ne savais trop que faire pour te perdre, lorsque je t'ai rencontré ici : c'était un coup de désespoir, et tu m'as merveilleusement servie. Pour parvenir jusqu'ici, j'ai fait enlever la tourière, et je m'exposais à quelque danger. Maintenant, il n'y en a plus. On ne demandera plus qui a fait disparaître la sœur Madeleine : il est évident que c'est toi, qui es entré on ne sait comment, qui as fait évader la sœur pénitente... Tandis que moi, l'abbesse sait bien que

je suis entrée, et elle ne sera nullement étonnée de me trouver ici demain matin.

— Marguerite! interrompit Jehan avec colère et frappant du pied. Tais-toi, tais-toi!... ne me pousses pas à bout!...

— Oh oui, tu es fort à craindre en effet, je le sais! Nous nous sommes battus assez longtemps pour que je le sache. Il est bien fâcheux que je n'aie pas la clef encore... nous recommencerions.

— Marguerite!... Tais-toi, te dis-je.

— Pourquoi? ce que je dis te déplaît? j'en suis fâchée, mon cher seigneur. Je t'aime beaucoup il est vrai, mais pas assez pour céder à tes petits caprices.

— Marguerite!

— Bah! tu n'as qu'une nuit à passer avec moi... ce n'est pas long... et tu te plains, ingrat! — Patience; demain matin, mon cher, mon vaillant, mon robuste chevalier, demain matin tu seras délivré de moi.

— Marguerite! interrompit encore une fois Jehan avec une colère croissante, et il portait la main à sa ceinture. — Il la laissa retomber bientôt. — Enfantillage, murmura-t-il. Vaines

paroles dont il est honteux de s'irriter. — Je ne commettrai pas de crime... et surtout de crime inutile.

Il se leva en achevant ces mots, et se promena lentement dans la cellule, les bras croisés, et sans écouter les railleries que lui adressait encore sa compagne triomphante. Il cherchait quelque moyen, quelque issue pour se dégager de cet imminent danger; mais en vain. Tous les calculs, toutes les prévisions venaient se briser contre cette grille inexorable.

Il attendit.

Le reste de la nuit se passa ainsi. Elle fut longue. Sa compagne était également devenue silencieuse. La fatigue, l'attente, et l'impassibilité de Jehan, avaient fini par émousser ses sarcasmes. Dans quelques instants tout allait se décider; et elle se préparait à soutenir son rôle.

Enfin les premiers rayons du jour parurent, et une lumière bleuâtre descendit peu à peu par le soupirail. Ce jour qui ramenait avec lui le danger, grandit peu à peu, et avec lui l'anxiété de Jehan. Il avait eu beau chercher, il ne s'était pas présenté à son esprit de ruse qui pût

tromper ou séduire la religieuse qui viendrait la première auprès de cette grille qui le retenait prisonnier ; et d'ailleurs, n'avait-il pas là cette ardente ennemie dont la voix accusatrice s'élèverait aussitôt contre lui, et le dénoncerait sans pitié, avant même que la grille se fût entr'ouverte? Non, il n'y avait plus d'espoir! Aussi plus le temps s'écoulait, plus le moment terrible approchait, et plus il voyait toute la profondeur, toute l'horreur du précipice inévitablement ouvert sous ses pas. Alors il lui vint à l'esprit une pensée cruelle, sanguinaire, infernale. Marguerite faisait tout son danger... pour se sauver, il n'avait qu'un moyen... il fallait se débarrasser d'elle!

Et son corps?... L'ouverture de cet antre qui avait englouti la clef pourrait en recevoir les lambeaux... et d'ailleurs, caché dans l'ombre, au fond, quel regard irait tout d'abord l'y découvrir?

Alors, lorsque la tourière ouvrirait la grille, il tâcherait de sortir sans être vu, — et si elle le découvrait et voulait l'arrêter... Eh bien, la tourière irait rejoindre Marguerite ; et dès ce moment il était sûr de s'échapper!

Oui, c'était la seule voie de salut qui lui restât à suivre : la vie d'une femme, de deux peut-être en échange de la sienne...

Cette pensée se présentait à lui comme une fascination, comme un vertige ; ses yeux, à force de se fixer involontairement sur ces images sanglantes, finissaient par s'y habituer. Après tout, c'était une vengeance... ce n'était pas même une vengeance ; c'était un acte de défense légitime, naturelle, innocente ; Marguerite voulait le perdre, elle voulait l'assassiner ; il la tuait malgré lui, en cherchant à se sauver : voilà tout ! rien de plus juste.

Il se leva brusquement, et, la main passée dans la fente de sa robe, reposant déjà sur la poignée de sa dague, il se tourna vers Marguerite.

Elle était assise à l'autre bout de la cellule, les bras croisés contre sa poitrine, les épaules appuyées contre le mur. Elle était pâle de fatigue et d'attente. Son regard, fixe et perçant, allait incessamment du soupirail à la grille, et de la grille à Jehan.

Le jeune homme s'avança lentement vers elle.

— Tu attends que l'on vienne ! lui dit-il.

Il y avait dans le son de sa voix, qu'il croyait froid et calme, il y avait dans ce regard qu'il reposa sur elle, quelque chose qui fit tressaillir Marguerite ; il y avait un éclair de vengeance et de sang. Elle ne répondit rien et resta immobile.

Jehan fit encore un pas et tira la lame à demi hors du fourreau. L'œil de Marguerite avait suivi ce geste, et elle le comprit ; mais elle ne fit pas un mouvement, ne dit pas une parole. Elle resta dans la même attitude d'immobilité hautaine : seulement elle leva la tête, comme si elle eût voulu l'offrir aux coups de son ennemi avec une méprisante résignation, et elle détourna les yeux.

Jehan fit encore un mouvement ; puis il s'arrêta. Au moment d'exécuter son sanglant dessein, il sentait sa résolution l'abandonner peu à peu ; il sentait que cette cruauté factice, fille de la peur, s'évanouissait d'elle-même, et que sa main se refuserait au féroce ministère qu'il voulait en exiger. Un sentiment involontaire de pitié, de générosité, d'horreur du sang, se réveillait au fond de son cœur, se révoltait contre les sophismes odieux de l'égoïsme et de la

lâcheté. Il vit qu'il ne pourrait jamais égorger froidement, lâchement, une femme sans défense, immobile devant lui. Dût-il être plus tard sa victime, il ne pouvait être maintenant son assassin. Il repoussa son épée dans le fourreau, puis, s'approchant lentement de Marguerite, toujours assise et immobile, il étendit la main vers elle, et lui posant le doigt au milieu du front :

— Tu as voulu m'arracher la vie, lui dit-il d'une voix calme ; tu réussiras peut-être ; eh bien, moi maintenant, je suis maître de la tienne... Souviens-toi que je te la donne.

Aucun geste, aucun signe ne trahit la plus légère émotion sur le visage immobile et pâle de Marguerite. Cette physionomie impassible et froide semblait n'avoir ni entendu, ni compris. Jehan s'éloigna et se rassit au pied de la grille. Dès ce moment il attendait avec résignation le sort que la providence lui avait réservé.

Mais les heures s'écoulaient, toutes dans le même silence, la même solitude, la même attente vaine. Un seul moment dans la journée, un bruit de pas, un murmure de paroles humaines passa sur leurs têtes, et une mélodieuse et douce voix de

femme leur jeta par le soupirail ces paroles voilées par l'éloignement.

— Repentez-vous, ame pécheresse ! et priez Dieu que vous avez tant offensé !... Priez Dieu qu'il vous pardonne !

Jehan ne put s'empêcher de tressaillir, et jeta les yeux vers le soupirail d'où s'était élancée cette exhortation mélancolique. Puis tout retomba dans un morne silence. Peu à peu la lumière s'éteignit; l'ombre d ucrépuscule entra dans le souterrain. — Un jour était passé... et rien n'était venu !

Déjà les yeux de Marguerite s'étaient portés plusieurs fois sur la cruche qui contenait l'eau donnée chaque jour à la pénitente pour étancher sa soif; mais ils l'avaient renversée dans leur lutte de la veille : elle était vide.

Ni eau, ni pain, et la nuit était venue.

Cette nuit pour tous les deux se passa sans sommeil.

L'aurore parut : le jour grandit, éclaira la cellule; mais il y laissa la même immobilité, le même silence. Il semblait que cette grille en se refermant sur les deux prisonniers, les avait dès ce moment séparés du monde, les avait retran-

chés de la société humaine, les avait condamnés à l'entier oubli de leurs semblables. Elle était retombée sur eux comme la pierre d'un cercueil enfoui, sur lequel la vie s'agite et passe sans toucher, sans remuer la cendre funèbre ensevelie dans ses profondeurs, et réservée, au milieu du tourbillon du monde, à une éternelle immobilité.

Cette seconde journée s'écoula comme la première.

XXI.

—

Un Siège.

Tous les cors, toutes les trompettes sonnaient leurs plus brillantes fanfares; les clameurs, les chants, les plus bruyants hourras venaient se mêler à leurs accents. C'était le tumulte d'une prise d'assaut, la joie de la victoire, l'enivrement du triomphe. Le château de Liedekerque venait d'être emporté à la pointe de l'épée par l'armée de Loys de Montmo-

rency. Les hommes d'armes de la garnison, pourchassés dans leurs derniers retranchements avaient tous péri, sans grace ni merci. Jamais les Turlupins n'avaient fait quartier. Loys et son état-major, montés au donjon, y arboraient les couleurs de Nivelle.

— Est-ce enfin fini, messire Robert? dit Isabelle, se hasardant à pénétrer dans la cour d'honneur, inondée de sang et encombrée de cadavres.

— Tout ce qu'il y a de plus fini! répondit Robert en riant; fini comme feu mon arrière-grand-père.

— Ah! mon Dieu Seigneur! s'écria la jeune femme en joignant les mains et en jetant un regard autour d'elle. Quelle horreur!... que de morts! Il y a de quoi en rêver toute la vie!

— Laissez donc! interrompit Robert, il vaut mieux rêver aux vivants; au moins c'est quelquefois bon à quelque chose. Quant aux morts, si vous craignez qu'ils viennent la nuit vous tirer par les pieds, dites-le-moi, je resterai avec vous pour les en empêcher.

— Taisez-vous donc! s'écria Isabelle, qui en ce moment levait le pied pour enjamber un

homme d'armes étendu tout sanglant sur les dalles, et qui s'arrêta tout à coup. Taisez-vous, vous me feriez peur !

— Merci ! repartit Robert en riant. Je ne croyais pas encore être fait à faire peur. Le compliment n'est pas mal tourné, quoiqu'un peu court. Vous ! avoir peur ! laissez donc ! Vous êtes brave comme la Jehanne d'Orléans ; vous êtes venue tout exprès de Nivelle ici pour assister au siége, et vous auriez peur maintenant que tout est terminé ? Fi donc !

— Ecoutez, Robert, j'ai pensé que peut-être ce monstre de Philibert aurait enfermé madame quelque part dans son château. Or, moi, j'en connais toutes les cachettes, voyez-vous : vous autres vous auriez passé vingt fois devant sans les voir. Je veux les fouiller moi-même du haut en bas.

— Bien, je vous accompagnerai. Prenez mon bras. Nous allons aller ensemble dans les petits coins.

— Mon Dieu ! taisez-vous donc, mauvais sujet. Je suis bien trop triste et trop inquiète pour penser à vous.

— Ah ! oui ; vous pensez à feu Bertrand de

sémillante mémoire! En voilà un qui était joliment tourné! et qui n'était pas bête, non!... quelle perte!

— Pauvre Bertrand! dit Isabelle d'un ton pénétré. Il est donc mort?

— *Requiescat in pace*! ajouta Robert en éclatant de rire. Touchants regrets et lamentable oraison funèbre!... Soyez donc galants, sensibles et... tout ce que vous voudrez, pour qu'on vous regrette ainsi! — Vive Dieu, petite amie, puisque vous pleurez les morts de cette façon, vous me dégoûteriez de mourir, parole d'honneur!

— Est-il fou! repartit Isabelle en le poussant contre la muraille. — Ah! attends... Il y a une porte ici qui conduit dans le cabinet de la tourelle.

— Bien! commençons par voir le cabinet de la tourelle.

En ce moment un jeune paysan traversait rapidement le corridor, et il aperçut le page.

— Tiens, parbleu, voilà Robert, dit-il. Il paraît que vous avez fait de la bonne besogne ici.

— Tiens, voilà Guy! dit Robert. Et d'où viens-tu! Tu as quitté messire Jehan?

— C'est lui qui m'envoie vers messire Loys. Où est-il?

— Au donjon; suis toujours tout droit; puis prends le couloir à gauche et le grand escalier qui est au bout.

— Merci; et Guy s'éloigna à grands pas. Il parvint au donjon où en effet il trouva Loys qui s'apprêtait à redescendre.

— Messire, lui dit-il, je vous apporte un message pressé de messire Jehan.

— Un message, garçon! s'écria Loys; quel message?

— Le voici, dit Guy en lui remettant un parchemin plié.

— Tiens, tiens!... et qu'est-ce qu'il y a là dedans?

— Je n'en sais rien.

— Ah, ah! quand Jehan t'a-t-il donné cela?

— Au moment où il partait pour le Hasbaing avec les frères du Chaperon et de la Verte-Tente.

— Ah, ah! réitéra Loys. Jehan est fou;

il sait bien que j'ignore ce grimoire. — N'est-ce pas Franck? dit-il à son écuyer qui, selon son habitude, avait toujours la tête sur l'épaule de son maître.

— Certainement! repartit Franck avec un geste cavalier.

— Mais peste! cela est fâcheux!

— Très fâcheux!

— Oui, très fâcheux, appuya Loys parcourant des yeux l'état-major qui l'entourait, et dont tous les officiers étaient pour le moins aussi savants que lui. — Il serait quelquefois bon de savoir lire! Comment deviner ce qui est là-dedans? Je n'en vois pas le moyen.

— Ni moi non plus, dit Franck.

— Ni moi, ma foi! reprit Guy.

— Ah! s'écria Loys frappé d'une idée subite; j'ai notre affaire! Où est Robert?

— Je l'ai rencontré dans le corridor en bas avec une jolie fille, ma foi.

— Bien, je vois ce que c'est! Et il descendit l'escalier rapidement, courant à la recherche du page qui se trouvait le plus érudit de la bande. Il ne tarda pas à le joindre, et se fit faire la lecture du message de Jehan.

Lorsqu'il entendit que son frère était parti seul, abandonnant ses soldats qui obéissaient à d'autres chefs, pour aller au couvent de Bovines délivrer Blanche captive, il resta un moment interdit.

— Voilà le pendant du couvent des Chanoinesses! s'écria Robert en frappant avec un mouvement de désespoir sa main sur sa cuisse. — Arriverons-nous à temps encore pour le tirer du guêpier?

— Sans doute! répondit vivement Loys. Il a compté sur moi, et il a eu raison. J'entrerai au couvent de Sainte-Ursule, quand je devrais brûler tout Bovines pour arriver jusqu'à la porte! — Va faire sonner l'appel dans la cour d'honneur. Nous allons partir sur le champ.

— Bien! dit le page, et il descendit rapidement. Peu de temps après tous les frères qui s'abandonnaient à la joie et aux délassements qu'offrait à leur curiosité la prise de possession d'un château tel que Liedekerque, étaient arrachés à ces bruyantes occupations, réunis en masse compacte dans la grande cour, à peine assez vaste cependant pour les contenir tous. Ils étaient rangés en cercle, attendant

avec quelque anxiété les nouvelles que leur chef allait sans doute leur annoncer, et Loys, après s'être assuré que tous s'étaient rendus à leur poste, traversait le vestibule pour se rendre au milieu d'eux, lorsque plusieurs cavaliers arrivèrent au galop et s'élancèrent sur le pont-levis. Ils portaient le chaperon blanc; en effet leurs premiers gestes, leurs premières paroles annoncèrent des frères.

— Amis, crient-ils aussitôt qu'ils eurent pu pénétrer dans la cour, gloire à Dieu, et reconnaissance à vous! Il paraît que vous venez de remporter une belle victoire! Maintenant, nous sommes envoyés vers vous pour vous apporter la décision de l'assemblée des frères.

— Ah! s'écria Loys, qui en ce moment entrait dans le cercle. — C'est toi qui apportes cela? dit-il brusquement au messager.

— Oui. Tu es le frère élu qui commande ici, à ce qu'il paraît? reprit le Chaperon blanc.

— Probablement. Ensuite?

— Eh bien, c'est à toi, et à tous les frères réunis que j'apprends ceci : L'assemblée générale a décidé que tous les frères se rendraient aussitôt sur le territoire de Liége; et la rive

gauche du Hasbaing a été indiquée comme le lieu de réunion. — Ainsi, frères, vous n'avez qu'à partir; et bientôt vous joindrez de nouveaux triomphes à celui que vous venez de remporter!

Toute l'armée répondit par un cri unanime à cette belliqueuse invitation.

— Cela est possible! répondit Loys. — Mais, ami, j'ai une question à te faire. Nous avions à l'assemblée plusieurs frères Vaudois; nous y avions envoyé notre premier élu. Comment se fait-il que ce soit un Chaperon blanc qui nous apporte la réponse?

— Nous sommes tous frères, répondit l'envoyé. Qu'importe!

— Cela importe un peu! Qu'en arriverait-il par exemple, si les Chaperons blancs avaient décidé qu'ils iraient d'un côté, et les frères Turlupins de l'autre?

— Cela n'est pas possible! répondit l'envoyé avec énergie. — Je proteste...

— Eh bien, tu en auras menti! interrompit Loys; nous n'irons pas sur le Hasbaing, car nous sommes attendus à Bovines.

— Comment! s'écria le Chaperon blanc

avec chaleur, vous voulez abandonner la sainte cause ! vous voulez trahir le vœu de tous, désobéir à l'ordre suprême de l'assemblée !..

— Eh, tais-toi ! interrompit Loys.

—J'en appelle aux frères qui m'écoutent ! cria le messager ; et une sourde rumeur commençait à circuler dans les rangs.

— Et moi, aussi, parbleu ! répondit Loys. Enfants, je n'ai qu'un mot à vous dire. Cet individu prétend être porteur de l'ordre de l'assemblée ; eh bien, moi, je viens de recevoir tout à l'heure une lettre de notre frère Jehan ; beaucoup d'entre vous l'ont vue entre mes mains, et la voici. Eh bien, cette lettre dit tout le contraire ; Jehan est à Bovines, et il nous appelle vers lui !

— Il est possible que Jehan de Montmorency, que le chambellan de Bourgogne, soit à Bovines ! mais qu'importe pour les frères ? Jehan de Montmorency a déserté la sainte cause ; Jehan s'est enfui...

— Lâche menteur ! interrompit Loys en levant sa hache. Répète-le ! et je te fends la tête !

—Oui, je le répéterai, reprit le messager

en ayant soin de se rejeter vivement en arrière : Jehan de Montmorency a trahi ; et Loys de Montmorency veut l'imiter !

Loys voulut s'élancer sur lui ; mais le tumulte de l'assemblée était parvenu à son comble : séparé de son adversaire par la foule, il ne put parvenir à le joindre ; les rangs s'étaient rompus, et, dans l'enceinte trop étroite pour cette multitude, la confusion s'en était promptement suivie. Au reste, dans cette masse désordonnée, l'orateur des Chaperons blancs, pérorant du haut de son cheval, avait évidemment l'avantage. L'instinct de Loys l'avertit bientôt que sa voix se perdait, et que ses efforts inaperçus étaient inutiles. Par un mouvement naturel, il courut au perron, et s'élevant sur la base d'une des colonnes du vestibule, il domina la foule à son tour

— Frères Vaudois ! cria-t-il d'une voix retentissante, je ne me serais jamais attendu à ce qui nous arrive aujourd'hui. C'est au milieu de vous, c'est dans ce château qu'on vient accuser Jehan et moi de trahison ! De trahison ! eh, mon Dieu, qu'avons-nous besoin de trahir ? Si nous ne l'avions pas voulu, si nous ne vous

avions pas aimés comme des frères, seriez-vous ici ? Qu'avions-nous besoin de vous ? Si nous avions voulu, si nous voulions encore faire comme les autres, ne serions-nous pas à la cour, bien riches, bien oppresseurs et bien tranquilles, entourés d'hommes d'armes comme les seigneurs suzerains dont nous descendons ? Trahison ! lorsque Jehan vous a livré le château de Nivelle, domaine de ses pères, où commande encore votre frère Gilbert le corroyeur! Trahison ! quand il vous livre par mes mains ce château de Liedekerque, dot de son épouse ! Trahison ! lorsque, triomphant enfin de Philibert le maudit, l'ennemi juré de votre race, il vous appelle à Bovines pour vous en rendre maîtres ! Jour de Dieu ! vous avez pu entendre ce blasphême contre celui qui vous a protégés, qui vous a sauvés, qui vous a servis, qui vous a sacrifié sa fortune et le repos de sa vie ; vous l'avez entendu... et l'infâme imposteur qui l'a prononcé est encore debout !

Ces paroles, l'énergie de son geste et de sa voix, la fougue entraînante de cette éloquence rude et naïve, produisirent sur la foule un effet immense. Loys avait à peine prononcé la der-

nière parole, et son bras menaçant désignait encore l'envoyé des Chaperons blancs, que déjà le malheureux avait disparu sous les milliers de mains qui le frappèrent. Ce fut un moment terrible qui agita toute cette multitude et qui la fit tourbillonner sur elle-même. Puis une acclamation immense salua le triomphe du jeune chef, encore palpitant d'indignation et presque de surprise d'avoir trouvé tant de choses à dire.

— Messire Loys parle comme un oracle lorsqu'il s'y met ! dit Franck à Robert avec un geste d'admiration.

— Oui, parbleu ! répondit le page en riant ; il n'y a que le premier pas qui coûte. Je m'en suis aperçu, et feu le Chaperon blanc aussi.

— En avant ! amis ! cria Loys pour toute péroraison. A Bovines ! puisque Jehan nous y attend.

— A Bovines ! répétèrent les frères avec enthousiasme.

Aussitôt toutes les mesures furent prises, tous les préparatifs pour ce voyage terminés, et l'armée des Turlupins se mit en route, sans autres bagages que son artillerie.

— Puisque madame est au couvent de Sainte

Ursule, moi, je viens avec vous, dit Isabelle. Robert, vous allez m'emmener en croupe sur votre cheval.

— En croupe? ah par exemple, non!

— Pourquoi cela! s'écria-t-elle; vous me le refusez?

— En croupe? oui parbleu. Je ne pourrais vous voir, pendant tout le voyage! Sur le devant de la selle, je ne dis pas.

— Mauvais plaisant! dit Isabelle en riant et en levant la main pour le frapper. Et moi qui allais me fâcher, encore!

— Cet enragé Robert a toujours quelque chose à dire! murmura Franck.

L'ordre du départ fut donné, et l'on se mit rapidement en marche. Loys, infatigable, était en avant, animant tous ses compagnons, et les entraînant après lui.

Lorsque les frères arrivèrent devant Bovines, le soleil allait se coucher à l'horizon. Loys leur donna à peine quelques moments de repos, et puis, sans plus de précaution, il traversa la plaine et se dirigea vers la ville.

Sa marche avait été si prompte, et sa manœuvre si rapide que les habitants de Bovines

n'apprirent le danger qui les menaçait que par les paysans, qui surpris aux portes de la ville par les ennemis, s'y refugièrent en toute hâte en criant aux armes. Aussi, dans ce premier effroi et ce premier tumulte, Loys put entrer presque sans coup férir.

— Un instant, dit-il; il n'y a pas à s'amuser ici; vive Dieu! droit au couvent! où est-il?

— Je n'en sais rien, dit Franck.

— Marchons toujours! nous le trouverons bien, parbleu.

La fortune les servit en effet.

— Quelle est cette grande porte avec cette croix, là, à gauche? dit Franck.

— C'est sans doute quelque chose comme cela, dit Loys. Tirons de ce côté.

C'était en effet le couvent de Sainte-Ursule. Bien que les bonnes religieuses se doutassent peu en ce moment de la visite cavalière qu'elles allaient recevoir, il y avait cependant dans l'intérieur des murailles monastiques quelque tumulte peu habituel au milieu du calme ordinaire du cloître; tumulte causé par des événements inattendus qui avaient frappé toute la religieuse population d'étonnement et de terreur.

Le lendemain du jour où Marguerite était entrée au couvent, lorsque la sœur Sainte-Euphémie vint prendre possession de la loge du tour où elle devait remplacer la sœur Madeleine, elle fut bien un peu surprise de n'y pas trouver la vieille religieuse.

— Voyez donc, murmura-t-elle, la vieille folle, la vieille bavarde, la vieille paresseuse, qui a laissé le tour seul ce matin! Elle est déjà sans doute dans sa cellule à ranger toutes les babioles qu'elle y entasse, et à causer avec son moineau en cage! Si j'étais méchante, j'irais le dire à l'abbesse.

Elle n'en fit rien cependant; et tout en grognant, elle fit ses préparatifs pour la semaine qu'elle allait y passer. Au moins, dit-elle, elle a fait le lit avant de partir! C'est quelque chose.

Au reste, le couvent était encore bien troublé. On achevait de mettre en ordre toutes les tapisseries, toutes les parures de fête, toutes les guirlandes de fleurs, tous les oripeaux religieux qui avaient été tirés des magasins pour fêter la patronne de la maison, et l'on conçoit que, dans ce tumulte, l'absence de la vieille

tourière, que l'on croyait selon son habitude bien renfermée dans sa cellule pour se reposer des fatigues de sa semaine, ne fut pas remarquée. Ce ne fut que le deuxième jour, lorsque tout fut rentré dans l'ordre habituel, que l'on s'aperçut qu'elle ne paraissait pas au réfectoire.

— Où est donc sœur Madeleine? dit-on; serait-elle indisposée? On alla voir à sa cellule. La porte en était fermée.

L'abbesse la fit ouvrir. La cellule était vide.

Grande rumeur, ainsi que l'on peut penser. On chercha dans la chapelle, dans le jardin; on ouvrit les cellules non occupées, la bibliothèque, où certes elle n'entrait cependant pas. Sœur Madeleine avait disparu. C'était à n'y rien comprendre.

Cependant il était sûr qu'elle n'était pas sortie! Ce n'était pas à son âge et avec la position qu'elle occupait dans la communauté qu'on pouvait présumer une pareille escapade. Et puis une surveillance active et sévère avait été exercée au dehors; car on avait craint en effet quelque tentative coupable. Depuis deux ou trois jours, des gens qui paraissaient étrangers

à la ville, rôdaient sans cesse autour du couvent. Plusieurs avaient parlé aux gardiens séculiers de la porte, et s'étaient même, sous différents prétextes, introduits dans la première cour, d'où il avait fallu les faire sortir; un des individus signalés avait la veille beaucoup insisté, se disant premier écuyer de la baronne de Montmorency, et réclamant un cheval aux livrées de sa maison, qu'il avait laissé par oubli, disait-il, dans la première cour, lors de la visite de sa maîtresse à l'abbesse; or, outre l'invraisemblance de ce récit, on n'avait jamais vu de cheval dans cette cour, et on chassa l'individu malgré ses instances et ses menaces. Tout cela semblait fort suspect; l'abbesse, à laquelle tous ces détails furent racontés le soir, en fut très inquiétée. Elle pensa que la disparition de la tourière, qu'on lui signalait tout à coup, pouvait bien se rattacher à quelque projet sinistre contre le couvent : elle ordonna des mesures extraordinaires de sûreté; et pendant toute la nuit, la communauté fut en émoi. Cependant rien n'arriva.

Le lendemain, le même individu qui s'était déjà présenté la veille, le soi-disant écuyer de

la baronne de Montmorency revint, cette fois, bien monté, bien armé, et suivi de sept ou huit ribauds armés et montés comme lui. Les gardiens de l'abbaye, qui avaient reçu des ordres en conséquence, ne voulurent pas les laisser entrer. Il y eut grande querelle. Le soi-disant écuyer insistait pour parler à l'abbesse : il avait, disait-il, des choses importantes à lui révéler. Bref, il entra de force. Les gardiens sonnèrent la cloche d'effroi ; la tourière Sainte-Euphémie, craignant le sort de Madeleine, s'enfuit de terreur après avoir barricadé le tour, et toutes les religieuses coururent se précipiter au pied de l'autel, attendant presque le martyre.

Cependant, on se battait dans la première cour. Le soi-disant écuyer et ses compagnons, beaucoup plus aguerris que les demi-moines qui gardaient le couvent, avaient forcé la porte du tour et s'y tenaient retranchés, criant à tue-tête qu'ils ne demandaient rien que de juste ; que la baronne de Montmorency était dans le couvent, et qu'ils voulaient parler à l'abbesse pour qu'elle l'en laissât sortir.

Toutes ces paroles étaient perdues. L'abbesse ne pouvait certainement pas les entendre. Elle

et ses colombes étaient prosternées au pied de la croix, et tremblaient de tous leurs membres. Le peuple amassé criait au sacrilége, et voulait brûler les mécréants qui profanaient le couvent de Sainte-Ursule ; mais les mécréants, bien résolus et bien retranchés, tenaient bon et juraient leurs grands dieux qu'ils ne se retireraient qu'après qu'on leur aurait rendu la baronne de Montmorency.

Ces querelles successives avaient duré plusieurs heures, et plus elles duraient, moins elles faisaient présager un dénouement pacifique. Lorsque tout à coup les cris aux armes, aux armes ! se firent entendre à l'extrémité du faubourg, et les bourgeois de Bovines, tout occupés du danger que courait la sainteté de leur couvent envahi par des étrangers, apprirent que la ville même était menacée d'une invasion. Ils coururent en émoi à leurs maisons pour les défendre. Toute la ville fut plongée dans un tumulte difficile à décrire.

Tous ces événements, prodigieux dans le cours d'une vie monastique, avaient chassé bien loin de la mémoire de l'abbesse le souvenir de sa pénitente. D'abord, pendant deux jours en-

tiers, elle avait ignoré l'enlèvement de Madeleine, seule chargée du soin de nourrir la prisonnière; et le troisième jour, lorsqu'elle l'eut appris, le trouble et les combats dont le couvent fut le théâtre ne lui permirent pas de songer à la remplacer dans ses fonctions délicates. Aux cris, aux menaces qu'elle entendait confusément du fond de la chapelle où elle s'était cachée, elle croyait que sa propre vie se trouvait menacée, et certes cette pensée-là suffisait bien pour l'occuper tout entière.

C'est à ce moment que Loys, chassant devant la tête de sa redoutable colonne les habitants effrayés et pris au dépourvu, arriva sur la place, au devant de la porte du couvent.

— Ma foi, dit-il en regardant la croix placée au-dessus de la porte, si ce n'est celui là, c'en est un autre! Voyons toujours.

Il força facilement l'entrée et pénétra dans la cour. A sac! à sac! criaient les Turlupins, en un instant ils se répandirent partout.

—Qu'est cela! cria l'écuyer Bernard, qui se défendait encore en désespéré dans la position qu'il avait prise, et qui vit les assaillants fuir tout à coup devant ces nouveaux et formidables ad-

versaires. Qu'est cela ! les chiens de Jehan de Nivelle !... Merci ! le couvent est en de bonnes mains, et nous aussi s'ils nous y trouvent. Tâchons de tirer au pied et d'en sauver nos os, si faire se peut.

Mais il était trop tard. Confondus par les Turlupins dans le nombre des défenseurs de l'abbaye, ils furent vigoureusement attaqués, et ils durent, bon gré, mal gré, se défendre de même. Ils se trouvèrent ainsi protéger le couvent où ils avaient voulu pénétrer de force, et faire cause commune avec ceux qui les combattaient un moment auparavant.

Bien qu'ils dussent inévitablement succomber dans cette lutte trop inégale, cependant leur position avantageuse, qui leur faisait des murs et de la loge du tour comme une forteresse entre les deux cours, forteresse qui ne pouvait être emportée que par le seul guichet facile à défendre ; cette position leur permit de résister assez longtemps et d'arrêter ainsi l'élan de Loys, qui jusqu'alors avait fait le succès des Turlupins.

— Mort Dieu ! cria le jeune général impa-

tienté de ce retard; qu'on en finisse! allons, amenez la bombarde!

Un canon fut en effet braqué dans la cour, et il commença à démolir la loge et le mur de séparation. Au bruit de ces formidables détonnations qui retentissaient en échos sous les voûtes de la chapelle, les pauvres religie[illegible]ée, et crurent que la fin du monde [illegible] pensèrent [illegible] de frayeur.

— Peste! cela devient chaud! dit Bernard en voyant ricocher les boulets, et les pierres voler en éclats; ma foi, que les moines s'en tirent comme ils pourront! et il tourna le dos avec ses gens, laissant les gardiens de l'abbaye et les autres se battre seuls; aussi ne tardèrent-ils pas à suivre un exemple aussi contagieux que le sien, et ils se réfugièrent dans les bâtiments du couvent, laissant la loge du tour à la merci des Turlupins, qui s'en emparèrent et commencèrent aussitôt l'attaque du corps de logis le plus rapproché. Pendant ce temps, les bourgeois, un peu revenus de leur première surprise et de leur première frayeur, avaient pris les armes, s'étaient réunis à l'Hôtel-de-Ville et sur la placé du Marché; puis, formés en batail-

lons, ils s'avançaient au-devant de l'ennemi arrêté au couvent de Sainte-Ursule. Loys, disposant sur-le-champ son front de bataille, courut à leur rencontre et les enfonça; mais ils revinrent à la charge, et plus heureux cette fois, refoulèrent les Turlupins, qui, malgré les efforts et les cris de leur chef, furent forcés de reculer [illegible] -là du couvent. Les milices de Bovines y pénétrèrent, et app[illegible] cette espèce de forteresse leur aile gauche, s'apprêtèrent à résister courageusement.

La nuit était venue, et après ce combat acharné, il y eut une espèce d'armistice, un instant de repos, pendant lequel les deux armées fortifièrent leurs positions, et firent tous les préparatifs pour recommencer bientôt une lutte décisive.

— Voyons! dit Loys disposant ses troupes pour l'attaque; c'est bien là le couvent de Ste-Ursule?

— Oui, messire, répondit Robert; j'ai entendu tout à l'heure encore des habitants qui le nommaient ainsi.

— Bien! Il faut donc y entrer à tout prix. Ecoute, ami Robert. Nous allons charger par

la Grand'-Rue et couper la ligne de ces braves gens. Alors tu les pousseras devant toi sur la place, et tu mettras le feu à ces barraques là-bas pour les maintenir et les effrayer; moi, pendant ce temps, je rabattrai sur le couvent et j'y entrerai... de gré ou de force.

Le plan étant ainsi conçu, on laissa encore reposer les troupes quelque temps, puis le combat recommença. Les Turlupins, s'ébranlant en colonne serrée, débouchèrent tout à coup par la Grand'-Rue, et enfoncèrent les milices bourgeoises, ainsi que Loys l'avait prévu. Robert, suivant les instructions qu'il avait reçues, poursuivit chaudement ses avantages, refoula les fuyards sur la place et mit le feu à quelques misérables échoppes en bois qui se trouvaient là. La flamme et la fumée que le vent rabattait en tourbillons, les hurlements sauvages des assaillants qui criaient victoire, achevèrent de jeter la terreur dans les rangs des bourgeois qui lâchèrent pied en désordre. — La ville est à nous, dit Robert. En avant!

Pendant ce temps, Loys accomplissait le reste de son projet. Se séparant brusquement de Robert, il tomba sur le corps des bourgeois re-

tranchés devant le couvent, et qui se trouvaient coupés par la manœuvre des Turlupins. Les milices de Bovines opposèrent en vain la plus vive résistance; tout dut céder à l'impétuosité du jeune général, qui s'empara successivement de la première, de la seconde cour, et qui, braquant de là son artillerie, battit en brèche les bâtiments mêmes du couvent où les bourgeois, barricadés comme dans leur dernière retraite, se défendaient en désespérés.

— Diable! dit Loys voyant que le combat se prolongeait sans fruit. — Tout cela est bel et bon; mais à quoi cela sert-il? Nous prendrons le couvent, bien! mais Jehan?

Il fit cesser un moment le combat, et envoya Franck en parlementaire aux gardiens du couvent.

— Braves gens, leur dit Franck, vous êtes perdus. Nous allons mettre le feu au couvent, et pas un seul de vous n'en échappera, cela est sûr. Mais nous vous promettons la vie sauve, si vous nous rendez Jehan de Montmorency, comte de Nivelle, qui doit être quelque part par ici.

A cette proposition inattendue, les défenseurs

du couvent restèrent saisis de surprise, se regardant l'un et l'autre.

— Pour Dieu, messire, reprit leur chef, nous ne savons ce que vous voulez dire; nous n'avons pas entendu parler de ce seigneur, et encore bien moins savons-nous où il peut être.

— J'en suis fâché, répondit Franck avec un admirable sang-froid diplomatique. Nous vous donnons une demi-heure pour nous satisfaire. — Passé ce délai, le feu sera mis au couvent, et il ne sera pas fait de quartier.

Puis il se retira.

— Sur mon ame! reprit le chef des bourgeois, je n'y comprends rien! Où diable veulent-ils que nous le trouvions, ce Jehan de Montmorency?

— C'est une prédestination! dit l'un des gardiens de l'abbaye; ce matin une bande de ces chenapans était déjà venue réclamer je ne sais quel Montmorency; il paraît qu'ils sont tous perdus dans cette famille, et qu'on les cherche en pillant et en mettant le feu partout.

— Où est l'abbesse du couvent? demanda

le bourgeois ; elle en saurait peut-être quelque chose, après tout.

— Elle doit être dans la chapelle. — On y courut ; mais l'abbesse protesta qu'elle n'avait jamais vu de près ni de loin ce Jehan de Montmorency.

— Comment faire alors ! dit l'officier ; tout est perdu, car nous sommes enfermés ici sans pouvoir reculer, et il nous est impossible de résister plus longtemps. Dans une demi-heure, l'assaut sera donné, le couvent sera pris, et ces bandits y mettront tout à feu et à sang.

— Ste-Mère de Dieu, ayez pitié de nous ! qu'allons-nous devenir ! criaient les religieuses se frappant le front autour de l'autel.

— Ma foi, ils nous ont donné une demi-heure, reprit-il, il faut en profiter pour sauver au moins notre vie. — Venez avec nous, mes sœurs, que tout le monde mette la main à l'œuvre.

Ils coururent au bout du jardin qui donnait sur une rue déserte, et de là sur la campagne ; puis réunissant leurs efforts, avec leurs piques, leurs haches, et tous les instruments qui leur tombaient sous la main, ils firent

une brèche au mur, puis ils sortirent et se sauvèrent çà et là.

La demi-heure expirée, Loys ordonna l'assaut, et le couvent fut emporté sans coup férir; car il était vide.

— Voilà qui est surprenant! dit-il, où se sont-ils fourrés?

Et il parcourut le bâtiment de haut en bas. — Il était désert. Les Turlupins en commencèrent le pillage avec célérité; Jehan ne s'y trouva nulle part. Loys découvrit le corridor qui conduisait à la cellule de la pénitence. Mais il s'arrêta au premier caveau qui semblait en effet le point où il venait aboutir, et où rien, au premier coup d'œil, ne semblait annoncer une autre issue.

— C'est une cave, dit-il en voyant les vieux tonneaux et autres ustensiles qui s'y trouvaient accumulés; et il les frappa du pied. Encore sont-ils vides! continua-t-il; et il remonta dans la cour.

Malgré le triste brouillard qui enveloppait le ciel, encore obscurci par la fumée de l'incendie allumé par les Turlupins, et qui dévorait une partie de la ville, le jour venait de paraître;

et il éclairait les ruines et la dévastation du couvent. Robert entra dans la cour, et s'élança au devant de Loys qui s'y était assis sur un tas de butin, tout triste et tout fatigué de ses inutiles recherches.

— Eh bien, messire! lui demanda-t-il vivement; quelles nouvelles de monseigneur Jehan?

— Nulle! répondit Loys en secouant la tête. J'ai tout fouillé du haut en bas, jusque dans les caves; et je n'ai trouvé aucune trace de lui.

— J'ai cherché de mon côté, j'ai interrogé plusieurs habitants, leur promettant monts et merveilles; eh bien! je n'ai rien appris. Ils n'en ont jamais entendu parler.

— A moins que les moines ne l'aient emmené avec eux! ... mais encore, où le trouver? Il paraît qu'ils se sont enfuis par le jardin.

— S'ils avaient eu messire Jehan entre les mains, reprit Roger, certainement ils l'eussent rendu, plutôt que de soutenir le siége si longtemps; au reste, je dois vous prévenir, messire, qu'il serait temps de songer à la retraite. Nous avons pu nous emparer de la ville par un coup de main; mais nous ne sommes pas en force suffisante pour l'occuper militairement et

la garder. Il serait prudent de nous éloigner avant que l'alarme fût répandue dans la province.

— Et Jehan ? répondit Loys.

— Ma foi, messire, nous ne le trouverons plus en restant ici, cela est certain. Qui sait ? nous le rencontrerons peut-être ailleurs.

— Allons ! dit Loys, nous allons songer au départ.

Et il fit sonner la fanfare pour réunir ses soldats encore occupés à dévaster l'abbaye.

Il était sage en effet de penser à la retraite. C'était par la surprise, par la terreur qu'elle avait inspirée dans ce combat nocturne, que la bande des Turlupins avait pu s'emparer de Bovines, et y dominer une nuit et presque tout un jour ; mais si les habitants, maintenant dispersés, s'étaient ralliés, si surtout il leur était venu du secours du dehors, Loys et ses soldats eussent été en grand péril.

Ce second danger était surtout à craindre. Un grand nombre des habitants ayant pris la fuite, avaient cherché un refuge dans la campagne, et y avaient semé la terreur. Ceux qui avaient défendu le couvent jusqu'au dernier moment étaient

surtout de ce nombre. Et il était évident que bientôt toute la contrée serait en armes.

Parmi tous les fuyards, les religieuses de Sainte-Ursule étaient surtout à plaindre ; on peut facilement se faire une idée de l'effroi qui accablait ces pauvres filles accoutumées depuis leur enfance à la tranquillité du cloître, et qui se trouvaient tout à coup jetées au milieu des horreurs d'une ville prise d'assaut, obligées de fuir seules, la nuit, à travers la campagne, à la lueur de l'incendie ! D'abord, elles avaient couru toutes ensemble comme une volée de colombes, palpitantes de crainte, et sans regarder derrière elles ; mais bientôt la différence des âges, l'inégalité des forces, mille circonstances, les séparèrent en plusieurs groupes. Et puis des accidents imprévus, de nouvelles et puériles terreurs au milieu de cette campagne déserte, vinrent les accabler, les chasser toutes de côté et d'autre, les disperser encore. Le plus grand nombre se maintint cependant autour de l'abbesse ; le reste s'égara et se perdit çà et là.

Entre autres, deux amies, liées entre elles de cette amitié dévouée qui naît et se fortifie dans l'isolement et la retraite, séparées dans leur

course du reste de la foule, se virent bientôt seules au milieu du silence et de la nuit; d'événements en événements, de terreurs en terreurs, elles arrivèrent à travers champs jusqu'à une cabane, où, à travers une lucarne ouverte sur le toit, elles entrevirent encore de la lumière. Elles frappèrent et demandèrent l'hospitalité. après quelques instants on leur ouvrit, et à la grande surprise des paysans qui venaient d'interrompre leur sommeil pour les recevoir, elles racontèrent leur aventure.

Une jeune femme belle et pâle, dont tous les traits semblaient indiquer une vive et récente souffrance, était couchée dans le seul lit que renfermait la cabane; et elle semblait prêter à ce récit, bien défiguré et bien étrange dans la bouche des deux pauvres religieuses, une grande attention. Elles les interrompit tout à coup en se levant sur son séant.

— Le couvent de Sainte-Ursule! dit-elle; vous sortez du couvent de Sainte-Ursule qui est assiégé? Par qui est-il assiégé?

— Oh! je ne le sais pas! répondit la religieuse un peu surprise de toutes ces questions.

Ce ne peut être que par de mécréants hérétiques.

— Vous n'avez pas entendu le nom de leur chef ?

— Non... d'abord ils sont venus demander qu'on leur rendît la baronne de Montmorency, qui, disaient-ils, était enfermée dans le couvent.

— La baronne de Montmorency !

— Oui. Ils n'étaient alors que huit ou dix ; mais bientôt, il en est arrivé toute une armée, avec du canon !... ils ont tiré le canon !... puis ils sont venus demander qu'on leur rendît Jehan de Montmorency... Or, comment cet homme eût-il été dans le couvent ! Doux Jésus !

La malade fit un effort, et sans dire un mot de plus s'apprêtait à descendre de son lit.

— Eh, bon Dieu ! s'écria la paysanne ; vous voulez vous lever, madame ?

— Oui.

— De quoi avez-vous besoin ? Que voulez-vous ?

— Il faut que j'aille au couvent de Sainte-Ursule.

Un cri universel de surprise fut la réponse des assistants.

— Vous !... Et pourquoi, bon Dieu !

— Il faut que j'aille au couvent ! reprit-elle d'une voix calme et ferme.

— Mais c'est impossible, madame ! Vous êtes si faible ! Ce matin encore vous vous êtes trouvée mal pour avoir voulu vous lever ; et faire cette course la nuit, pendant qu'on se bat !

— Il le faut, répéta-t-elle de nouveau.

— Mais pourquoi, bon Dieu !

Blanche, sans répondre, se couvrait de ses vêtements aussi vite que le lui permettait l'épuisement de ses forces.

— Mais vous ne pouvez seulement faire un pas !

— J'irai à cheval. Préparez-moi le mien, je vous en prie.

— Mais vous perdrez connaissance encore...

— J'attendrai d'être revenue à moi, et je partirai ensuite.

— Mais vous vous tuerez !

— Il le faut !

La paysanne leva les mains au ciel.

— C'est un délire ! dit le paysan à sa femme. Faut tâcher...

— Mon bon Barthélemy! interrompit Blanche. Voulez-vous me seller mon cheval?

— Oui, oui, madame; tout de suite! Mais il se garda bien de bouger. Faudrait tâcher, dit-il bas à sa femme, de faire en sorte...

— Vous seriez bien bon de m'accompagner, reprit Blanche. Je vous promets qu'avec moi, vous ne courrez pas le moindre danger.

— Oh! certainement non, madame! Je le sais bien! — Vois-tu, continuait-il, faudrait...

— Eh bien! mon ami, je suis prête. Vous n'allez pas chercher mon cheval? Le temps se passe.

— Mais... est-ce donc si pressé, madame? répliqua le paysan d'un ton persuasif.

— Comment, puisque l'on se bat!

— Eh bien! madame, cette raison...

— Eh, mon Dieu!... Je suis la femme de Jehan de Montmorency, et je puis seule faire cesser le combat.

— Ah! ah!... c'est différent! Dame, je ne savais pas.

— Je vous en supplie, mon cher Barthélemy! Portez-moi sur mon cheval!

— Il suffit, madame, il suffit!

XIV

Découverte.

Un jour triste et blafard, comme celui d'une matinée d'automne froide et pluvieuse, éclairait la ville de Bovines. La fumée des incendies qui s'éteignaient çà et là faute d'aliments, roulait encore en tourbillons noirs sur le ciel, d'un gris plombé. Une plaie fine et pénétrante, un brouillard épais, ruisselaient du ciel et enveloppaient chaque objet d'un voile de tristesse. Les rues

désertes, les portes enfoncées, de rares habitants errants sur les places, une foule de femmes, d'enfants, de vieillards entassés dans les églises, le silence de la lassitude ou de la mort : tel était le spectacle que présentait cette ville prise d'assaut.

L'aspect était bien différent auprès du couvent de Ste-Ursule qui avait servi de quartier-général à l'armée des Turlupins pendant toute la nuit. Un corps nombreux, et dans le plus bel ordre, occupait la place. Les canons et bombardes étaient rangés sur les flancs. Des ballots entassés, des chariots, des chevaux, des ânes chargés de butin encombraient la rue derrière cette ligne formidable, et se prolongeaient jusque dans la cour du couvent; au delà un second bataillon formant l'avant-garde, archers en tête, était prêt à partir.

Loys, les chefs d'escouade et tout l'état-major se tenaient encore en conseil dans la chapelle de Ste-Ursule. Ils étaient tristes et inquiets; car leur entreprise, bien que brillante et couronnée de succès, n'était au fond qu'une déception amère. Où était Jehan, qu'était-il devenu;

où pourraient-ils le trouver? ils l'ignoraient tous.

Ils avaient épuisé toutes leurs conjectures, énuméré toutes leurs espérances, sondé toutes leurs incertitudes; et ils n'avaient rien décidé : sinon qu'il fallait partir.

— Puisse Beelzébuth étrangler tout ce qu'il y a de Chaperons blancs au monde! s'écria Loys avec fureur; c'est à eux que nous devons ce malheur! Ils l'ont forcé de partir seul, et il se sera fait tuer!

— Amen! dit Robert avec amertume; mettez dans le même paquet la Verte-Tente et les bourgeois de Dinand. Je voudrais les voir tous pendus!

— Ce qu'il y a de mieux à faire, dit Hervé, l'un des chefs d'escouade, c'est de retourner à Nivelle et de nous y fortifier. Charles de Bourgogne sera furieux lorsqu'il apprendra que nous avons pillé une de ses villes, et il faut pouvoir nous défendre.

— Nous avons un fils de Jehan à Nivelle! s'écria Primauguet avec chaleur. Il faut lui conserver son héritage.

— Moi, j'espère encore que messire Jehan

reviendra! dit Franck d'un ton de confiance. Voyez-vous, il est trop habile et trop adroit pour ne pas savoir triompher de tout!

— Mais en attendant, dit un autre, il faut nous retirer; car on sonne le tocsin tout aux alentours, et dès ce soir nous serions attaqués.

— Allons! reprit Loys avec un soupir, la volonté de Dieu soit faite! En route, compagnons. Nous ne nous arrêterons qu'à Liedekerque.

En disant ces mots ils sortirent de la chapelle. En passant, Loys vit l'ouverture de la cellule de pénitence et la croix qui y était gravée, avec ces mots: *Orate misericordiam Domini.* Il s'arrêta à la regarder un moment:

— Qu'est cela? dit-il, est-ce l'ouverture de la cave dans laquelle je suis descendu?

— Probablement, répondit Franck.

— Mais il y a quelque chose d'écrit, là... Robert!... où est donc Robert?... Ah! fit-il en apercevant le page qui sortait le dernier de la chapelle. Dis-nous donc ce qu'il y a là dessus.

— Dame! dit Robert après avoir lu, c'est du latin, et je ne comprends guère... mais ce doit être quelque chose comme un passage de

la messe... Il me semble avoir vu cela... et puis, cela doit signifier, la miséricorde du Seigneur, ou bien quelque chose d'approchant.

— C'est le caveau des morts! dit Franck.

— Sans doute! répondirent les autres.

— Qu'ils dorment en paix! reprit Loys.

— Amen!

Et ils passèrent.

Aussitôt qu'ils furent dehors, chaque officier courut à son poste pour donner l'ordre du départ. Loys resta presque seul dans la cour avec Franck et Robert. La tristesse profonde de ce ciel humide et sombre, de ces bâtiments déserts et dévastés, de ces débris accumulés en monceaux, de ce silence lugubre interrompu seulement par le bruit des armes dans le lointain, jetèrent dans son ame une impression de tristesse profonde.

—Pauvre Jehan! murmura-t-il en levant les yeux au ciel par un mouvement involontaire. Peut-être souffre-t-il maintenant! Et nous ne pouvons le secourir! Peut-être est-il mort!

— Oh, j'espère que non! dit Franck avec assurance.

Robert poussa un soupir et secoua la tête.

— Je jure Dieu ! s'écria Loys avec force, que s'il est mort, si les infâmes qui l'ont abandonné l'ont laissé périr, je jure Dieu que je n'aurai repos ni trève que je ne l'aie vengé !

Il y eut un moment de silence; puis Loys fit quelques pas en avant pour inspecter la marche des troupes qui commençaient à défiler.

— Mordieu ! que le ciel est triste et froid ! dit Franck.

— Il est en deuil ! répondit Robert; et il a raison : il y a sur terre un grand homme de moins.

— Moi, vois-tu, reprit Franck, je ne puis croire que messire Jehan soit mort. Un homme comme lui ! cela n'est pas possible, Robert !

Robert haussa les épaules et s'éloigna à son tour. Il alla retrouver une mule élégamment caparaçonnée sur laquelle était assise une jeune femme enveloppée de sa mante.

— Comment, Robert ! dit Isabelle d'une voix entrecoupée et s'essuyant les yeux; comment ! l'on va partir !.. et nous n'avons retrouvé ni messire Jehan, ni madame Blanche ?

— Que voulez-vous, Isabelle ? nous avons tout fouillé, tout remué, ils n'y sont pas !

— Mais alors, où sont-ils ? il faut y aller.

— Dieu seul le sait, mon enfant ; il faut espérer qu'il nous y conduira.

— Allons ! en avant la deuxième file ! cria une voix retentissante. Robert frappa légèrement de sa houssine le mulet qui portait Isabelle.

— Bon courage, et tenez-vous bien, reprit-il ; je vais revenir près de vous tout à l'heure.

En effet, il détacha son cheval, sauta légèrement en selle, prit les ordres du général en chef Loys, et courut sur le flanc de la colonne, afin de les faire exécuter. Loys en personne commandait l'arrière-garde, et son autre aide de camp, son fidèle Franck, restait auprès de lui.

L'avant-garde des Turlupins sortait de la ville, lorsqu'au détour du chemin, une femme soutenue par un paysan sur un cheval qui allait au pas, se présenta sur le front de la colonne.

— Diable ! dit le paysan, qui parut un peu troublé, les voici ! qu'allons-nous faire ?

— Marchons vers eux, dit Blanche d'une voix faible.

— Rangez-vous ! cria un des archers qui marchaient en éclaireurs, l'arbalète tendue.

— Laissons passer ceux-ci, dit Blanche ; ils

ne me reconnaîtraient pas. Le paysan s'arrêta en effet au bord du fossé; il semblait inquiet, et s'abritait tant soit peu derrière le cheval.

— Tiens ! que font-ils là ? dit un archer en passant. Jolie femme, bien pâle, ma foi !

— Viens avec nous, petite, dit un second.

— Il n'est pas malheureux, le manant ! dit un troisième; sa femme n'est pas mal tournée, nanny dà !

Blanche cherchait en vain une figure qu'elle crût reconnaître; le hasard n'en amenait pas une seule de ce côté.

— Jusques à quand resterons-nous ici, madame ? dit le paysan qui trouvait la station peu agréable.

L'avant-garde avait passé; les bagages et le butin, protégés par quelques détachements échelonnés sur les flancs, commençaient à défiler. Tout à coup Blanche poussa un cri de joie :

— Isabelle !

Un autre cri lui répondit. Isabelle se précipita en bas de sa mule. — Madame ! madame la comtesse ! criait-elle; et elle courut vers elle, lui baisant les mains, le bas de sa robe.

— Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! disait-elle en s'agitant comme une folle; Robert avait raison ; c'est lui qui vous amène ici !

— Isabelle ! ma chère Isabelle ! dit Blanche, — où est Jehan ?

— Messire Jehan ? répéta Isabelle. — Hélas ! nous n'en savons rien... mais enfin vous voilà, vous...

— Vous n'en savez rien ! cria Blanche d'un ton de terreur. — Quoi ! il n'est pas avec l'armée ?

— Mon Dieu non. Nous l'avons vainement cherché partout, dans le couvent et dans la ville.

— O mon Dieu !... avez-vous été à la cellule où j'étais renfermée ?

— Dame, je pense qu'oui. Nous avons été partout, moi, Robert, messire Loys, et...

— Loys est ici ! il faut que je le voie.

— Robert ! Robert ! cria Isabelle voyant le jeune page qui passait au galop de l'autre côté de la route. — Voilà madame Blanche !

Robert ne fit qu'un bond auprès d'elle.

— Robert! dit Blanche avec angoisse en interrompant ses premières paroles. — Quoi !

vous n'avez pas vu Jehan? Je l'ai laissé dans ma prison, au couvent. Y avez-vous été?

— Madame, je le pense, car nous somme allé partout, jusque dans les caves. Mais, cependant, ne la connaissant pas, je ne pourrais l'affirmer.

— Il y a un soupirail, une grille en fer, au bout d'un long corridor obscur, reprit Blanche avec précipitation.

— Une grille en fer! je ne l'ai pas vue, madame.

— O mon Dieu! s'il avait été enfermé! s'il y était encore!

— Il faut y retourner! dit précipitamment Robert. — Halte! cria-t-il d'une voix retentissante; et, à cet ordre répété de rang en rang, toute la colonne s'arrêta.

A peine Loys eut-il entendu les premières paroles de Blanche, qu'il fit rétrograder l'arrière-garde jusqu'au couvent; il y rentra, soutenant entre ses bras Blanche, qui seule pouvait le conduire. C'est ainsi qu'il descendit avec elle dans le corridor.

— Hélas, dit-il; je suis déjà venu par ici, et je n'ai rien trouvé. Vous le voyez, ma chère

Blanche, dit-il en s'arrêtant dans le caveau, il n'y a personne.

— Oh ! ce n'est pas ici ! il y a une porte... quelque part... mais où ! Il faisait nuit lorsque je suis sortie.

— Une porte? dit Robert cherchant avec la torche qu'il portait tout le long de la muraille. — En voici une... c'est encore un corridor. Je l'ai suivi; il monte dans le bâtiment au dessus.

— Oh ! ce n'est pas cela ! dit Blanche; celui-ci mène chez l'abbesse. Il y a une autre porte, Robert.

— Une autre porte?... Ah ! tenez ! voici !... mais elle tient; elle est fermée en dedans !

— Parbleu ! dit Loys, la voilà ouverte. Et en effet, d'un coup de masse d'arme, il l'avait jetée hors de ses gonds. Marchons, maintenant.

— C'est cela ! c'est cela, dit Blanche. Voici les marches... oh ! je me reconnais. Dans un instant nous allons voir la grille !

— Jehan ! Jehan ! cria Loys. — Mais l'écho seul des voûtes répondit.

O mon Dieu ! dit Blanche qui défaillait

presque d'anxiété. Si depuis cinq jours il était ici !... mon Dieu !

— Marchons ! dit Loys, et portant Blanche entre ses bras, il s'avança vivement.

— Voici la grille, cria Robert. Messire Jehan!... hélas, il nous répondrait si... Ah ! ! !

Il s'interrompit par un cri terrible de surprise et d'effroi. Il était parvenu près de la grille, et un spectacle affreux venait tout à coup de frapper ses regards.

La lueur de la torche qu'il portait à la main éclairait la tête pâle, renversée, horriblement contractée de Marguerite. A demi couchée sur le sol, les bras enlacés dans les barreaux de la grille avec une étreinte convulsive, on eût dit qu'elle cherchait encore à les ébranler. Sa bouche livide et entr'ouverte avait déjà depuis quelque temps laissé échapper son dernier souffle et son dernier cri, et ses yeux entr'ouverts n'avaient plus de prunelle ni de regard.

Robert recula d'effroi.

— La baronne de Montmorency ! dit-il.

— Marguerite ! répéta Loys.

Robert baissa la torche, et la clarté rougeâtre vint se jouer sur les traits pâles et défigu-

rés, sur les dents brillantes, sur les yeux immobiles de ce cadavre.

— Morte! dit Robert.

— Morte! répéta Loys.

— Mon Dieu! murmura Blanche avec effort. Et Jehan?

— Elle est seule! dit Robert élevant la torche dont la clarté combattant la faible clarté qui tombait du soupirail, ne suffisait pas pour dissiper l'obscurité du souterrain. — Elle est seule... Elle est morte de faim et de soif, sans doute!

— Quel châtiment! murmura Blanche. Mais Jehan! je l'avais laissé ici, et c'est Marguerite que j'y retrouve! qu'est-il devenu? Mais, mon Dieu!... que vois-je là bas!... Robert! qu'y a-t-il au fond! là bas!...

Robert agita la torche pour accroître sa clarté.

— C'est un voile noir étendu, dit-il.

— Oui, je le vois, en effet, c'était le mien... Mais! oh!.. il me semble... que... Il lui fut impossible d'achever, et ses forces l'abandonnaient.

— En effet! dit Robert, il semble... reprit-il d'une voix altérée, il semble que ce linceul

recouvre quelque chose... Ce n'est rien sans doute.

Et il fit signe à Loys de se retirer, en emportant Blanche qu'il voyait prête à s'évanouir. Mais Loys ne le comprit pas.

-- Il faut voir ce que c'est ! dit-il vivement. Entrons.

— La grille est fermée ! dit Robert.

— Eh bien ! je vais l'ouvrir ! et avec sa masse d'armes, il frappa sur la serrure. La grille tremblait, et le retentissement des coups se répandait au loin sous ces voûtes silencieuses en grincements lugubres. En peu d'instants, la main vigoureuse du jeune chevalier eut fait voler la serrure en éclats, et brisa les verroux.

— Un moment ! dit Robert, et il se baissa pour arracher de la grille avant de l'ouvrir, les bras raides et glacés de Marguerite qui retenaient les barreaux de la porte serrés contre sa poitrine, et qu'il eût fallu briser. — Messire Loys ! reprit-il avec intention; vous devriez rester ici avec madame...

— Robert ! Robert ! interrompit Blanche d'une voix faible. Je veux entrer !... je veux voir...

Elle fut obligée de s'arrêter de nouveau. Robert repoussant le corps inanimé de Marguerite, ouvrit la grille, et entra; il se dirigea lentement et avec un serrement de cœur affreux vers ce linceuil noir étendu au fond du cachot; car son œil exercé avait reconnu sur-le-champ des formes humaines sous ses plis funèbres. Il se baissa, souleva le linceuil...

Jehan était couché sur le dos, les mains croisées et serrées avec force sur sa poitrine. Il était pâle, la bouche entr'ouverte, les yeux fermés...

— C'en est fait ! murmura Robert. Nous avons tout perdu !

Blanche poussa un cri affreux. — Jehan ! Jehan ! répéta-t-elle avec égarement... Il dort sans doute ! Réveillez-le... je vous en prie ! réveillez-le !

— Messire Loys ! dit Robert, laissez-moi seul ici...

— Non ! non ! répéta Blanche avec une énergie qui tenait du délire. Laissez-moi ! Je veux le voir encore et lui parler !... Il ne peut être mort... Ce serait moi qui l'aurait tué, et je ne peux avoir tué Jehan !...

— Emportez-la ! dit Robert à voix basse.

Mais Loys restait immobile, accablé par sa propre douleur, les yeux fixés sur la tête décolorée de Jehan.

Blanche s'était précipitée sur son corps.

— Parle ! lui disait-elle, ouvre encore les yeux ! Un moment au moins, un seul moment !... O mon Dieu ! c'est pour moi qu'il a tant souffert ! c'est pour moi que... Oh, non, tu n'es pas mort, n'est-ce pas ? Réponds-moi, je t'en prie !

Et elle serrait avec délire ses mains froides entre les siennes, et pressait sa bouche contre ses lèvres pâles.

— Dieu est injuste ! s'écria Robert avec une énergie terrible ; il n'y a pas de Providence !

Et il se laissa aller contre la muraille du cachot, la tête appuyée dans ses mains.

— Mort ! répétait Loys. Mon frère ! Que vais-je devenir sans lui ?

— Non ! non ! s'écria Blanche avec une joie pleine d'égarement. — Il n'est pas mort ! c'est moi qui vous le dis... Je ne peux pas l'avoir tué ; je le savais bien ! Il n'est pas mort ! Tenez, son cœur bat... oui, il bat lorsque je le mets contre le mien... et puis ses lèvres... elles pressent

les miennes... je le sens bien !... Il respire !... Dieu soit béni ! Il mourait de faim et de soif; Eh bien, puisqu'il m'a rendu mère, je vais pouvoir le nourrir...

— Bon Dieu ! serait-il vrai ! s'écria Loys en se précipitant auprès de Blanche qui avait soulevé la tête de Jehan et la pressait contre son sein.

— Ah, je bénirais Dieu ! dit Robert en s'agenouillant auprès d'eux.

Et il y eut un moment de silence : moment d'anxiété, de doute, d'espoir, d'inexprimable angoisse.

— Il vit ! il vit ! cria Loys ; nous sommes tous sauvés !

— Dieu juste ! répéta Robert reposant ses yeux mouillés de larmes de joie sur Blanche et sur Jehan. — Dieu juste ! vous leur deviez ce bonheur !

CONCLUSION.

—

Il nous reste, je crois, quelques détails à connaître encore, si nous voulons compléter la suite de cette histoire. Et, pour ne parler d'abord que de notre héros, saurons-nous si Jehan de Nivelle, survivant à cette dernière et terrible épreuve, pût jouir enfin auprès de Blanche de ce tranquille bonheur qu'il aurait acheté bien cher? J'avoue que j'ai craint long-

temps qu'il n'en eut pas été ainsi; je craignais qu'après un moment d'espoir et de joie, Blanche et Loys n'eussent perdu pour toujours celui que d'abord ils avaient cru sauvé. En effet, j'avais feuilleté inutilement bien des livres pour apprendre où et comment mourut Jehan de Nivelle, et je ne l'avais appris nulle part. Les chroniqueurs me disaient seulement que Jehan était mort onze jours avant son père, qui l'avait, comme on le voit, fort inutilement déshérité; et que sa femme, qui lui survécut, lui avait fait élever un fort beau tombeau dans l'église de Nivelle. Ce tombeau subsistait encore avant la révolution : je ne sais s'il existe aujourd'hui.

Mais ce tombeau portait une inscription; et cette inscription m'apprit précisément ce que je cherchais. La voici :

« Hic jacet sepultus dominus Johannes de
» Montmorency, miles, quondam dominus tem-
» poralis de Nivelle in Flandriâ et de Liede-
» kerque, consiliarius et camerarius domini
» ducis Burgundiæ, qui obiit anno incarnatio-
» nis domini 1477 mensis die XXVI junii. —
» Orate pro animâ ejus.

Ce mauvais latin veut dire en français qui ne vaudra guère mieux :

« Ci gît monseigneur Jehan de Montmorency, chevalier, de son vivant seigneur temporel de Nivelle en Flandre et de Liedekerque, conseiller et chambellan de monseigneur le duc de Bourgogne ; qui mourut l'an de Notre-Seigneur 1477, le 26e jour de juin. — Priez pour son ame. »

Or, nous avons laissé Jehan dans le couvent de Ste-Ursule à la fin d'octobre 1465. S'il ne mourut que le 26 juin 1477, il eut encore douze années de bonheur à passer : de bonheur, puisque l'histoire ne parle plus de lui, et que l'histoire n'enregistre que les troubles, les larmes et le sang.

Nous savons déjà que son père mourut onze jours après lui.

Alors Guillaume voulut se mettre en possession des titres et des biens, en vertu de l'acte de donation qui avait été fait en sa faveur avec l'approbation du roi. Mais d'un côté Loys de Fosseux, de l'autre Jehan II de Nivelle, fils de

notre Jehan, réclamèrent et intentèrent un procès à Guillaume. Ce procès dura longtemps, et se traîna de sentences en sentences, d'appels en appels. Les diverses parties gagnèrent et perdirent successivement. Enfin, Guillaume transigea. Il racheta tour à tour à prix d'argent les droits de Loys son frère, et de Jehan son neveu. De cette sorte il fut paisible possesseur du titre de baron de Montmorency; mais il ne le fut qu'en 1492.

Loys de Fosseux était mort en 1490.

Quant à la postérité de Jehan de Nivelle, elle obtint dans l'histoire une place brillante, trop brillante peut-être, car cet éclat ordinairement s'achète bien cher. Son petit-fils, Philippe de Montmorency, épousa l'héritière du comté de Horn, et devint ainsi l'un des plus puissants seigneurs de Flandre. Ce fut en cette qualité qu'il dirigea l'aile gauche de l'armée qui, sous les ordres d'Emmanuel Philibert duc de Savoie, remporta la victoire de Saint-Quentin sur l'armée française, commandée par le connétable Anne de Montmorency, fils de Guillaume. Singulier hasard qui rapprochait encore sur le champ de bataille de Saint-Quentin,

comme sur celui de Montlhéry, les deux bannières de Montmorency et de Nivelle. Tout le monde sait que le connétable fut battu et fait prisonnier.

Le fils de ce Philippe, qui, comme lui, s'appela Philippe de Montmorency, comte de Horn et de Nivelle, est encore plus célèbre. Défenseur des libertés populaires, comme le chef de sa race, et à ce titre en butte à la haine et à la vengeance du duc d'Albe, une lâche trahison le fit périr sur l'échafaud en même temps que le comte d'Egmont. Cette sanglante histoire n'est que trop connue.

Cependant son jeune frère, Floris de Montmorency, seul héritier des Horn et des Nivelle, avait été déporté en Espagne, et bientôt après décapité à Limancas, en 1570.

C'était le dernier rejeton de ce chien de Jehan de Nivelle.

QUELQUES OBSERVATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES.

—

Plusieurs lecteurs, j'en suis certain, ne s'attendaient pas, sur le titre de ce livre, à lire l'histoire que nous venons de terminer. Car *ce Chien de Jean de Nivelle* était probablement pour eux un véritable quadrupède, d'une indocilité proverbiale; et ils croyaient sans doute trouver ici le récit de ses faits et gestes, de même qu'ils ont lu ceux du chien de saint Roch dans la Légende dorée. Je pense qu'ils sont détrompés maintenant.

Je ne sais pourquoi ni comment on en est ainsi venu à séparer la malencontreuse épithète appliquée à Jehan de Montmorency, pour en créer un être à part, dont l'existence fantastique a induit en erreur la crédulité populaire depuis près d'un siè-

cle; car je ne crois pas devoir faire remonter plus haut la naissance du chien de Jehan de Nivelle, à côté de la réputation de son maître. Les vers de La Fontaine, cités en tête de cet ouvrage, prouvent que le grand fabuliste ne s'y trompait pas, et j'accuserais presque de cette sottise la chanson de Cadet Rousselle, qui la première a donné quatre pattes à ce chien de Jehan de Nivelle.

Au reste, c'est un fait acquis à l'histoire, que Jehan de Nivelle et Fosseux, fils aîné de Jehan II, baron de Montmorency, déshérité par son père et traité de chien par le peuple, a seul donné naissance au proverbe. Je ne m'arrêterai pas à le prouver. Toutes les biographies, tous les dictionnaires historiques, tous les dictionnaires de proverbes sont unanimes sur ce point. Mais les circonstances de sa vie qui servent de base à mon récit, sont beaucoup moins connues, et je crois nécessaire de les rappeler ici en les appuyant de quelques autorités historiques.

Je dois en même temps avertir le lecteur que j'ai commis quelques anachronismes volontaires, qui m'ont paru nécessaires dans l'intérêt du roman; mais que je vais rectifier dans l'intérêt de l'histoire.

Ainsi j'ai beaucoup abrégé la carrière politique de mon héros en la resserrant dans le cadre de quelques années. Je ne le fais entrer dans l'association des

Chaperons blancs et des autres défenseurs des libertés populaires, que peu de temps avant la guerre du Bien public. Il est évident qu'il s'y jeta quelques années plus tôt; car il commandait l'aîle gauche et toute la cavalerie à la célèbre bataille de Gavre, livrée en 1453, dont la perte porta le coup mortel aux insurrections des paysans et bourgeois flamands. Malgré la trahison qui jeta la confusion dans les rangs populaires, il disputa vaillamment la victoire au duc Philippe-le-Bon. M. de Barante rapporte ce fait dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, (tom. VII, pag. 429), et Olivier de la Marche, historien contemporain, l'indique également. Seulement j'avertirai, crainte de confusion, que ce dernier auteur se sert toujours du nom flamand Jehan Van-Nivelle.

Sans préciser dans cet ouvrage l'âge de mon héros, je l'ai cependant laissé croire plus jeune qu'il ne l'était réellement à l'avènement de Louis XI. Voici, je crois, les véritables dates :

Jean II, baron de Montmorency, son père, épousa, en 1421, Jeanne de Nivelle et de Fosseux, mère de Jehan de Nivelle et de Loys. Jehan de Nivelle naquit en 1423 ou 1428, et elle mourut le 4 septembre 1431. Jean de Montmorency se remaria en 1453 avec Marguerite d'Orgemont, il en eut Guillaume et deux filles; l'une, Philippe, épousa Charles de Melun, grand-maître de France; l'autre

nommée Marguerite comme sa mère, fut mariée à Nicolas d'Anglure.

Je suis pour ces dates les indications de Duchesne; car Moreri est d'un avis tout différent. Selon lui, Philippe, fille de Jean de Montmorency et de Marguerite, aurait épousé Charles de Melun en 1365, c'est à dire quatre-vingt-huit ans avant l'époque assignée pour le mariage de son père. De plus, le baron de Montmorency lui-même serait mort le 16 juillet 1447, quarante-trois ans avant l'année indiquée par Duchesne; il n'aurait pas même vu l'avénement de Louis XI.

Ces dates sont absurdes, et toute l'histoire de la famille des Montmorency les réfute suffisamment. Moréri, d'ailleurs, se contredit lui-même en d'autres endroits. De plus, l'épitaphe authentique de Jehan de Nivelle, que j'ai déjà transcrite et que Duchesne rapporte dans ses preuves, est un argument irrésistible. Jehan de Nivelle mourut le 26 juin 1477; et il mourut onze jours avant son père.

J'ai rapproché de même deux époques importantes : celle de l'exhérédation en faveur de Guillaume, et le moment où Jehan de Nivelle se jeta dans le parti de Bourgogne. La vérité historique est que le châtiment ne suivit pas de si près la désobéissance. L'acte d'exhérédation ne fut définitivement arrêté en faveur de Guillaume que le 28 octobre 1472. Il y est dit que Jean, baron de Montmorency. son fils, *céda à Guillaume, en pur et vrai don, irrevocable, fait*

entre vifs, pour lui et ses hoirs, sa terre, seigneurie, baronie et dépendances de Montmorency, avec le consentement du roi...

J'ai cru que je pouvais facilement, dans un livre comme celui-ci, me permettre ces licences qui, sans changer l'ordre des faits, et sans dénaturer leur caractère, abrègent seulement et resserrent pour ainsi dire l'intérêt historique en supprimant les intervalles oiseux et vides pour le lecteur. Cette rapidité ne peut que mettre plus en relief les rapports et les causes des événements ; causes clairement indiquées par tous ces historiens. C'est dans leurs chroniques que j'ai trouvé par quels moyens Marguerite sut influencer son vieil époux, et comment elle chercha en semant la discorde entre les deux frères, à les perdre l'un par l'autre, à les pousser au fratricide.

« La vraie cause de tout cela, dit Duchesne dans sa belle histoire des Montmorency, provint de quelques querelles et disgraces domestiques, lesquelles supprimant, leur père se servit de la précédente (la cause politique), qu'il fortifia du prétexte de la volonté du roi. » (Duchesne, page 285.)

« Dès que Marguerite d'Orgemont entra dans cette famille, dit Désormeaux (*Histoire de la maison de Montmorency*), les troubles et les dissensions y entrèrent avec elle. Elle sut pousser les deux aînés à une rupture ouverte. Peu s'en fallut un jour qu'ils ne s'égorgeassent... »

C'est également dans cet historien que j'ai trouvé la présentation solennelle du jeune Guillaume par son père au roi Louis XI, la veille de la bataille de Montlhéry, et l'indication de cette autre cérémonie du héraut sommant publiquement à son de trompe Jehan de Nivelle et son frère Loys de joindre leurs troupes à celles du roi.

Cependant je dois avouer que je me suis permis quelques changements assez graves; mais je suis persuadé à l'avance que les lecteurs me les pardonneront : ils concernent les noms propres. Ainsi l'épouse de Jehan de Nivelle, que j'ai nommée Blanche, s'appelait malheureusement Goudèle ou même Goulle, nom qu'elle porte dans beaucoup d'actes, et son frère Philibert s'appelait Gouard; prénoms baroques et mal sonnants qui eussent déshonoré sans aucun doute les plus intéressants récits. Ils étaient nés de Jean Villain, seigneur de Huysse, Burcht et Zwindrecht et de Goudèle Raës, dame de Pamèle et de Liedekerque, fille unique de Gouard Raës de Maëling. Ainsi après la mort de leurs père et mère, Gouard Villain (Philibert) ne possédait de son chef que les terres de Huysse, Burcht et Zwindrecht, mouvantes de Tenremonde et du pays de Waës; tandis que sa sœur Goudèle Villain héritait du chef de sa mère de Liedekerque, Pamèle et autres. Goudèle Villain, que j'ai peine à ne pas nommer Blanche, entra en effet dans l'ordre des chanoinesses de Maubeuge, dont Jehan de Ni-

velle la tira pour l'épouser (Désormeaux, Duchesne). Elle hérita plus tard de son frère, et apporta ainsi à la maison de Nivelle une fortune considérable, qui en fonda la grandeur.

Je puis donner au reste sur toutes ces terres et châteaux de Nivelle, Liedekerque, Fosseux, quelques détails authentiques qui achèveront de les faire connaître au lecteur. Voici les titres du château de Nivelle :

« Messire Jehan de Montmorency, seigneur de Nivelle, tient en fief et hommage de mon très redoubté seigneur, de son château et vieux bourg de Gand, la seigneurie de Nivelle avec ses appartenances, sur laquelle il a toute justice, haute, moyenne et basse, baillis, ammans, hommes de fiefs, échevins et autres officiers; ayant pris aulcuns malfaiteurs sur ladite seignenrie, il leur peut donner la vie, soit devant jugement ou après, ainsi qu'il baille outre en son dénombrement. Et aussi a ledit messire Jehan sur ladite seigneurie, certaine rente de grains laquelle ensemble les proufits de ladite seigneurie lui valent par an 2,436 livres ou environ. »

(Extrait du registre des fiefs tenus du vieux bourg de Gand, renouvelé l'an 1473, en la chambre des comptes, à Lille, fol. 79.)

« Madame Goudèle Villain, compagne de messire Jehan de Montmorency, seigneur de Nivelle, etc., etc., tient en fief de mon très redoubté

seigneur et prince, monsieur le comte de Bourgogne, comte de Flandre, de sondit perron d'Alost, le chastel et forteresse de Liedekerque, ensemble les fossés autour d'icelui chastel, sans autres propriétés de terres, bois et prés, autres seigneuries quelconques, dont les dépens de l'entretennement, réfection, et réparation de murailles et autres ouvrages nécessaires, montent chacun an plus que valeur des revenus; et pour ce, ici, de la valeur des revenus, *rien*. »

(Extrait du registre des fiefs tenus du Perron d'Alost, fait en l'an 1473, en la chambre des comptes de Lille, fol. 173, v.)

Pour les autres propriétés de Jehan de Nivelle, on en trouve la description dans divers titres. — Fosseux, Barly et Auteuille rapportaient 3,000 livres de rente, d'après les titres d'échange, de partage, et de rachat des droits de quint qui furent fixés à 600 livres.

La terre d'Auteuille, près d'Avesnes, vint à Jehan de Nivelle du chef de sa mère; il la donna à son son frère Loys, en 1448. — Elle fut prisée à revenu par les hommes dudit chatel d'Avesnes, à la somme de 1565 livres royaux (compte de Bastien Ragot, de la recette d'Avesnes le Comte, 1448, fol. 9 v.).

On est surpris de ces sommes minimes aujourd'hui, qui se trouvent constituer des fortunes colossales; de ces rentes de 1,500 livres, de 2,500 livres, accouplées à des droits de vie et de mort à une

puissance réelle au dessus des puissances royales de notre époque. Ce rapprochement nous a semblé curieux, et nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant ici ces documents authentiques d'un passé que l'on connaît à peine.

Quant aux événements qui se rattachent à l'histoire générale de cette époque, et à la ligue du bien public, ainsi que toutes les particularités de l'assemblée secrète de Notre-Dame, de l'attaque tentée sur Paris par les Bourguignons, de la bataille de Montlhéry; tels enfin que les négociations secrètes qui précédèrent la conclusion du traité de Conflans, l'association des Chaperons Blancs, des Turlupins, et des frères de la Verte Tente, l'insurrection des Liégeois et de Dinant, la prise et le pillage de Bovines, etc. ; tous ces détails sont parfaitement exacts, tous les noms qui y jouent un rôle sont scrupuleusement historiques. Ils sont même trop connus pour que je croie devoir en indiquer ici les autorités et les sources; il faudrait citer toutes les chroniques du temps, et elles sont en grand nombre. Je nommerai seulement un auteur qui les a résumées avec beaucoup de talent : M. de Barante. On trouve dans son ouvrage assez de détails pour constater la fidélité historique du mien.

Je bornerai ici ces notes, qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour un petit nombre de personnes. Quant à la pensée qui m'a conduit à écrire ce livre, je n'ai point à m'y appesantir. C'est le corol-

laire de mes précédents ouvrages. Jehan de Nivelle m'a semblé le type de la première protestation de la pensée contre la tyrannie matérielle et brutale; de l'insurrection de la force morale contre le règne de la force physique. Il ouvre avec les Vaudois de Flandre la lutte qui se déroule après lui dans les massacres et l'extermination des Vaudois des Alpes, jusqu'à la grande explosion des anabaptistes et de la réforme, présentée dans *le Médecin d'autrefois*. Certes, ce ne sont là que de bien petits épisodes de ce grand drame, que j'aurais pu commencer aux Albigeois et finir aux Camisards; mais j'aurais craint de rencontrer sous mes pas cet autre vieux proverbe :

Qui trop embrasse mal étreint.

FIN.

